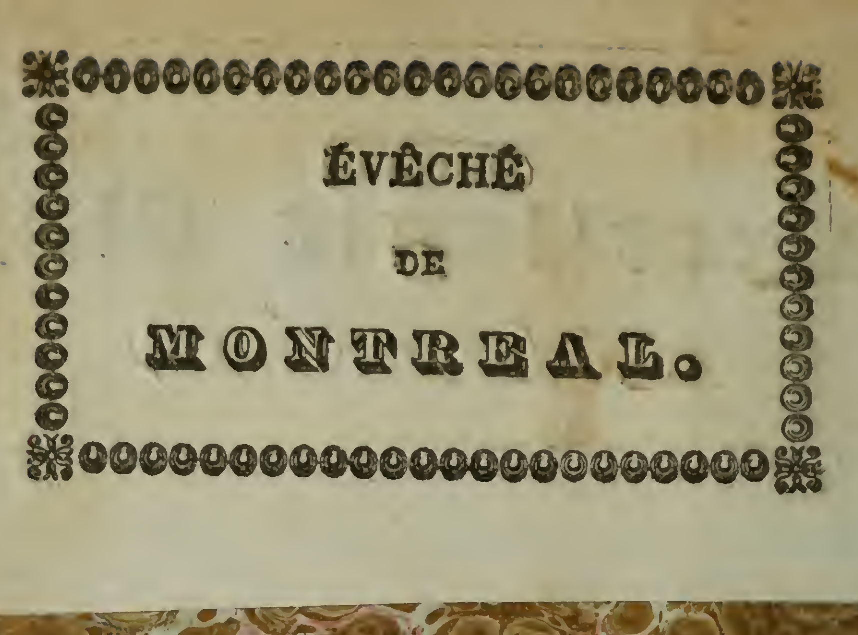



ÉVÊCHÉ
DE
MONTREAL.

ANNÉE PASTORALE.

CARÊME.

TOME I.

Les cinq Exemplaires de cet Ouvrage, voulus par le Décret du 5 Février 1810, ont été déposés, et je regarderai comme d'édition contrefaite, tous ceux qui ne seront pas revêtus de ma signature.

Héritier de l'Auteur.

ANNÉE PASTORALE,

OU

PRÔNES NOUVEAUX

EN FORME D'HOMÉLIES;

CONTENANT

Une Explication courte et familière :

1.° De l'Evangile de tous les Dimanches de l'Année.

2.° De celui de tous les jours de Carême.

3.° Des Instructions courtes et familières sur les principales Fêtes de l'Année.

Par M. l'abbé Reyre, ancien Prédicateur.

CARÊME. Tome I.

A LYON,

Chez THÉODORE PITRAT, Libraire et Commissionnaire, rue du Peyrat.

1813.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. MAILLET.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Si pour nous préparer à remplir dignement le devoir pascal, nous avions les mêmes secours que l'Eglise offroit autrefois aux fidèles pendant le saint temps du Carême, je n'aurois pas eu seulement l'idée de composer ce nouvel Ouvrage, et j'aurois laissé aux hommes apostoliques, le soin d'aller prêcher la parole de Dieu dans les villes et dans les campagnes, où il est si nécessaire de ranimer de temps en temps l'esprit du christianisme, qui s'y affoiblit de jour en jour. Mais comme les grandes pertes

que la religion a faites dans ces derniers temps, ont rendu les prédicateurs beaucoup plus rares qu'ils ne l'étoient, j'ai cru que ne pouvant plus exercer le ministère de la parole, je devois employer le peu de force qui me restoit, à faire sur les Evangiles de tous les jours du Carême, de courtes Homélies, que l'on pût lire dans les paroisses et dans les familles, où l'on a la louable coutume de faire quelque pieuse lecture avant ou après la prière du soir. Ces Homélies, toutes simples qu'elles sont, pourront tenir lieu de Sermons : peut-être même seront-elles plus utiles que les plus beaux Sermons, parce qu'elles seront plus à la portée du

commun des lecteurs. Ce qui me le fait espérer, c'est le succès qu'ont eu mes *Prônes Nouveaux*, dont la première Edition a été épuisée en moins de six mois. On a trouvé en général que malgré leur simplicité, que M.r l'Archevêque de Bordeaux a qualifiée *d'élégante simplicité*, ils étoient propres à instruire et à intéresser les fidèles de toutes les classes. Or comme j'ai pris dans ces nouvelles Homélies, le même ton que dans les *Prônes Nouveaux*; comme j'y enseigne la même morale, que j'ai tâché d'y mettre la même précision, la même onction, la même clarté ; j'ai lieu de croire que ceux qui ont été contens de mon premier travail, le

seront aussi du second. Je le serois également moi-même, et rien ne manqueroit à ma satisfaction, si le bien que fera ce petit Ouvrage, égaloit celui que je désire de faire en le publiant.

PETIT

PETIT CARÊME EN FORME D'HOMÉLIES.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DU JOUR DES CENDRES.

ÉVANGILE.

JESUS dit à ses disciples : Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste, comme les hypocrites ; car ils affectent de paroître avec un visage défiguré, afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité ; ils ont reçu leur récompense. Mais pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage, afin qu'il ne paroisse pas aux yeux des hommes

que vous jeûnez, mais à votre père qui est invisible ; et votre père qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense. Ne cherchez point à vous amasser des trésors sur la terre, où la rouille et la teigne les détruisent, et où les voleurs les arrachent de l'endroit où ils sont cachés, et les enlèvent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni la teigne ne les détruisent, et où les voleurs ne peuvent ni les arracher de l'endroit où ils sont cachés, ni les enlever : car où est votre trésor, là est votre cœur. *Saint Math. chap.* 6.

HOMÉLIE.

Vous savez, M. F., que la prédication de la parole divine étant, selon l'oracle de l'apôtre saint Paul, un des principaux moyens par lesquels il a plu à Dieu de sauver les hommes, l'église avoit soin autrefois de la faire annoncer assidûment à ses enfans pendant tout le

cours de la sainte quarantaine que nous venons de commencer. Toujours également zélée pour notre salut, cette tendre mère nous offriroit sans doute encore, si elle le pouvoit, le même moyen de sanctification et le même secours. Mais comme par un effet de la colère de Dieu, qui a voulu peut-être se venger de l'indigne abus que nous en faisions, le nombre des ouvriers évangéliques a diminué et diminue hélas ! sensiblement tous les jours; comme la religion ne peut presque plus instruire les fidèles que par la voix des pasteurs ordinaires, j'ai cru, M. F., que pour suppléer au défaut de la prédication dont je vois avec douleur que vous êtes privés, je devois redoubler de zèle, et m'efforcer, en vous expliquant tous les jours l'Evangile, d'entretenir dans vos cœurs l'esprit de foi et de piété dont tout chrétien doit être animé.

Quand un père voit que ses enfans manquent de pain, et que faute d'en avoir, ils sont exposés à languir, à dé-

périr et à succomber à leur extrême foiblesse, il ne se contente pas d'en gémir et de s'en attrister ; il redouble d'efforts, il s'impose un nouveau travail, et il n'épargne aucun soin et aucune peine pour leur en procurer. Or, comme j'ai pour vous des entrailles de père, et que je vous regarde tous comme mes enfans en J.C., c'est là ce que j'ai cru devoir faire moi-même dans les circonstances où nous nous trouvons. Ces enfans chéris, me suis-je dit à moi-même, comme le Prophète, demandent du pain ; et il n'est personne qui puisse leur en donner ; mais je ne souffrirai pas qu'ils en soient entièrement dépourvus ; et quoiqu'il puisse m'en coûter, je les rassemblerai tous les jours autour de moi, pour leur offrir le pain salutaire de la parole divine. Mais ce seroit envain que je vous l'offrirois, si vous négligiez de venir vous en nourrir. Faites-vous donc un devoir, M. F., de seconder par votre empressement à entendre la parole de Dieu, le zèle qui me porte à vous l'annoncer.

Si nous étions dans un temps de disette ; si vous manquiez des alimens qui vous sont nécessaires, et si dans cet état, la Providence avoit soin de vous envoyer les secours dont vous auriez besoin pour conserver et prolonger votre vie, il n'est sans doute aucun de vous qui ne s'empressât de se les procurer et d'en faire usage. Eh bien, M. F., voilà ce que je viens vous offrir, pour adoucir les rigueurs de l'espèce de disette spirituelle que nous éprouvons. La parole de Dieu est pour notre ame, ce que les alimens matériels sont pour notre corps ; et c'est cette divine parole que je viens vous prêcher ; et c'est ce pain céleste que je me propose de vous distribuer, en vous expliquant l'Evangile que l'église a désigné pour chaque jour du carême.

Venez donc, mes enfans, vous dirai-je ici avec le saint Roi prophète, venez, écoutez-moi, et je vous apprendrai la crainte de Dieu. C'est là la science la plus importante ; ou plutôt c'est là la seule science nécessaire. On

peut se passer de toutes les autres ; mais on ne peut ignorer celle-ci, sans exposer son salut éternel. Pour être sauvé, il faut remplir les devoirs que la religion nous impose ; pour les remplir, il faut les connoître ; et ce n'est que par la prédication, ce n'est que par les instructions de vos pasteurs, que vous pourrez acquérir cette connoissance. Appliquez-vous donc à vous la procurer, et regardez le temps que vous mettrez à vous instruire de votre religion et des obligations qu'elle vous prescrit, comme le temps le mieux employé. C'est ce que j'attends de votre piété, et c'est dans cette confiance, que je vais vous expliquer l'Evangile que je vous ai lu.

Jesus-Christ commence par nous y dire : *Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste, comme les hypocrites.* Ces paroles de notre divin Maître supposent que chez les Juifs à qui il parloit, il y avoit des jours où ils étoient obligés de jeûner ; et il y en avoit en effet, comme on le voit dans

la loi de Moïse. Il y en a aussi parmi nous, M. F., et en vous apprenant dès votre enfance, les commandemens de Dieu et de l'Eglise, on vous a appris que parmi les lois que nous impose cette sainte Eglise, il y en a une qui nous ordonne expressément de consacrer par le jeûne les quatre-temps, les veilles de certaines fêtes, *et le carême entièrement*. Or, cela étant, je crois devoir profiter de l'occasion que me présente l'Evangile de ce jour, pour vous instruire et de l'obligation où vous êtes de jeûner, et de la manière dont vous devez jeûner.

Il y a bien des Chrétiens, surtout parmi le peuple, qui ne regardant le jeûne que comme le partage d'un petit nombre de personnes spécialement consacrées au service de Dieu, s'imaginent qu'il n'y a que les ministres des autels, que les vierges consacrées au Seigneur dans la solitude, ou les ames pieuses qu'on désigne dans le monde, sous le nom de *dévots*, qui soient tenus de jeûner. Mais ce n'est là qu'une

erreur dont ils s'autorisent pour favoriser leur lâcheté. La loi du jeûne est une loi générale, qui oblige tous les fidèles. Les seuls de ses enfans que l'église en dispense, sont ceux à qui la foiblesse de leur âge, l'épuisement de leurs forces, le dérangement réel de leur santé, les travaux pénibles de leur profession, et l'état de misère où les a réduits leur pauvreté, ne permettent pas de l'observer. Mais si votre âge, votre situation, vos occupations, et votre santé ne peuvent pas vous empêcher de jeûner, vous êtes indispensablement obligés, comme je vous l'ai déjà dit, d'observer la loi du jeûne; et si vous vous en faites dispenser, comme il arrive souvent, sans avoir aucune de ces raisons, cette dispense ne vous empêche pas d'offenser Dieu en ne jeûnant pas, parce qu'on l'offense toujours, lorsqu'on viole une loi que l'on doit et que l'on peut accomplir.

Mais pourquoi, direz-vous peut-être ici, l'église nous impose-t-elle les rigueurs attachées à la pratique du

jeûne ? Pourquoi, M. F. ? c'est pour la même raison qui porte une sage mère à faire prendre à ses enfans les remèdes amers qui leur sont nécessaires, et à leur interdire l'usage des douceurs qui pourroient leur être nuisibles. Elle sait, cette église toujours pleine de sagesse et de zèle pour notre salut, elle sait que presque tous ses enfans se sont rendus coupables aux yeux du Seigneur, en se permettant les plaisirs qu'il leur avoit défendus ; et comme la pénitence est le seul remède qu'on puisse opposer aux maux que nous ont causés ces plaisirs criminels, elle cherche à nous en guérir, en nous assujétissant aux rigueurs du jeûne qui est un des principaux actes de pénitence.

Cependant, M. F., en nous obligeant de réprimer notre sensualité, cette tendre mère n'exige pas, comme je l'ai dit, que nous lui fassions le sacrifice de notre santé, et elle ne commande le jeûne, qu'à ceux qui sont en état de le supporter. Mais en en dispensant ceux à qui il pourroit être préjudicia-

ble, elle ne les exempte pas de l'obligation où nous sommes tous de faire pénitence. Si donc vous ne pouvez pas vous priver des alimens qui sont destinés à vous soutenir, interdisez-vous les amusemens et les plaisirs qui ne sont faits que pour vous flatter. Si vous ne pouvez pas mortifier votre chair par l'abstinence et le jeûne, mortifiez votre orgueil par la pratique de l'humilité, votre attachement aux richesses par l'abondance de vos aumônes, votre amour pour la dissipation, par le recueillement et l'exercice de la prière. Si la nécessité où vous êtes de travailler vous empêche de remplir l'obligation où les autres sont de jeûner, endurez du moins avec résignation et avec patience, les peines qui sont attachées à vos travaux, et offrez-les au Seigneur comme un sacrifice d'expiation. Par ce moyen, vous suppléerez à la pratique du jeûne; et aux yeux de Dieu, qui nous tient compte de nos désirs, ainsi que de nos actions, et qui n'exige de nous que ce que nous pouvons, vous aurez

autant de mérite, que si vous jeûniez réellement.

Mais pour acquérir les mérites attachés à la pratique du jeûne, il ne suffit pas de jeûner quand on le peut, il faut encore jeûner comme on le doit. Et comment le doit-on ? Ecoutez-le, M. F., et apprenez à vous instruire sur un devoir qu'on ignore communément, ou que du moins on paroît ignorer presqu'entièrement dans le monde.

On doit d'abord jeûner tous les jours que l'église a voulu consacrer par le jeûne, c'est-à-dire, tous les jours du carême, excepté le dimanche, puisqu'elle nous ordonne de jeûner *le carême entièrement*.

On doit observer en jeûnant, les règles que l'église nous a prescrites, c'est-à-dire, que vous ne devez faire qu'un seul repas pendant la journée, et prendre tout au plus le soir, un léger adoucissement qui en soulageant votre foiblesse, ne puisse ni rassasier votre faim, ni satisfaire votre sensualité, puisque l'essence du jeûne consiste à ne faire

qu'un seul repas dans le jour, et que les premiers Chrétiens s'interdisoient le léger adoucissement dont je viens de parler.

On doit avoir en jeûnant, les mêmes vues que l'église s'est proposées en établissant la loi du jeûne; c'est-à-dire, qu'en observant cette loi, notre seule intention doit être de pratiquer la pénitence que l'église nous a imposée, et satisfaire ainsi à la justice de Dieu qui veut bien accepter cette pénitence comme un sacrifice d'expiation.

Gardez-vous donc d'imiter la lâcheté de ces Chrétiens sensuels, qui sous prétexte qu'ils sont trop foibles pour endurer les rigueurs du jeûne, quoiqu'ils aient été assez forts pour supporter la fatigue des veilles, des danses et des autres amusemens du monde, se persuadent hardiment qu'ils ne peuvent pas jeûner, ou ne jeûnent du moins que rarement et par intervalle. Pour ce qui concerne le jeûne, M. F., on peut beaucoup plus qu'on ne croit; et si ceux qui le regardent comme imprati-

cable, vouloient faire l'essai de leurs forces, on verroit se renouveller en eux ce qu'on remarqua autrefois dans les trois jeunes hébreux qui étoient à la cour de Babylone. Daniel l'un d'entr'eux, voyant qu'on vouloit les obliger à user des alimens qu'on servoit sur la table du roi, et que la loi de Dieu leur interdisoit, demanda instamment que pendant dix jours, on ne leur donnât que des légumes pour nourriture, que de l'eau pour boisson; et après ces dix jours d'épreuve, on vit avec étonnement, que bien loin d'avoir diminué leurs forces et l'éclat de leur beauté, la vie sobre qu'ils avoient menée, n'avoit fait que les augmenter. Or, il en seroit ainsi de la plupart de ceux qui se croient trop foibles pour pouvoir jeûner; et si l'on ne jeûne pas, ce n'est pas qu'on manque de forces, c'est qu'on n'a point de zèle pour son salut. S'il s'agissoit de guérir votre corps d'une maladie qui pourroit lui donner la mort, vous ne feriez pas difficulté de vous assujétir à la diète

la plus longue et la plus austère. Pourquoi donc hésiteriez-vous de vous condamner aux privations salutaires que la religion vous prescrit pour sauver votre ame ? Le salut de cette ame immortelle ne doit-il pas vous paroître plus précieux que la vie de ce corps fragile ; et si vous faites tant pour conserver la santé de l'un, ne devez-vous pas faire encore plus pour assurer le bonheur de l'autre ?

Gardez-vous encore de tomber dans l'abus où l'ignorance entraîne un grand nombre d'autres chrétiens, qui croyant que pour jeûner, il suffit de s'abstenir de certains alimens, se persuadent que pourvu qu'ils s'en abstiennent, ils peuvent librement satisfaire leur appétit dans tous les repas. Le jeûne, M. F., consiste moins dans la qualité, que dans la quantité des mets dont on se nourrit. Pour jeûner, il faut se mortifier ; et l'on ne se mortifie pas, lorsqu'on va jusqu'à se rassasier.

Les pharisiens dont parle l'Evangile, donnoient dans un autre abus. S'ils

jeûnoient, c'étoit pas ostentation, c'étoit par vanité, c'étoit pour se procurer aux yeux du public, le mérite et la gloire du jeûne. Mais nous sommes dans un siècle où cette hypocrisie n'est point à craindre. Loin qu'on veuille à présent paroître obéir à la loi du jeûne, on affecte au contraire de la transgresser. Si l'on appelle des convives à sa table, pendant le carême, on se fait une espèce de point d'honneur de leur faire servir les alimens dont l'église nous interdit l'usage. Si l'on est appelé à la table des autres, on se feroit une honte de n'y pas user de ces alimens, et sacrifiant sa conscience au respect humain, on aime mieux se rendre coupable, que de passer pour dévot; car c'est sous ce nom qu'on désigne ceux qui se font un devoir d'observer la loi de l'abstinence et du jeûne; et l'on sait que ce nom, tout glorieux qu'il est en lui-même, est devenu un titre de mépris aux yeux des mondains. On est même allé plus loin dans ce malheureux siècle; et soit par air, soit par ca-

price, soit par assujétissement à la mode, on a tellement fixé l'heure des repas, que la loi du jeûne est devenue comme impraticable, et que l'on croiroit se déshonorer, si les jours de jeûne, on changeoit cette heure, pour observer soi-même, et pour faire observer le commandement de l'église à ses serviteurs, et à ses enfans. Les seules lois que l'on respecte, ce sont les usages du monde; et pour ne pas s'exposer à ses railleries, on brave toutes les menaces de la religion; et pour ne pas perdre son estime, on ne fait pas difficulté de perdre l'amitié de Dieu : car on la perd toutes les fois qu'on pèche mortellement, et l'on commet un péché mortel, toutes les fois qu'on transgresse sans raison, la loi de l'abstinence et du jeûne. Ne faut-il pas avoir perdu la foi, pour tenir une conduite si contraire aux principes qu'elle nous enseigne ?

Ah ! revenez, M. F., revenez de vos erreurs, et au lieu de chercher à plaire aux hommes, en transgressant les lois de l'église, appliquez-vous,

dit J. C., à vous rendre agréables aux yeux *de votre Père qui est invisible*, en les observant ; *et votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense.* Mais cette récompense ne se bornera pas aux satisfactions passagères et aux vains applaudissemens, dont on peut jouir sur la terre ; elle nous assurera la gloire immortelle, le bonheur infini qui nous sont réservés dans le ciel ; et ce sont là, M. F., les seuls biens qui soient dignes de nos soins et de nos désirs, parce que ce sont les seuls qui soient solides, et permanens. Mille accidens extraordinaires, mille événemens imprévus peuvent nous enlever tous les autres ; mais si nous sommes assez heureux pour mériter d'être mis en possession de ceux-ci, rien ne sera jamais capable de nous les ravir.

Ne cherchez donc pas, dit J. C., à vous amasser des trésors sur la terre, où la rouille et la teigne les détruisent, et où les voleurs les arrachent de l'endroit où ils sont cachés et les enlèvent ;

mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni la rouille, ni la teigne ne les détruisent, et où les voleurs ne peuvent ni les arracher de l'endroit où ils sont cachés, ni les enlever. D'ailleurs, M. F., quand même la possession des richesses périssables que nous cherchons à amasser sur la terre, nous seroit assurée pour tout le temps que durera notre vie, nous en serons du moins dépouillés à la mort, et de tout ce que nous aurons possédé, il ne nous restera qu'un cercueil. Nous-mêmes, hélas ! ou plutôt notre corps qui est sorti de la poussière, retournera en poussière, ainsi que l'église nous en a avertis aujourd'hui, en couvrant nos têtes de cendre ; mais les bonnes œuvres qui sont les trésors que nous amassons pour le ciel, mais notre ame qui est destinée à jouir de ces trésors inestimables, ne périront point, et subsisteront éternellement. Ne recherchons donc point ce qui passe, et ce qui nous échappera tôt ou tard ; mais attachons-nous à ce qui demeure et à ce que nous pourrons toujours posséder. Regardons les biens à

venir comme les seuls qui soient dignes de notre attachement, et dès-lors nous nous y attacherons : car comme dit J. C., *votre cœur est là où est votre trésor ;* c'est-à-dire, que nous sommes naturellement portés à aimer ce que nous apprécions, ce que nous regardons comme propre à nous rendre heureux. Si donc nous nous accoutumons à envisager les biens du ciel comme les seuls qui puissent nous faire jouir d'un bonheur solide et durable, nous les désirerons, nous les aimerons, nous les rechercherons, et nous travaillerons sans cesse à mériter de les posséder : c'est ce que je vous souhaite.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI APRÈS LES CENDRES.

ÉVANGILE.

LORSQUE Jesus fut entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière : J'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il est fort tourmenté. Jesus lui dit : Je vais et je le guérirai. Le centenier lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri ; car moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez, et il va ; venez, et il vient ; faites cela, et il le fait. Jesus l'entendant, resta dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivoient. En vérité, je vous le dis : je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare

que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Jesus dit ensuite au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru, et à l'heure même le serviteur fut guéri. *S. Math., chap.* 8, *vers.* 11.

HOMÉLIE.

Le sujet de l'Évangile de ce jour est, comme vous venez de l'entendre, la guérison du serviteur d'un centenier, c'est-à-dire, d'un officier militaire qui avoit cent soldats sous ses ordres. Mais comment cet officier obtint-il cette guérison ? C'est ce que je vais vous expliquer, et ce qui me fournira l'occasion de vous donner les leçons les plus importantes.

Lorsque Jesus fut entré dans Caphar-

naïm, *un centenier*, dit l'écrivain sacré, *s'approcha de lui.* Mais qu'étoit-ce que ce centenier qui se distingua au milieu des juifs, par son empressement à s'approcher du Sauveur du monde ? Etoit-ce un de ses disciples ? étoit-ce du moins un homme qui comme les juifs, eût été élevé dans les principes de la vraie religion ? Non, M. F. : c'étoit un homme qui avoit été imbu dès son enfance, des erreurs de l'idolâtrie, puisqu'étant à la tête de cent soldats Romains qui étoient tous idolâtres, on ne peut douter qu'il ne le fût comme eux. Mais il avoit vraisemblablement entendu la doctrine céleste que J. C. prêchoit dans la Judée ; il avoit sans doute été témoin des miracles éclatans qu'il opéroit pour la confirmer ; et revenant de ses erreurs, il avoit reconnu qu'il n'y avoit qu'un homme Dieu qui pût déployer la sagesse et manifester la puissance surnaturelle qu'il admiroit dans les discours et dans les œuvres de ce Dieu Sauveur. Persuadé de cette vérité, il ne se contenta pas de s'ap-

procher de J. C. ; mais il lui adressa encore une prière, qui en nous faisant connoître les sentimens dont il étoit animé, nous offre un exemple de charité, d'humilité et de foi, que J. C. lui-même daigna louer, et que nous ne saurions jamais assez imiter.

Je dis d'abord un exemple de charité : car c'est cette vertu qui l'amena aux pieds de J. C. Un de ses serviteurs avoit été frappé par la maladie ; il le voyoit endurer les plus vives douleurs ; et bien différent de ces maîtres durs et inhumains, qui abandonnent ceux qui les servent, dès qu'ils ne peuvent plus en être servis, et qui au lieu d'adoucir leurs maux par les soulagemens qu'ils pourroient leur procurer, semblent vouloir les aigrir par l'insensibilité qu'ils leur témoignent, notre charitable centenier ne se borna pas à prodiguer à son serviteur tous les soins et tous les secours que réclamoit la triste situation où il se trouvoit ; mais instruit par l'expérience qu'une seule parole de J. C., qu'un seul acte de sa volonté,

seroit plus efficace pour le guérir, que toutes les ressources et tous les moyens que l'art pourroit employer, il vint se jeter aux pieds de ce divin Maître, et persuadé qu'il suffiroit de lui faire connoître la maladie, pour en obtenir la guérison, il se contenta de lui dire en l'abordant : *J'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il est tourmenté !*

Il l'obtint en effet cette guérison qui fut sans doute la récompense de sa charité ; et c'est ce qui devroit bien ranimer la nôtre. Nous ne pouvons pas espérer, il est vrai, de la voir récompenser par un miracle ; mais nous savons qu'elle sera aussi agréable aux yeux de J. C., que put l'être celle du centenier, puisqu'il nous a déclaré lui-même dans son Evangile, qu'il regardera comme fait pour lui-même, tout ce que nous ferons pour le moindre de ses disciples. Ne devons-nous donc pas, comme ce charitable centenier, nous empresser de soulager ceux qui souffrent, surtout s'ils sont attachés à notre

notre service ? Tous les hommes, dans quelque état qu'ils puissent être, ont droit à nos bienfaits, puisque Dieu nous ordonne de les aimer tous comme nous-mêmes; mais nous devons plus particulièrement les répandre sur ceux qui nous sont attachés par les liens étroits qui unissent les maîtres aux serviteurs. L'humanité seule devroit nous y porter; et si nous avions un cœur sensible et compatissant, nous devrions nous faire un plaisir d'adoucir les rigueurs de leur sort, en leur donnant des marques continuelles de notre bienveillance. Mais comme la plupart des hommes n'aiment qu'eux-mêmes, rapportent tout à eux-mêmes, et oublient entièrement les malheureux, pour ne s'occuper que du soin de se rendre heureux; la voix de la religion s'est jointe à celle de l'humanité, pour nous intéresser en faveur de ceux que la Providence a destinés à nous servir, et nous ne saurions négliger ce que nous leur devons, sans manquer à ce que

nous devons à Dieu même qui nous les a confiés.

Si quelqu'un, dit saint Paul, *n'a pas soin des siens et surtout des domestiques, il a renoncé à sa foi, et il est pire qu'un infidèle ;* et comme l'Apôtre étoit encore plus zélé pour le salut de leur ame, que pour la santé de leur corps, il ne prétend pas que nous nous bornions à les entretenir, à les soulager, et à leur procurer une vie douce et tranquille ; mais il veut surtout que nous nous appliquions à les instruire, à les surveiller, à les édifier et à leur faire mener une vie chrétienne. Et quand même la religion ne nous imposeroit pas ce devoir, notre intérêt seul ne devroit-il pas suffire pour nous engager à le remplir ? Vous savez, M. F., qu'il n'y a rien de plus avantageux pour un maître, que d'avoir des serviteurs fidèles, incorruptibles, réglés dans leurs mœurs, exacts à s'acquitter de tous leurs devoirs ; des serviteurs, qui conformément au précepte de l'apôtre saint

Paul, lui obéissent avec crainte et avec respect, comme à J. C., et le servent avec autant d'affection et de soin, qu'ils serviroient Dieu lui-même, parce qu'ils le regardent comme son image et comme le dépositaire de son autorité. Or, il n'y a que la religion qui puisse les rendre tels, et pour être bon serviteur, il faut nécessairement être bon chrétien. Mais comment le seront-ils, si vous ne leur donnez aucune instruction et aucun exemple qui puisse leur apprendre et les animer à le devenir? Les inférieurs sont naturellement portés, à régler leur conduite sur celle de leurs supérieurs. Comme ils les croient plus instruits et plus sages, ils croient aussi pouvoir les prendre pour leur modèle, et nous voyons ordinairement que les serviteurs pensent et agissent comme leurs maîtres. Si vous voulez donc que les vôtres soient vertueux et religieux, donnez-leur l'exemple des vertus et de la piété que vous exigez d'eux. Si vous voulez qu'ils vous servent avec fidélité, servez vous-mêmes fidèlement le Sei-

gneur qui est votre Maître, comme vous êtes le leur. C'est de votre conduite que dépend la leur. S'ils vous voient mener constamment une vie chrétienne, ils s'accoutumeront peu à peu à vivre chrétiennement; mais s'ils vous voient mépriser les maximes et les lois du christianisme, ils n'auront bientôt plus pour elles, que du mépris; et dès qu'ils n'auront plus de religion et de piété, ils n'auront bientôt plus de mœurs ni de probité. N'oubliez donc rien pour les rendre pieux et religieux.

Et vous que la Providence a attachés au service de ceux que leur fortune et leur condition élève au-dessus de vous, n'oubliez jamais que le premier maître que vous devez servir, c'est Dieu; que le premier devoir que vous avez à remplir, c'est d'observer sa loi; que les mauvais exemples qu'on peut vous donner, ne vous autorisent pas à la transgresser, et qu'au lieu de faire ce que font vos maîtres, lorsqu'ils s'écartent de leurs devoirs, vous devez faire ce que Dieu vous ordonne, parce

que Dieu étant au-dessus de tous les hommes, vous devez lui obéir plutôt qu'aux hommes; parce que ce n'est qu'en étant fidèles à Dieu, que vous pourrez bien servir les hommes, et que ce n'est qu'en les servant bien, que vous pourrez mériter la récompense qui est réservée aux serviteurs fidèles, ainsi qu'aux bons maîtres.

C'est à s'assurer cette récompense que s'attacha le centenier de notre Evangile, et c'est pour cela qu'il se montra si charitable, envers son serviteur. Mais ce ne fut pas seulement par sa charité qu'il se distingua, ce fut encore par son humilité. Lorsque touché de la prière qu'il lui fit en faveur de son serviteur, *Jesus-Christ lui dit : J'irai et je le guérirai*, il ne fit point éclater la joie que devoit naturellement lui inspirer une si consolante promesse; mais il répondit aussitôt : *Seigneur, je ne suis pas digne qne vous entriez dans ma maison.* Il étoit si rempli de mépris pour lui-même, et de respect pour le Sauveur du monde, qu'oubliant en

quelque sorte l'intérêt qu'il prenoit à la guérison de son serviteur, il ne songea qu'à faire l'humble aveu de son indignité; et quoique J. C. s'offrît lui-même à aller dans sa maison, il ne put se résoudre à accepter une visite si glorieuse pour lui, parce qu'il craignoit qu'elle ne nuisît à la gloire de ce divin Maître. Pouvoit-il nous donner un plus bel exemple d'humilité; et en comparant notre indignité avec la sienne, pourrions-nous ne pas rougir de l'avoir si peu imité?

Jesus-Christ veut bien s'abaisser jusqu'à descendre dans notre cœur : il veut bien porter la condescendance jusqu'à venir nous visiter dans nos maisons, lorsque la maladie nous y retient; et comme on nous a appris dès notre enfance, la formule des sentimens que nous devons lui témoigner en cette occasion, nous lui disons bien, lorsque nous sommes sur le point de le recevoir : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure et dans mon cœur. Mais est-ce par un

vrai sentiment d'humilité que nous lui faisons cette protestation ? N'est-ce pas plutôt par usage, par coutume, par une espèce de routine, qui fait que le cœur n'a souvent point de part aux paroles que prononcent nos lèvres ? Que de raisons n'avons-nous pas cependant de nous humilier en présence de J. C., et combien ne sommes-nous pas plus indignes de le recevoir, que ne l'étoit le centenier de notre Evangile ? Il étoit né, il est vrai, dans le sein de l'idolâtrie ; mais dès qu'il eut connu le Sauveur du monde, il eut recours à lui, il s'attacha à lui. Nous, au contraire, nous avons été éclairés en naissant des lumières de la vérité ; nous avons eu le bonheur de connoître ce divin Sauveur dès nos plus tendres années ; mais hélas ! nous ne l'avons peut-être connu, que pour l'abandonner, que pour l'outrager. Y a-t-il rien de plus propre à nous humilier ; et à la vue, je ne dis pas, de la disproportion infinie qu'il y a entre notre extrême bassesse et sa suprême grandeur, mais encore de l'in-

gratitude odieuse dont nous avons usé envers lui, ne devrions-nous pas, lorsqu'il daigne porter la bonté, jusqu'à venir en nous par la communion, ne devrions-nous pas nous anéantir en sa divine présence, et nous écrier en nous humiliant profondément devant lui : Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez habiter dans mon cœur.

Oui, M. F., tel est le sentiment dont nous devrions être tous pénétrés, et dont nous ne le sommes presque jamais. Mais pourquoi ne le sommes-nous pas ? Mais pourquoi avons-nous moins d'humilité que le centenier, quoique nous ayons plus de raisons de nous humilier ? C'est que nous n'avons pas de notre indignité la même idée qu'il avoit de la sienne. C'est que nous ne connoissons pas J. C., comme il le connoissoit. C'est en un mot, que nous n'avons pas la même foi que lui : car c'est surtout par la vivacité de sa foi, qu'il s'attira les bienfaits de ce Dieu Sauveur, et c'est surtout cette foi admirable que nous devons nous proposer pour modèle.

On voit dans l'Evangile beaucoup d'exemples de cette vertu ; mais il n'y en a aucun, qui soit aussi frappant que celui que nous a laissé notre centenier. L'officier dont parle saint Luc, croyoit bien que J. C. pouvoit guérir son fils ; mais il croyoit en même temps que sa présence étoit nécessaire pour opérer cette guérison, et c'est pour cela qu'il le pressoit si vivement de se transporter dans sa maison ; mais la foi du centenier l'emporte sur celle de cet officier, puisqu'il est persuadé qu'une seule parole de ce divin Maître, peut délivrer son serviteur de la maladie qui le tourmentoit. Aussi il ne le prie pas de se rendre dans sa demeure ; il se contente de lui dire : *Prononcez une seule parole, et mon serviteur sera guéri : car moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : allez, et il va : venez, et il vient ; et à mon serviteur : faites cela, et il le fait.* Or, en parlant de la sorte à ce divin Sauveur, ne lui disoit-il pas équivalemment :

Je ne suis qu'un homme, et vous êtes un homme Dieu. Je suis soumis à d'autres; et vous ne dépendez de personne. Si je ne laisse pourtant pas d'avoir tant d'autorité dans l'état subordonné où je suis, combien plus ne devez-vous pas en avoir, vous qui étant Dieu, êtes par là même indépendant de tout? Si moi qui ne suis que ce que sont ceux qui m'obéissent, et qui suis même soumis à d'autres plus puissans que moi, je suis obéi dans tout ce que j'ordonne, à combien plus forte raison, ne ferez-vous pas exécuter vos ordres, vous qui n'avez rien au-dessus de vous, et qui êtes au-dessus de tout?

C'est ainsi, dit S. Jean Chrysostôme, que ce centenier relève la puissance de J. C., en reconnoissant que la mort même lui est assujétie, et qu'il peut lui commander comme à son esclave : car en disant : *Je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : allez, et il va; venez, et il vient*, il semble dire à J. C. : Si vous défendez à la

mort de venir où est mon serviteur, elle n'y viendra point; si vous lui commandez de s'en aller, elle s'en ira. Pouvoit-il avoir une plus haute idée du pouvoir divin qui résidoit en la personne de J. C.; et faut-il être surpris qu'en entendant le langage qu'il lui adressa, ce divin Sauveur *ait été dans l'admiration, et que se tournant vers ceux qui le suivoient, il leur ait dit : Je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël ?*

Mais ce divin Sauveur ne se contenta pas d'admirer et de louer sa foi; il se plut encore à la récompenser, soit en lui accordant la guérison de son serviteur, soit en lui promettant à lui-même une place dans son royaume à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : car tels furent les précieux avantages que la foi lui procura; et tels sont aussi les fruits salutaires que nous en retirerons nous-mêmes, si nous croyons comme lui; car c'est la foi qui est pour l'homme le principe de tous les biens. C'est elle qui l'éclaire, qui

l'anime, qui l'encourage, qui le console, qui le sanctifie. Quand on est bien convaincu des vérités qu'elle enseigne, et bien pénétré des sentimens qu'elle inspire, on s'élève au-dessus de tous les obstacles, on triomphe de tous les dangers, on résiste avec courage à tout ce que l'adversité a de plus accablant, on regarde avec mépris tout ce que la prospérité peut offrir de plus attrayant, on ne redoute que le vice, on ne s'attache qu'à la vertu, et l'ont met tout son bonheur à la pratiquer. Mais si l'homme vient malheureusement à perdre cette foi qui lui est si nécessaire et si avantageuse, il n'a plus de lumière qui l'éclaire, plus de guide qui le dirige, plus de motif qui l'anime, plus d'espérance qui le console, plus de frein qui l'arrête, et après avoir commencé par être le triste jouet des passions, de l'erreur et du vice, il finit par devenir la déplorable victime du désespoir.

C'est là, M. F., ce que l'expérience nous apprend tous les jours, et per-

sonne n'ignore que des deux plus fameux incrédules du dernier siècle, l'un a tranché volontairement le fil de sa vie, et l'autre a fini la sienne dans les transports de la rage la plus furieuse; mais c'est là aussi ce qui devroit nous rendre extrêmement soigneux à conserver la foi; et il n'est presque personne qui s'occupe de ce soin important; et bien loin de veiller à la conservation de cette foi, que nous devrions regarder comme le trésor le plus précieux, on ne se fait pas une peine de se permettre des lectures qui ne sont propres qu'à nous la faire perdre; et quoique nous ayons éprouvé de la manière la plus sensible, qu'il n'y a rien de plus funeste pour les particuliers et pour la société toute entière, que de s'écarter des principes et des règles de la religion; quoiqu'il soit généralement reconnu qu'il n'y a qu'elle qui puisse faire régner la justice, le bon ordre, la vertu, et par conséquent le bonheur parmi les hommes, nous avons la douleur de voir qu'il n'y

a presque plus de religion et de foi dans le monde. Mais écoutez, M. F., les terribles menaces que J. C. adressoit aux Juifs, et tremblez pour vous-mêmes, si vous imitez leur incrédulité.

Je vous déclare, leur dit-il, *que plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents.* Vous savez, M. F., que cette terrible prédiction s'est accomplie à l'égard des Juifs. Ils étoient *les enfans du royaume* : Dieu les avoit choisis pour être son peuple, et ils étoient destinés à régner un jour dans les cieux avec les saints patriarches qui les avoient précédés. Mais parce qu'ils se rendirent indignes d'une si glorieuse destination, en rejetant la vive lumière que J. C. étoit venu faire briller à leurs yeux, ils furent chassés du royaume de ce Roi de gloire, pour être jetés

dans les ténèbres, où il n'y aura que des pleurs et des grincemens de dents, et plusieurs de ceux qui étoient dans l'orient et dans l'occident, c'est-à-dire, les Gentils et les Idolâtres qui étoient répandus dans tout l'univers, vinrent les remplacer en embrassant la vraie religion, et méritèrent par la vivacité de leur foi, d'être introduits dans le royaume des cieux et d'y siéger avec Abraham, Isaac et Jacob.

Voilà, M. F., la fidèle image du malheur qui nous menace nous-mêmes. Nous sommes les enfans du royaume, c'est-à-dire, les enfans de l'église qui est le royaume de J. C. En cette qualité, nous sommes appelés à régner éternellement avec lui dans le ciel. Mais si comme les juifs, nous abusons du don de la foi dont il a bien voulu nous enrichir, préférablement à tant d'autres peuples, il nous enlèvera ce don précieux, il fera luire le flambeau de la religion aux yeux de ceux qui sont assis dans les ombres de la mort; il nous laissera tomber nous-mêmes dans les

ténèbres de l'incrédulité, et au lieu de nous mettre en possession du royaume céleste, où il n'y a que gloire et bonheur, il nous fera précipiter dans le séjour ténébreux, où il n'y aura que *pleurs et grincemens de dents.*

Prévenons donc, M. F., un si grand malheur, et pour le prévenir efficacement, attachons-nous à nous préserver de tout ce qui pourroit éteindre en nous le flambeau de la foi. Si nous avions un trésor sur lequel nous fondassions toute l'espérance de notre bonheur, nous n'oublierions certainement rien pour le conserver, et nous serions sans cesse en garde contre ceux qui pourroient nous le ravir. Mais en est-il un qui soit comparable à la foi. Tous les autres biens ne peuvent nous procurer que quelques satisfactions passagères; au lieu que la foi peut être pour nous la source d'une éternelle félicité. Faisons donc pour ne pas la perdre, ce que nous faisons tous les jours pour n'être pas dépouillés des trésors fragiles que nous possédons sur la terre:

soyons attentifs à nous interdire toute lecture, tout entretien, toute fréquentation qui pourroit l'affoiblir et nous la ravir. En la perdant, nous deviendrions tout à la fois coupables et malheureux ; mais si nous la conservons, mais si nous avons soin surtout de suivre les maximes qu'elle nous enseigne, elle fera notre gloire, notre bonheur ; et après nous avoir rendus vertueux sur la terre, elle nous rendra éternellement heureux dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

ÉVANGILE.

JESUS dit à ses disciples : Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez vos ennemis. Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfans de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes ; car si vous aimez ceux qui vous aiment, qu'elle récompense méritez-vous ? Les publicains même ne le font-ils pas ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordi-

naire ? Les païens même ne le font-ils pas ? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus. Autrement, vous n'en aurez point la récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les carrefours, pour être honorés des hommes. Je vous le dis en vérité : ils ont reçu leur récompense. Mais quand vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône se fasse en secret ; et votre Père qui voit ce qui est caché, vous en rendra la récompense. *Saint Math.*, *chap.* 5, *vers.* 45—48.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ, M. F., n'est descendu sur la terre, que pour y faire régner

le bonheur, en y établissant le règne de la vertu, et toutes les lois qu'il nous a prescrites, ne tendent qu'à nous préserver des maux où les passions entraînent ceux qui s'en font les esclaves. Or, comme parmi ses passions, il n'en est aucune qui soit aussi funeste au repos des particuliers et à la paix de la société, que la haine qui nous anime et nous arme les uns contre les autres; comme c'est elle qui introduit souvent le trouble dans notre cœur, et la discorde dans les familles; comme c'est elle en un mot, qui est la source des plus grands crimes et la cause des plus grands malheurs, notre divin Sauveur a voulu opposer une digue à tant de désordres et à tant de maux, en nous faisant une loi du pardon des injures, de l'amour des ennemis; et c'est pour cela qu'il nous dit aujourd'hui dans son Evangile : *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Mais moi : Je vous dis aimez vos ennemis.* Cette loi paroît d'abord impra-

ticable, parce que bien loin d'être portés à aimer ceux qui nous haïssent, nous n'éprouvons naturellement pour eux qu'une aversion secrète, qui n'est propre qu'à nous les faire haïr; mais outre que la force de la grâce nous aide à nous élever au-dessus des sentimens de la nature; en nous disant : *Vous aimerez vos ennemis*, notre divin Législateur ne prétend pas que nous ayons pour eux, l'affection tendre et sensible, que nous avons pour ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, parce que cette affection ne dépend pas de nous; il veut seulement que nous les aimions d'un amour sincère et efficace, qui nous porte à faire pour eux, ce que nous faisons pour ceux que nous aimons réellement, c'est-à-dire, à les soulager par nos bienfaits et à les aider par nos prières; et c'est pour cela qu'après nous avoir dit : *Vous aimerez vos ennemis;* il ajoute : *Faites du bien à ceux qui vous persécutent et vous calomnient.*

Voilà, M. F., ce que nous dit ex-

pressément notre divin Sauveur. Voilà ce qu'il nous ordonne. Or, si nous pensions bien qu'il est notre souverain Maître, et que nous ne sommes que ses esclaves ; qu'il a droit de nous commander, et que nous sommes obligés de lui obéir ; ne devroit-il pas nous suffire de connoître ses ordres, pour nous empresser de les exécuter ? Nous lisons dans l'histoire profane, qu'un soldat qui poursuivoit son ennemi, et qui avoit déjà le bras levé pour l'immoler, ayant entendu le signal de la retraite, sacrifia aussitôt la haine qu'il avoit pour lui, à l'obéissance qu'il devoit à son général, et remit son épée dans le fourreau, en prononçant ces mémorables paroles : *Il vaut mieux obéir à son chef, que de sacrifier son ennemi.* Ce chef n'étoit cependant qu'un homme semblable à lui ; mais J. C. est notre Dieu. Ne serions-nous donc pas entièrement inexcusables, si nous nous montrions moins obéissans envers lui, que ce soldat ne le fut envers son général ? Faisons-nous donc un devoir

de lui obéir ; aimons nos ennemis, faisons du bien à ceux qui nous haïssent, prions pour ceux qui nous persécutent, ainsi qu'il nous l'ordonne ; et pour nous y animer, songeons qu'en nous comportant ainsi envers eux, nous devenons, ainsi que s'exprime l'Evangile, *les enfans de notre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.*

Quand nous avons ici-bas un père vertueux et estimable, pour peu que nous ayons d'honneur et de sentiment, nous nous efforçons de lui ressembler, parce que nous sentons que nous serions indignes d'être ses enfans, si nous ne nous attachions pas à imiter ses vertus. Mais quel père plus digne de notre imitation, que celui que nous avons dans les cieux, lui qui est l'Etre souverainement parfait, et qu'est-ce qu'il y a de plus propre à nous faire aimer nos ennemis, que la conduite qu'il tient envers les siens ? Il est le souverain

Maître de l'univers, il ne dépendroit que de lui de se venger de ceux qui l'outragent; il a toujours la foudre en main pour les punir, pour les écraser; et au lieu de les accabler des traits de sa redoutable colère, il les comble de ses bienfaits : il fait luire son soleil sur les méchans comme sur les bons; il fait tomber la pluie sur les injustes comme sur les justes. Or, ce seul exemple ne devroit-il pas suffire pour calmer votre haine, pour éteindre en vous tout désir de vengeance; et si malgré ce grand exemple, vous vous obstinez à vouloir vous venger, la disproportion infinie qu'il y a entre votre bassesse et la grandeur de votre Dieu, ne suffiroit-elle pas pour rendre votre vengeance inexcusable? Quelle différence en effet entre ce qu'il est, et ce que vous êtes; entre les offenses qu'il pardonne, et celles qu'il veut que vous pardonniez? Il est le Créateur du ciel et de la terre; et vous, vous n'êtes qu'une méprisable créature et une vile poussière? Cependant il pardonne les

plus

plus grands crimes ; et vous, vous voudriez vous venger des moindres affronts ! Ne seroit-ce pas vouloir vous élever au-dessus de lui ? Ne seroit-ce pas contredire ses exemples par votre conduite ? Ne seroit-ce pas, par conséquent, vous rendre indignes d'être regardés comme ses enfans ? Imitez donc la clémence de ce bon Père. Efforcez-vous, ainsi que J. C. nous le dit, de devenir parfaits comme il l'est, et en rendant comme lui, le bien pour le mal, vous mériterez d'être mis au nombre de ses enfans.

Mais comment, direz-vous peut-être, comment pourrois-je pardonner à mes ennemis, moi qui ne puis les voir sans me sentir porté à les outrager et à m'en venger ? Quoi ! s'écrie ici S. Jean Chrysostôme, lorsqu'à l'exemple de son Père céleste, Jesus-Christ ne cherche qu'à faire du bien à ses ennemis, vous voudriez nuire aux vôtres ! Ne l'entendez-vous pas crier du haut de la Croix : Pardonnez-leur, ô mon Père, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, et

l'exemple de ce Dieu Sauveur ne devroit-il pas produire en vous le même effet qu'il opéra autrefois sur l'empereur Théodose ? Il avoit été cruellement offensé par les habitans d'Antioche, qui dans un temps de sédition, avoient porté l'outrage jusqu'à renverser, jusqu'à briser, jusqu'à traîner même indignement dans les rues, sa statue, ainsi que celles de tous les membres de sa famille, et il étoit déterminé à en tirer une vengeance éclatante. Mais Flavien, patriarche d'Antioche, étant venu implorer sa clémence, et lui ayant rappelé avec l'éloquence la plus vive et la plus touchante, le grand exemple que le Sauveur du monde nous a donné en excusant ses ennemis, et en priant pour eux sur la Croix même où ils l'immoloient, ce prince religieux en fut si attendri, que renonçant à tous ses projets de vengeance, il répondit à ce saint prélat : *Si J. C. notre souverain Seigneur, a pardonné à ses bourreaux et a même prié pour eux, dois-je balancer de pardonner à ceux qui*

m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même Maître ?

Tel est, M. F., le langage que vous devriez tenir vous-mêmes, si lorsqu'il s'élève quelque désir de vengeance dans votre cœur, vous vous rappeliez que vous êtes chrétiens, et qu'en cette qualité, vous êtes obligés de prendre J. C. pour votre modèle. Vous ne diriez plus alors que les offenses qu'on vous a faites, sont trop grandes, pour que vous puissiez les pardonner. Car que sont ces offenses en comparaison de celles qu'avoit reçues votre divin Maître ? Avez-vous été comme lui chargé de chaînes, battu de verges, accablé d'insultes et condamné à la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle ? Hélas ! peut-être n'avez-vous à vous plaindre que de quelques injures légères, que de quelques procédés malhonnêtes ; et vous voudriez vous en venger, tandis que votre Dieu pardonne les plus mauvais traitemens ! Ah ! si cela étoit, le pardon qu'il demande pour ses enne-

mis, ne rendroit-il pas impardonnable la vengeance que vous voudriez exercer contre les vôtres.

D'ailleurs, bien loin que la grandeur des outrages que vous avez reçus de vos frères, vous autorise à leur faire du mal, elle doit vous porter au contraire à les ménager et même à leur faire du bien. Les médecins, dit S. Jean Chrysostôme, ne plaignent et ne soignent jamais plus les frénétiques, que lorsqu'ils les voient se déchaîner contre eux avec fureur, parce qu'ils savent que ces accès de fureur, ne sont en eux qu'un effet de leur maladie. Or, voilà, M. F., le modèle de la conduite que nous devons tenir envers nos ennemis. Ils sont vraiment malades, et le mal dont ils sont atteints est d'autant plus funeste, qu'ils n'en connoissent pas le danger. Loin donc de nous permettre contr'eux des actes de vengeance qui ne feroient qu'aigrir ce mal, tâchons de les guérir en leur donnant des marques de notre bienveillance et de notre charité : car la charité produit souvent

sur les cœurs les plus irrités, ce que l'eau produit sur le feu le plus ardent.

En rendant ainsi le bien pour le mal, et en ne répondant aux offenses, que par des bienfaits, nous imiterons notre Père céleste, nous nous montrerons dignes d'être ses enfans, et il nous récompensera un jour de tous les sacrifices que nous aurons faits en faveur de nos ennemis. Mais quelle récompense pouvons-nous espérer, si au lieu d'agir en véritables chrétiens, qui aiment ceux qui les haïssent, et qui font du bien à ceux qui les persécutent, nous nous bornons à imiter les publicains et les païens, qui ne témoignent de l'attachement qu'à ceux qui leur sont attachés, et qui ne saluent que ceux par qui ils se voient salués? Une pareille conduite n'a rien que d'humain, que de naturel. Nous ne faisons en cela que suivre les maximes du monde qui veut que nous chérissions nos amis; et Dieu ne récompensera que ceux qui auront observé la loi par laquelle il nous ordonne d'aimer nos ennemis.

Aimons-les donc, M. F.; mais aimons les sincèrement, et ne nous flattons pas de les aimer ainsi, si comme une infinité de chrétiens qui s'abusent sur ce sujet important, nous refusons de les voir et de leur parler. On ne craint pas de fréquenter les personnes qu'on aime; on ne fait pas même difficulté de s'entretenir avec celles pour qui l'on n'a que de l'indifférence. Si donc vous vous obstinez à n'avoir aucun commerce et aucun entretien avec vos ennemis, c'est qu'au lieu de les aimer, vous les haïssez; c'est qu'en protestant que vous ne leur voulez aucun mal, vous nourrissez encore contre eux dans votre cœur, une animosité secrète que vous vous déguisez à vous-mêmes, et que vous cherchez à cacher aux autres. Si vous voulez donc accomplir la loi de J. C., comme vous le devez, ne vous contentez pas de faire à leur égard de vaines protestations de charité, en affectant de dire que vous ne leur voulez aucun mal; mais donnez-leur des marques sensibles

de votre réconciliation, en les voyant et en leur parlant : car ce n'est que par ce moyen, que vous pourrez vous répondre à vous-même, et montrer au public scandalisé de votre rupture, que la charité a remplacé dans votre cœur, la haine que vous aviez pour eux, et que vous avez accompli le précepte que Jesus-Christ nous a fait en nous disant : *Aimez vos ennemis : allez vous réconcilier avec votre frère.*

Mais ce divin Sauveur ne se borne pas à nous ordonner de contribuer au bonheur des autres en les aimant, en leur faisant du bien et en priant pour eux; il veut encore que nous travaillions à notre propre bonheur, en faisant toutes nos bonnes œuvres avec une intention pure, et en cherchant à plaire à Dieu plutôt qu'à nous attirer les louanges des hommes, parce que Dieu ne récompensera que ce qu'on aura fait pour lui. C'est pourquoi il nous dit : *Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus : autrement, vous n'aurez*

point la récompense de votre Père qui est dans les Cieux. Mais quoi ! direz-vous peut-être ici : J. C. nous défend-il donc de pratiquer le bien et de faire de bonnes actions en présence de ceux avec qui nous vivons ? Non, M. F., il ne nous le défend pas : il nous ordonne au contraire de *faire luire notre lumière devant les hommes, afin qu'ils glorifient notre Père céleste ;* c'est-à-dire, qu'il veut que nous édifions nos semblables par notre conduite, et que nous les portions au bien par nos bons exemples. Que prétend-il donc lorsqu'il nous commande *d'avoir soin de ne pas faire nos bonnes œuvres devant les hommes ?* Il prétend nous préserver de la vanité qui, comme un poison subtil, infecte le bien que nous faisons, et va même jusqu'à le changer en mal. Il veut nous donner à entendre que lorsque nous faisons l'aumône ou quelqu'autre action vertueuse devant les hommes, nous ne devons pas chercher à en être vus, c'est-à-dire, à nous attirer leurs éloges et leurs regards ; mais

que le seul motif qui doit nous faire agir, c'est le désir sincère d'obéir et de plaire à Dieu, tellement que si nous n'étions pas animés par ce seul désir, et si nous n'avions que des vues humaines, nous perdrions le fruit de nos bonnes œuvres, *et nous ne recevrions pas la récompense de notre Père qui est dans les cieux.* Mais si au lieu d'imiter les hypocrites qui, lorsqu'ils donnoient l'aumône, *faisoient sonner de la trompette devant eux pour être honorés des hommes*, vous couvrez du voile du secret les largesses que vous versez dans le sein des pauvres. Si vous faites en sorte, selon les expressions de J. C., *que votre main gauche ignore ce que donne la droite*, si enfin vous cachez vos bonnes actions avec autant de soin, que les hommes vains et orgueilleux ont coutume de faire parade des leurs, votre Père qui voit les choses les plus secrètes, vous en rendra lui-même la récompense; et combien cette récompense ne sera-t-elle pas plus précieuse et plus honorable, que celle que vous

pourriez attendre du côté du monde? Lorsque le souverain Juge viendra rendre enfin à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres, ce ne seront pas seulement quelques hommes qui fixeront leurs regards sur vos vertus et sur vos bonnes actions; ce seront les anges, ce seront les archanges, ce seront tous les habitans de la cour céleste; ce sera Dieu lui-même. Pour vous dédommager du sacrifice que vous aviez fait, en cachant vos bonnes œuvres et en ne cherchant pas à être vus, ce Dieu infiniment juste et libéral, les exposera aux yeux de tout l'univers rassemblé au pied de son tribunal; il les louera, il les préconisera, il les récompensera, et vous serez d'autant plus glorifiés devant les hommes, que vous n'aurez jamais cherché à vous en faire estimer et louer. Dès-lors donc que vous pouvez vous procurer une plus grande gloire en vous proposant de plaire à Dieu, qu'en cherchant à vous faire valoir aux yeux du monde, ne faudroit-il pas que vous

fussiez insensés et ennemis de vous-mêmes, pour préférer les suffrages du monde à celui de Dieu. Ah ! si nous souhaitons d'avoir quelque témoin de nos bonnes actions, n'en cherchons point d'autre que notre Père, qui est dans les cieux, et qui seul a le pouvoir de nous récompenser ou de nous punir. Toute la gloire qui nous vient du côté des hommes, n'est que néant et que vanité : toutes les louanges qu'ils pourroient nous donner, ne sont qu'une vaine fumée qui se dissipe au moment où elle paroît. Mais la récompense que Dieu réserve à ceux qui n'auront travaillé que pour lui, est un bien permanent et solide qui durera autant que Dieu même, et qui nous rendra éternellement heureux.

HOMÈLIE

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI APRÈS LES CENDRES.

ÉVANGILE.

DANS ce temps-là, comme il étoit tard, il y avoit une barque au milieu de la mer, et Jesus étoit sur le rivage; et voyant que ses disciples avoient de la peine à ramer (car ils avoient le vent contraire) il vint à eux vers la quatrième veille de la nuit, en marchant sur les eaux; il vouloit passer au-delà de l'endroit où ils étoient; mais comme ils le virent marcher sur la mer, ils le prirent pour un fantôme, et ils poussèrent des cris : car tous le virent et furent troublés; mais il leur adressa d'abord la parole, et leur dit : Ayez confiance : c'est moi; ne craignez pas, et il monta dans leur barque, et le vent cessa; et ils étoient encore plus

étonnés qu'auparavant : car ils ne comprirent pas le miracle de la multiplication des pains, et leur cœur étoit frappé d'aveuglement. Lorsqu'ils eurent traversé le détroit, ils vinrent sur les rivages de Génésareth, et y abordèrent. Lorsqu'ils furent sortis de leur barque, les habitans du pays ayant reconnu Jesus, parcoururent toute cette contrée. Ils se mirent à prendre les malades qui étoient dans leur lit, et à les transporter dans l'endroit où on leur disoit qu'il étoit ; et en quelque lieu qu'il entrât, soit que ce fût un bourg, une ville ou un village, ils mettoient les malades hors des maisons, et le prioient de souffrir qu'ils touchassent seulement le bord de sa robe, et tous ceux qui le touchoient, étoient guéris. *S. Marc, chap.* 6.

HOMÉLIE.

Ce que l'on remarque principalement dans l'Evangile que nous venons de lire,

c'est d'abord la situation des Apôtres; c'est ensuite la conduite de J. C.; c'est enfin la confiance et la foi du peuple; et c'est là aussi ce que je vais vous expliquer dans cette homélie, où sans m'écarter de mon sujet, j'aurai l'occasion de vous donner les leçons les plus salutaires.

La plupart des saints pères, et les écrivains sacrés eux-mêmes, ont comparé notre vie à un long trajet que nous avons à faire pour arriver à l'heureux terme où nous aspirons; et c'est pour cela qu'ils nous disent que nous sommes ici bas semblables à des voyageurs, ou plutôt à des passagers : ceux qui voyagent sur la terre, peuvent y trouver une route sûre et tranquille, où ils n'aient aucun danger à craindre et aucun obstacle à surmonter; mais ceux qui voguent sur la mer, ne doivent pas être seulement attentifs à éviter les écueils qu'ils sont exposés à rencontrer sur leur passage; ils sont encore obligés de lutter sans cesse contre les vents et les flots qui les contrarient et les ar-

rêtent. C'est là ce qu'éprouvèrent les apôtres dont la situation est l'image de la nôtre. Ils s'étoient embarqués pour se rendre sur les côtes de la Bethsaïde, et pour traverser ensuite le lac avec leur divin Maître qui étoit resté sur le rivage; mais comme ils n'ignoroient pas qu'on est moins exposé le long des côtes qu'au milieu de la mer, ils prirent le parti de côtoyer. Cette précaution étoit sage et même nécessaire; elle ne les mit cependant pas entièrement à l'abri du danger. Ils furent bientôt assaillis par une tempête qui les jeta en pleine mer, et comme ils avoient le vent contraire, ils firent d'abord de vains efforts pour aborder.

Or, ce que firent et ce qu'éprouvèrent les apôtres est la vraie figure des mesures que nous devons prendre, et des contradictions auxquelles nous devons nous attendre dans le traject que nous avons à faire pour parvenir au port du salut. Nous sommes embarqués comme ces apôtres, sur une mer semée d'écueils, je veux dire le monde.

C'est à la hauteur de cette mer, c'est-à-dire, dans le grand monde, que l'on est exposé aux plus grands dangers. Là tout ce qu'on voit, tout ce que l'on entend, n'est propre qu'à nous détourner du bien, qu'à nous porter au mal, qu'à pervertir notre esprit et qu'à amollir notre cœur, qu'à nous dégoûter de la piété, et qu'à nous inspirer l'amour des plaisirs et de la vanité. Là en un mot, tout tend à nous éloigner du port du salut, et à faire périr par un triste naufrage, notre innocence et notre vertu. Nous devons donc éviter de vivre dans ce grand monde, comme les apôtres évitèrent de voguer sur la haute mer. Nous devons fuir autant que nous le pouvons, ses assemblées, ses spectacles, ses amusemens et toutes les autres occasions dangereuses que l'on y rencontre presqu'à tous les pas; et si nous ne pouvons pas nous interdire entièrement son commerce, nous devons du moins ne le fréquenter que par nécessité; nous devons, autant que notre état peut nous le permettre, y mener

une vie retirée, et chercher notre salut dans l'isolement et dans la retraite, comme les apôtres cherchèrent leur sûreté sur les bords du rivage qu'ils côtoyoient. C'est ainsi que se sont comportés tous les Saints. C'est ainsi que se comportent encore tous ceux qui veulent mener une vie chrétienne, parce qu'ils savent que le monde étant aussi corrompu et aussi séduisant qu'il l'est, il est impossible de le fréquenter sans se laisser séduire par ses maximes, ou corrompre par ses exemples, et que par conséquent ce n'est qu'en le fuyant, qu'on peut se préserver des dangers auxquels on s'exposeroit en le fréquentant.

Il ne faut pourtant pas croire, M. F., qu'une vie retirée et solitaire vous mette à l'abri de tous les périls qu'on a à courir, et de toutes les peines qu'on est obligé de supporter pour parvenir au salut. Quoique les apôtres eussent eu la prudence de ne pas s'avancer en pleine mer, et de choisir une route où ils sembloient devoir voguer tran-

quillement, ils ne laissèrent pas d'y rencontrer bien des obstacles auxquels ils ne s'attendoient pas ; et nous voyons dans notre évangile, qu'*ils avoient de la peine à ramer, parce que le vent leur étoit contraire.* Or, nous ne pouvons pas espérer d'être plus privilégiés et plus heureux qu'eux, dans la route que nous avons à parcourir pour arriver au ciel. Comme ils eurent le vent contraire, nous aurons aussi bien des contrariétés à essuyer. Comme ils eurent de la peine à ramer et à lutter contre les vagues qui s'opposoient à leur course, nous aurons aussi bien des efforts à faire pour surmonter les obstacles qui s'opposeront à notre salut.

Je dis d'abord que nous aurons bien des contrariétés à essuyer. Eh ! comment pourrions-nous ne pas en avoir, tandis que notre cœur lui-même sera le premier à s'opposer à nos désirs, et que semblables à des vents furieux, les mouvemens de nos passions s'efforceront sans cesse de nous éloigner du but où nous devons tendre, et de nous

pousser vers les écueils que nous voudrions éviter? Car, hélas! vous le savez, M. F., et une funeste expérience ne vous l'a peut-être que trop fait sentir : il semble qu'il y a en nous deux volontés, dont l'une contrarie en tout les désirs de l'autre, et nous éprouvons tous les jours que la loi des membres, ainsi que s'exprime l'apôtre, en parlant de la nature corrompue, s'oppose continuellement en nous à ce que nous ordonne la loi de Dieu. La religion nous fait un devoir de l'humilité, de la mortification, du mépris des biens de la terre, du renoncement au monde et à nous-mêmes; et nous avons tous un violent penchant pour la vanité, pour les plaisirs, pour les richesses, pour le monde et pour tout ce qui peut flatter notre amour propre. Nous voudrions pratiquer le bien; et nous nous sentons continuellement portés à faire le mal. D'un côté la beauté de la vertu nous charme, mais de l'autre les attraits du vice nous attirent, et lorsque nous sommes obligés de choisir

entre l'un et l'autre, nous éprouvons comme l'apôtre, que nos désirs se contrarient et semblent vouloir se disputer la victoire. La chair combat en nous contre l'esprit, l'esprit contre la chair, et notre cœur est semblable à un vaisseau qui est poussé par des vents contraires; de façon que si nous voulons remplir nos devoirs, nous sommes sans cesse obligés de résister à nos inclinations et à nos penchans.

Et ne pensez pas, M. F., que ce soit là le seul obstacle que nous ayons à surmonter pour parvenir au salut. Aux contrariétés que nous trouvons en nous-mêmes, se joignent celles que nous éprouvons de la part du monde. Dès qu'on a le courage de lever à ses yeux l'étendart de la vertu et de la piété, on devient l'objet de ses railleries, de ses mépris, quelquefois même de ses persécutions; et comme il ne peut pas se dissimuler que la conduite des gens de bien le condamne, il cherche à s'en venger en les condamnant à son tour. Il exagère leurs défauts, il transforme

leurs vertus en vices, il ne les représente que comme des hypocrites intéressés; il n'attribue leurs bonnes œuvres qu'à l'ostentation, qu'à la vanité, et il va jusqu'à leur faire un crime de ce qui devroit leur attirer ses éloges. La persécution va même quelquefois plus loin, et vous ne devez pas avoir oublié qu'il a été un temps parmi nous, où il suffisoit d'être religieux et vertueux, pour être poursuivi et puni, comme si l'on eût été coupable des plus grands crimes. Cependant, M. F., quelque violente que puisse être la persécution, qui selon l'oracle de l'apôtre S. Paul, est le partage ordinaire des ames pieuses, il faut la soutenir, il faut y résister, il faut persévérer dans le bien, malgré tout le mal qu'il peut nous attirer, et combien cette persévérance sans laquelle il n'y a point de salut, n'est-elle pas difficile et pénible? L'Évangile nous dit que les apôtres avoient de la peine à ramer, parce qu'ils étoient obligés de lutter sans cesse contre les flots; mais on n'a pas

moins d'efforts à faire, lorsqu'on veut vivre chrétiennement, et il en coûte encore plus de résister aux passions que l'on trouve dans son propre cœur, et aux contrariétés qu'on éprouve de la part du monde, qu'il n'en put coûter aux apôtres de surmonter l'obstacle que leur opposoit la fureur des vagues. Le royaume des cieux, dit J. C., souffre violence, et ce n'est qu'en se faisant cette salutaire violence, qu'on peut l'emporter. Ne nous dissimulons donc point, M. F., les peines qu'il faut supporter, et les contradictions qu'on a à essuyer pour y parvenir; mais ne désespérons pas aussi d'en triompher, et si nous sommes exposés aux mêmes dangers que les apôtres, sachons que nous avons la même ressource.

Cette ressource à laquelle nous avons droit de nous attendre comme eux, c'est l'infinie bonté et la toute puissance de J. C., notre Dieu. Ce divin Sauveur, dit l'Evangile, *voyant que ses disciples avoient de la peine à ra-*

mer, vint à eux vers la quatrième heure de la nuit, en marchant sur les eaux. Il vouloit passer au-delà du lieu où ils étoient : mais comme ils le virent marcher sur la mer, ils le prirent pour un fantôme, et ils poussèrent des cris : car tous le virent, et furent troublés. Jesus-Christ, M. F., ne prend pas moins d'intérêt à notre sort, qu'il n'en prenoit à celui de ses disciples. Il voit nos peines et nos combats, comme il voyoit les leurs ; il est toujours prêt à nous secourir ; et comme il est tout-puissant, quelques grands que soient les obstacles qu'il a à vaincre, il ne lui en coûte pas plus de les surmonter, qu'il ne lui en coûta de marcher sur les eaux ; mais il ne nous rend pas toujours sa grâce sensible ; il permet que nous la méconnoissions, et que nous la prenions pour un vain fantôme, il paroît même vouloir nous laisser dans la peine et dans le danger, pour nous mieux faire sentir le besoin que nous avons de son assistance, comme il y laissa d'abord ses disciples ; mais de

même qu'après leur avoir fait subir cette légère épreuve, il leur adressa la parole, et il leur dit : *Ayez confiance, c'est moi : ne craignez point, il monta dans la barque, et le vent cessa ;* ainsi après avoir éprouvé quelque temps notre constance, il fait entendre sa voix à notre cœur, et il nous dit intérieurement par ses inspirations : Ayez confiance : c'est moi qui viens à votre secours ; ne craignez point. Et comment en effet pourrions-nous ne pas tout espérer d'un Dieu qui étant la toute puissance et la bonté même, a toujours le pouvoir et la volonté de nous secourir ? Ayons donc confiance en lui, lorsque nous sommes tourmentés par la peine ou exposés au danger ; et de même que les apôtres virent le vent cesser et la mer se calmer, ainsi nous verrons nos chagrins s'adoucir, nos tentations se dissiper et la paix remplacer le trouble qui nous agitoit.

Mais si nous sommes aussi heureux qu'eux, gardons-nous d'être aussi ingrats et aussi aveugles : car ils ne sentirent

pas

pas plus le prix de ce nouveau bienfait, qu'ils n'avoient senti celui du miracle de la multiplication des pains, et leur cœur, dit l'Evangile, étoit si frappé d'aveuglement, qu'ils vinrent sur le rivage de Génésareth et y abordèrent, sans que nous voyions qu'ils ayent fait éclater leur reconnoissance envers leur divin Maître. Pour nous, M. F., reconnoissons que c'est à sa grâce que nous sommes redevables des victoires que nous remportons sur nos ennemis, ainsi que de la patience avec laquelle nous endurons nos peines; et en le remerciant de ses dons, prions-le de continuer à les verser sur nous, parce que sans lui nous ne pouvons rien, et qu'avec lui nous pouvons tout.

C'est là l'idée qu'avoient de sa puissance les habitans de Génésareth, et c'est pour cela *que l'ayant reconnu, ils parcoururent toute la contrée, ils prirent les malades qui étoient dans leurs lits, ils les transportèrent dans l'endroit où on leur disoit qu'il étoit; et en quelque lieu qu'il entrât, soit que ce fût un*

bourg, une ville, ou un village, ils mettoient les malades hors des maisons, et le prioient de souffrir qu'ils touchassent seulement le bord de sa robe; et tous ceux qui la touchoient, étoient guéris.

Il vous paroît sans doute, M. F., que si J. C. daignoit encore se montrer sur la terre, et que vous gémissiez sous le poids de la maladie, vous vous empresseriez, comme les habitans de Génésareth, de recourir à lui pour en être guéris. Mais la foi ne nous apprend-elle pas qu'il réside au milieu de nous, qu'il est caché dans le sein de nos tabernacles, et qu'il y est toujours disposé à exaucer les vœux que nous lui adresserons? Pourquoi donc n'avez-vous pas recours à lui, je ne dis pas pour être délivrés miraculeusement des maux qui affligent votre corps : car il n'est plus besoin à présent qu'il confirme notre foi par des miracles; mais pour être guéris des maux qui accablent votre ame, et qui lui ont peut-être déjà donné la mort? Pourquoi ne

venez-vous pas le prier tous les jours, de la purifier de ses souillures, de servir d'appui à sa foiblesse, de la faire triompher des attaques de ses ennemis, de la fortifier contre ses propres passions, et de la mettre en état de vaincre tous les dangers qui la menacent? C'est que vous n'avez pas de ce divin Maître la même idée qu'en avoient les Juifs, qui venoient réclamer son secours en faveur des malades qu'ils lui amenoient. C'est que vous ne le regardez ni comme le Sauveur, ni comme le médecin de nos ames. Il l'est cependant, puisque ce n'est que pour sauver et guérir ces ames, qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang; puisque ce n'est que pour opérer leur salut et leur guérison, qu'il réside dans nos tabernacles, et que du fond de ces tabernacles, il semble nous dire, comme il le disoit autrefois aux Juifs: Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et qui gémissez sous le poids des souffrances; et je vous soulagerai. Allons donc à lui, M. F., et ne manquons aucun

jour de l'appeler à notre secours. Attendons tout de sa puissance et de sa bonté, et nous éprouverons comme les malades qu'on lui présentoit, que tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance sont guéris ; et après nous avoir fait ressentir ici bas les salutaires effets de sa miséricorde, il nous fera partager la gloire infinie et le bonheur éternel dont il jouit dans le ciel.

HOMÉLIE

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS fut conduit par l'esprit dans le désert, pour être tenté par le diable, et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim; et le tentateur s'approchant, lui dit: Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit: il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit: Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez vous en bas: car il est écrit: il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de

peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jesus lui dit : il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant, vous m'adorez : Alors Jesus lui dit : Retire-toi, Satan : car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent. *S. Matth. chap.* 4. *vers.* 1.--11.

HOMÉLIE.

JESUS-CHRIST n'étant venu snr la terre que pour nous sauver, il ne s'est occupé pendant toute sa vie, qu'à nous apprendre soit par ses leçons, soit par ses exemples, à surmonter les différens obstacles qui peuvent s'opposer à

notre salut ; et comme les tentations auxquelles nous sommes sans cesse exposés, sont ce qu'il y a de plus propre à nous perdre, il s'est appliqué particulièrement à nous aguerrir, pour ainsi dire, contr'elles, et à nous enseigner le grand art de les combattre, et d'en triompher. Tel est l'objet qu'il s'est surtout proposé dans tout ce que nous offre l'Évangile de ce jour. Nous y lisons que ce divin Sauveur, tout saint qu'il étoit, a bien voulu se laisser tenter, afin que nous ne fussions ni surpris, ni découragés, lorsque nous le serions nous-mêmes. Nous y voyons comment il s'est préparé à la tentation ; comment il l'a vaincue ; comment il a été récompensé de la victoire qu'il a remportée sur elle ; et tous ces traits sont comme autant de leçons pour nous. Fixez donc, M. F., fixez attentivement vos regards sur la conduite de ce divin Maître ; et en voyant ce qu'il a fait, apprenez ce que vous devez faire vous-mêmes.

Jesus fut conduit par l'esprit dans

le désert pour y être tenté par le démon. Ces premières paroles de notre Évangile nous apprennent d'abord que nous ne devons pas chercher la tentation : car si quelqu'un avoit pu la braver et s'y exposer volontairement, c'étoit sans doute J. C., puisqu'étant le Dieu fort et le Saint des Saints, il n'avoit rien à craindre des assauts du tentateur, et qu'il étoit assuré d'en triompher. Mais comme il n'a été tenté que pour nous servir de modèle, il ne l'a été, pour ainsi dire, que comme malgré lui, et au lieu d'aller affronter la tentation, il a attendu que la tentation vînt l'attaquer. Aussi l'historien sacré ne nous dit pas que Jesus alla de lui-même dans le désert, pour y être tenté, comme il nous dit dans un autre endroit, qu'il y alla pour prier; mais il nous dit qu'il y *fut conduit par l'Esprit.*

Voulez-vous donc vous conformer aux exemples de ce divin Maître, gardez-vous de rechercher les occasions qui pourroient être pour vous un su-

jet de tentation : car celui qui aime le péril, dit le Sage, y périra ; et pourquoi ? C'est que selon les principes de la Religion, nous ne pouvons pas vaincre ce péril par nos propres forces, et que nous avons besoin du secours du Ciel pour n'y pas succomber. Mais pouvons-nous compter sur ce secours, lorsque nous nous exposons volontairement à la tentation ? A la vérité, Dieu a promis d'accorder sa grâce à ceux qui ayant fui le danger, le rencontreroient malgré eux ; mais aussi, il a menacé ceux qui le chercheroient, de les abandonner à leur foiblesse, et sa conduite a toujours répondu à ses promesses et à ses menaces. Quand le chaste Joseph, tout jeune qu'il étoit, fut attaqué malgré lui, par une tentation violente et imprévue, Dieu lui donna la force de résister à ses dangereuses attaques ; mais quand, tout vertueux qu'il avoit été jusqu'alors, le roi David, eut la témérité de fixer volontairement ses regards sur un objet immodeste ; ce même Dieu qui nous

ordonne de fuir le danger, permit pour le punir, qu'il y succombât.

Or, il en sera ainsi de vous, M. F., si vous êtes attentifs à vous éloigner des occasions dangereuses, et que vous vous y trouviez exposés par la nécessité des circonstances, ou par les devoirs de votre état. Le Seigneur qui, selon l'apôtre, est fidèle à sa parole, ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, et vous aidera à vaincre la tentation; mais si au contraire, malgré les ordres de ce souverain Maître qui vous prescrit la fuite, vous êtes assez téméraires pour vous engager dans le combat, il vous punira de votre témérité en vous livrant à vous-mêmes; et comme vous n'êtes pas assez forts pour remporter la victoire, vous finirez infailliblement par être vaincus. Fuyez donc l'occasion du péché, ainsi que le Seigneur vous l'ordonne par la voix du Sage, et comportez-vous à l'égard des tentations, comme vous le feriez à l'égard des dangers qui pourroient être funestes à votre santé ou à

votre vie. Si vous étiez menacés d'une inondation, d'un incendie ou d'une maladie contagieuse, et que vous eussiez les moyens de vous en préserver en vous en éloignant; iriez-vous vous y exposer, sous prétexte que Dieu vous aideroit à y échapper? Non sans doute; et pourquoi? Parce que vous sentiriez que Dieu, tout bon qu'il est, n'est pas obligé de faire des miracles, pour vous soustraire à des maux que vous pourriez éviter en fuyant. Eh bien! M. F., agissez et pensez de même, quand vous êtes tentés de vous exposer aux attraits du monde, au feu des passions, et à la contagion des mauvais exemples: car Dieu n'est pas plus obligé d'opérer des miracles pour sauver votre ame, que pour conserver votre corps, et si vous osez combattre contre ses ordres, il vous laissera périr dans le combat.

Mais comme la tentation nous attaque lors même que nous la fuyons, J. C. ne nous apprend pas seulement à la fuir; il nous montre encore le moyen que nous devons prendre pour

nous y préparer. Ce moyen consiste principalement dans la mortification; et c'est pour nous engager par son exemple à la pratiquer, qu'avant que d'être tenté, *il jeûna quarante jours et quarante nuits*. La première précaution que nous devons donc prendre pour être en état de résister aux attaques du tentateur, c'est de mortifier notre corps par la pénitence et le jeûne. Quand on veut réussir à vaincre un ennemi redoutable, on commence par l'affaiblir autant qu'on le peut. Or, c'est ainsi, M. F., que nous devons nous comporter envers nos corps qui sont comme autant d'ennemis domestiques, souvent plus à craindre pour nous que ceux du dehors. Tous les Saints se sont fait un devoir de dompter ces corps rebelles, non-seulement par la pratique du jeûne, mais encore par l'exercice des austérités les plus rigoureuses, et S. Paul, lui-même qui avoit été élevé jusqu'au troisième Ciel, nous dit expressément qu'il châtioit le sien, et qu'il le réduisoit en servitude, de peur qu'a-

près avoir prêché aux autres, il ne devînt reprouvé lui-même.

Or, si les Saints n'ont pas cru pouvoir triompher de cet ennemi domestique sans le mortifier, nous qui ne sommes que d'indignes pécheurs, pouvons-nous espérer de le vaincre en le ménageant et en le flattant? Non, M. F., il n'y a que la mortification qui puisse nous rendre victorieux des violens assauts qu'il ne cesse de nous livrer; et c'est pour nous faire pratiquer cette mortification, que l'Eglise nous fait une loi de jeûner pendant toute la sainte quarantaine que nous venons de commencer. Faites-vous donc un devoir d'observer cette loi qui oblige tous les chrétiens; ou si les pénibles travaux qui sont attachés à votre état, vous rendent le jeûne impraticable, suppléez à cet exercice de mortification, en vous privant autant que vous le pourrez, de tout ce qui peut flatter la sensualité de ce corps rebelle qui s'élève sans cesse contre l'esprit, et qui devient pour nous un tyran, lorsque nous n'a-

vons pas soin de le traiter en esclave. J. C. n'avoit rien à craindre du sien; et s'il l'a mortifié par le jeûne, ce n'est que pour nous donner l'exemple de la mortification. Ne serions-nous pas entièrement inexcusables, si nous refusions de l'imiter ?

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, ce divin Sauveur eut faim, et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit : il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Vous voyez par le langage que le démon tint à Jesus-Christ, que profitant de la circonstance où il avoit faim, il prit le prétexte du besoin où il se trouvoit, pour l'engager à se dédommager des rigueurs du jeûne, en changeant les pierres en pains; et c'est là aussi l'adresse dont il use tous les jours en nous portant à abandonner la pratique de la pénitence, pour jouir des douceurs d'une vie sensuelle. C'est

aussi par le prétexte du besoin et de la faim, qu'il engage souvent les pauvres à usurper ce qui ne leur appartient pas, et à changer en pain ce qu'ils volent aux autres. Mais le véritable chrétien ne donne point dans ce piège. Instruit par sa religion que le vol n'est jamais permis; que l'on a toujours une ressource dans le travail; et que vînt-on même à manquer de cette ressource, il vaut mieux, comme dit S. Jean Chrysostôme, mendier que voler, et être malheureux que se rendre coupable; il ne veut d'autre ressource que les soins de la Providence; il a toujours présentes à l'esprit ces paroles de l'Evangile: *Heureux les pauvres, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux*, et il ne répond, comme Jesus-Christ, aux suggestions de l'esprit malin, que par cet oracle de l'écriture: *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

L'esprit de ténèbres ne se lassa point d'attaquer notre divin Maître, et n'ayant

pu le faire tomber dans le premier piège qu'il lui avoit dressé, *il le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas : car il est écrit : Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre.* Comme J. C. avoit d'abord repoussé les traits du tentateur par un oracle de nos livres saints, cet esprit malin employa le même moyen pour l'engager à se précipiter du haut du temple, sous prétexte que les anges viendroient à son secours, et l'empêcheroient de faire une chute mortelle. Mais ce divin Sauveur voyant qu'il abusoit de ce passage de l'écriture, pour lui inspirer une présomption criminelle, lui répondit par ces autres paroles de nos saints livres : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu* ; c'est-à-dire, vous n'exigerez point de secours extraordinaires, lorsque les moyens ordinaires pour-

ront vous garantir du danger. Vous ne demanderez point à Dieu des miracles, lorsque les soins communs de sa Providence pourront vous suffire. Car c'est là le vrai sens de ces paroles : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu ;* et ce sont ces paroles que nous devons prendre pour règle de notre conduite. Quand donc sous prétexte que Dieu ne nous abandonnera pas, et que ses grâces, comme autant d'anges tutélaires, nous préserveront de toute chute et de tout péché, l'esprit tentateur voudra nous exciter à nous jeter au milieu des dangers du monde ; quand il voudra nous porter à nous livrer à des amusemens dangereux, à former des liaisons suspectes, à nous permettre des entrevues secrètes avec des personnes que nous devrions fuir, à porter nos regards sur des objets immodestes, à fréquenter des bals où une jeunesse licencieuse viole ouvertement les lois de la bienséance et de la pudeur ; disons-nous intérieurement à nous-mêmes, comme

le Sauveur du monde le disoit au démon : *Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu* : car exiger de lui qu'il t'accorde son secours pour te faire échapper à des dangers que tu peux et que tu dois éviter, ce seroit le tenter ; ce seroit vouloir l'assujettir à tous tes caprices ; ce seroit par conséquent l'offenser et mériter d'en être abandonné.

Vaincu par la réponse de J. C., l'esprit tentateur forma une troisième attaque contre lui. *Il le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde, avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.* Quoique le spectacle imposant que le démon étala aux yeux du Sauveur du monde, ne fût qu'un vain fantôme que cet esprit malin avoit formé pour l'éblouir et pour le séduire, il n'en offroit pas moins à ses regards tout ce qu'il y avoit de plus propre à flatter l'ambition et la vanité. Mais l'esprit tentateur n'a pas besoin de nous montrer

des objets si attrayans et de nous promettre de si grands avantages : il lui suffit de nous faire espérer quelques vains honneurs, quelques satisfactions passagères, quelques trésors périssables, pour nous gagner. Aussi il ne nous dit pas comme à J. C. : *Je vous donnerai les royaumes du monde avec toute leur gloire :* mais il dit à l'ambitieux : je te ferai parvenir à cette place qui flatte ta vanité ; il dit au voluptueux : je te ferai jouir de ces plaisirs qui sont l'objet de tes vœux ; il dit à l'avare : je te procurerai ces richesses que tu désires avec tant d'ardeur ; et il n'en faut pas davantage, pour déterminer l'ambitieux, le voluptueux et l'avare à préférer son service à celui de Dieu. Dieu est-il donc un maître moins libéral, et les biens qu'il promet à ses serviteurs, sont-ils moins précieux que ceux que le démon offre à ses esclaves ? Vous savez au contraire, M. F., que tous les honneurs, que tous les plaisirs, que toutes les richesses qu'on pourroit trouver dans

tous les royaumes du monde, ne sont rien en comparaison du bonheur et de la gloire que Dieu réserve dans le royaume des cieux à ceux qui l'auront servi et aimé. Et cependant on dédaigne cette gloire et ce bonheur éternels, pour courir après des honneurs et des biens dont on ne peut jouir que pendant le court espace de temps qu'on a à passer sur la terre ! et cependant le démon qui ne nous offre que des avantages passagers, a partout une multitude infinie d'esclaves ; et le Seigneur qui nous promet une récompense dont la durée n'aura point de fin, trouve à peine dans le monde un petit nombre de serviteurs et d'adorateurs ! Peut-on concevoir un aveuglement plus déplorable ?

Ah ! que la réponse que J. C. fit à l'esprit tentateur, dissipe enfin notre erreur, et nous apprenne comment nous devons lui répondre nous-mêmes, lorsqu'il viendra nous offrir le vain fantôme de bonheur qu'il fait briller aux yeux de ceux qu'il veut séduire. A peine

ce divin Sauveur eut-il entendu la proposition sacrilège qu'osa lui faire cet esprit imposteur, en l'invitant à l'adorer et à se prosterner devant lui, qu'il lui répondit avec un ton de mépris et d'indignation : *Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous servirez lui seul.* Voilà, M. F., la grande maxime qui doit nous servir de règle. Comme le Seigneur notre Dieu, est au-dessus de tout, nous devons aussi le préférer à tout, et lui seul doit être l'objet de notre dévouement et de nos hommages. Si donc l'esprit tentateur cherchoit à les partager avec lui, et vouloit vous soumettre à son odieux empire ; répondez-lui comme J. C. : Retire-toi loin de moi, Satan ; il n'y a qu'un seul maître qu'on doive adorer et servir. Ce maître c'est Dieu ; et c'est Dieu seul aussi que j'adorerai et que je servirai.

En opposant ces résolutions et ces sentimens religieux aux suggestions impies de l'esprit tentateur, vous le con-

fondrez, vous le mettrez en fuite, et vous verrez, comme J. C. les douceurs de la paix remplacer la peine du combat : car après la dernière réponse de ce Dieu Sauveur, *le diable le laissa*, dit l'Évangéliste, *et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et le servirent.* Vous ne pouvez pas espérer, M. F., de voir les esprits célestes venir ainsi applaudir à votre triomphe; mais vous pourrez du moins vous répondre intérieurement que rien n'a pu ébranler votre fidélité; que les assauts que vous a livrés l'ennemi du salut, n'ont servi qu'à affermir votre vertu, qu'à augmenter vos mérites aux yeux de Dieu, témoin de votre victoire; et y a-t-il rien de plus consolant, que de pouvoir se rendre un pareil témoignage? Voyez un guerrier qui après un combat opiniâtre et dangereux, revient triomphant du champ de bataille, où il a signalé sa bravoure par ses exploits : oubliant les dangers qu'il a courus, il ne s'occupe que de la joie qu'il a d'en avoir triomphé; et plus il a eu de peine

à vaincre, plus il se réjouit et se félicite de la victoire qu'il a remportée. Or, il en sera ainsi de vous, si vous sortez victorieux des attaques que les passions et Satan vous auront livrées. Vous ne vous souviendrez de la pénible résistance que vous leur aurez opposée, que pour vous en applaudir; et plus le combat vous aura coûté, plus le succès dont il sera suivi, vous procurera de satisfaction. Armez-vous donc de courage pour soutenir les attaques de l'ennemi; déployez tout ce que vous avez de force pour le combattre; et pour vous y animer, songez que bien différens de ces vaillans guerriers qui ont remporté quelque éclatante victoire, vous n'aurez pas seulement pour récompense, une marque d'honneur, un grade distingué, une retraite honorable et commode; mais vous aurez un trône de gloire, une couronne immortelle et un bonheur éternel. Je vous le souhaite.

HOMÉLIE

POUR LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS dit à ses disciples : Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans l'éclat de sa majesté, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations se rassembleront devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné

à

à boire. Je ne savois où loger; et vous m'avez reçu chez vous. Je manquois d'habit, et vous m'en avez donné. J'étois malade et vous m'avez visité. J'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, et que nous vous avons reçu, ou manquer d'habit, et que nous vous en avons donné; et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous avons été voir? Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces petits de mes frères, vous les avez faites à moi-même. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Allez, maudits, loin de moi, dans le feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à man-

ger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étois étranger, et vous ne m'avez pas logé ; nu, et vous ne m'avez point revêtu ; malade, prisonnier, et vous ne m'avez pas visité. Alors ils lui répondront aussi : Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et soif, manquer de logement ou d'habits, malade ou en prison, et que nous ne vous avons pas assisté ? Alors il leur répondra : Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un de ces plus petits, vous avez manqué de me les faire à moi-même ; et ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes iront dans la vie éternelle. *Saint Matth. chap.* 25.

HOMÉLIE.

Jesus dit à ses disciples : Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans l'éclat de sa majesté, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa

gloire, et toutes les nations se rassembleront devant lui.

On se scandalise quelquefois, M. F., de ce que Dieu est ici-bas méconnu et outragé impunément par les hommes. On est étonné, et souvent même on se plaint de ce que le vice triomphe, tandis que la vertu est opprimée; de ce que les méchans jouissent du sort le plus heureux, tandis que les bons gémisssent sous le poids des revers les plus accablans; et ces désordres apparens auroient en effet de quoi nous scandaliser, nous surprendre et nous affliger, s'ils ne devoient jamais être réparés par la justice divine; parce que s'ils ne l'étoient pas, Dieu manqueroit également à ce qu'il se doit à lui-même, à ce qu'il doit aux pécheurs et à ce qu'il doit aux justes. Mais l'Évangile que nous venons de lire, nous apprend qu'il y aura un jour où ils le seront. Et quel est ce jour? C'est celui où J. C. viendra juger les nations et rendre à chacun ce qu'il aura mérité par ses œuvres. Alors les impies qui

s'étoient obstinés à ne pas reconnoître le Fils de l'Homme dans l'état humiliant où il avoit daigné se réduire pour nous sauver, le verront paroître, non pas plongé dans le sein de l'humiliation et de la pauvreté, mais revêtu de gloire et de majesté; non pas couché dans une humble crèche, mais porté sur un nuage éclatant; non pas entouré seulement de quelques bergers ou de quelques pêcheurs, mais environné de tous les anges qui formeront son cortège et qui lui serviront de ministres. Pour exécuter ses ordres suprêmes, ces esprits célestes feront entendre dans les quatre parties de l'univers, ces effrayantes et redoutables paroles : *Levez-vous, morts.* Et à leur voix, tous les tombeaux s'ouvriront, tous ceux qui y étoient ensevelis se leveront, toutes les cendres se ranimeront, tous les hommes en un mot, ressusciteront, et viendront se rassembler en tremblant au pied du tribunal du Souverain juge. Ils y seront d'abord mêlés ensemble, comme ils l'étoient ici-bas, où l'on voit les pé-

cheurs confondus avec les justes, et où le vice usurpe souvent la place que devroit occuper la vertu. Mais le Souverain juge fera enfin cesser ce désordre. *Il séparera, dit l'Évangile, les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis*, c'est-à-dire, les hommes innocens et vertueux *à sa droite, et les boucs*, c'est-à-dire, les méchans et les pécheurs *à sa gauche*. Envain les premiers, pauvres et inconnus, avoient-ils été comptés pour rien sur la terre; envain les seconds riches et puissans, y avoient-ils occupé les postes les plus distingués. Le Souverain juge n'aura point égard à ce qu'ils auront été; mais à ce qu'ils auront fait. Ce ne seront plus la naissance ou les talens, l'intrigue ou la faveur qui règleront les rangs, et qui décideront du sort des hommes; ce seront uniquement les bonnes œuvres qu'ils auront pratiquées, ou les crimes qu'ils auront commis. Le Lazare patient sera préféré au mauvais riche; le sujet fidèle au tyran injuste; l'hum-

ble chrétien à l'orgueilleux philosophe ; et pourvu qu'ils soient vertueux, ceux qui sont les plus humiliés à présent, sont ceux qui seront alors le plus glorifiés.

Consolez-vous donc, vous qui, malgré vos vertus et votre mérite, êtes ensevelis dans les ténèbres d'un état obscur, et n'avez en partage que les mépris du monde qui insulte à votre bassesse : le jugement de Dieu vous dédommagera de l'injustice des hommes, et vous verrez s'opérer dans votre sort le même changement qui se fit autrefois dans celui de Mardochée. Quoique ce vertueux Israélite eût toujours été aussi fidèle à son souverain qu'à son Dieu, il languissoit dans l'obscurité à la porte du palais d'Assuérus ; il étoit inconnu, méprisé et même persécuté par le superbe Aman, indigné de ce qu'il n'avoit jamais voulu consentir à fléchir le genou devant lui. Mais le roi ayant appris le service important que ce fidèle Israélite lui avoit rendu, il le tira enfin de l'état obscur

où il l'avoit laissé, il le fit environner de tout l'éclat de la royauté, et il voulut qu'on le conduisît en triomphe dans toute la ville, afin que les honneurs qu'il lui rendit, pussent réparer l'oubli où il l'avoit laissé languir. Or, il en sera de même de vous, justes humiliés; lorsque du milieu de la foule où vous étiez ignorés, vous passerez à la droite du Souverain juge pour y être glorifiés. Consolez-vous donc encore une fois, et que l'espoir de la gloire qui vous est réservé, vous fasse supporter patiemment l'humiliation à laquelle vous êtes maintenant condamnés. Mais vous, pécheurs orgueilleux, tremblez à la vue de l'ignominie qui sera votre partage au grand jour des vengeances. Vous vous prévalez maintenant des honneurs dont vous jouissez, du rang distingué que vous occupez, et semblables au superbe Aman, vous méprisez les humbles Mardochée qui sont placés au-dessous de vous. Mais de même que cet indigne ministre d'Assuérus fut précipité du faîte des grandeurs dans l'abyme de l'hu-

miliation, dès que son maître connut son injustice et sa cruauté; ainsi lorsque vous paroîtrez aux yeux du Souverain juge qui connoît toute la noirceur des crimes dont vous vous êtes souillés, vous vous verrez préférer les ames justes que vous aviez le plus méprisées; et tandis qu'elles seront solennellement placées à la droite de J. C., vous aurez la douleur de vous voir honteusement réléguer à sa gauche. Pour nous, M. F., qui que nous soyons, gardons-nous de nous glorifier ou de nous affliger de notre état présent; mais attendons le jour du Seigneur qui doit règler notre sort, et souvenons-nous que c'est de notre conduite, que dépend la place que nous assignera l'arbitre suprême de nos destinées.

Mais le Souverain juge ne se contentera pas de séparer les justes des pécheurs : après en avoir fait la séparation, il décernera aux uns et aux autres la récompense ou le châtiment qu'ils auront mérité. *Il dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui*

êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès l'origine du monde. Voila, M. F., la récompense qui nous est destinée, si en menant une vie digne du Père que nous avons dans les cieux, nous méritons d'attirer sur nous ses bénédictions. C'est un royaume ; c'est le royaume de Dieu, qui nous a été préparé dès l'origine du monde, mais qui ne finira point avec le monde, parce qu'il durera autant que Dieu même. Mais pourquoi J. C. accordera-t-il aux élus une récompense si glorieuse ? Il va lui-même nous l'apprendre par les paroles qu'il leur adressera. *J'ai eu faim*, leur dira-t-il, *et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. Je ne savois où loger, et vous m'avez reçu chez vous. Je manquois d'habits, et vous m'en avez donné. J'étois malade et vous m'avez visité. J'étois en prison, et vous m'êtes venu voir.*

Telles sont, M. F., les seules bonnes œuvres que le juste juge préconisera en récompensant les élus. Mais en ne

faisant mention dans sa sentence, que de ces œuvres de miséricorde, il ne prétend point exclure le mérite des autres vertus, puisqu'il n'en est aucune que nous ne devions pratiquer, et que nous ne sommes pas moins obligés d'être chastes et sévères envers nous-mêmes, que charitables et miséricordieux envers les autres : il veut seulement nous donner à entendre que la miséricorde et la charité doivent être le principal objet de nos soins, comme elles seront le seul motif qu'il alléguera en nous décernant son royaume : il a voulu nous faire sentir que nous pouvons tous le mériter, puisqu'il n'est aucun de nous, qui ne puisse faire en mille occasions les œuvres qu'il doit récompenser, et se rendre digne de s'entendre adresser les paroles qu'il adressera aux justes.

Ces justes étonnés paroîtront d'abord ne pas en comprendre le sens, et *ils lui répondront : Seigneur quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou*

avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu ne savoir où loger, et que nous vous avons reçu ; ou manquer d'habits, et que nous vous en avons donné ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous avons été voir ?

Cette demande des élus paroît d'abord raisonnable, puisque la plupart d'entr'eux n'auront pas eu le bonheur de voir J. C. sur la terre, et n'auront pas pu par conséquent lui accorder les secours, et lui donner les marques de charité dont il parlera dans sa sentence. Mais écoutez, M. F., la réponse de ce divin Maître, et apprenez toujours mieux à respecter, à secourir et à aimer les pauvres et les malheureux. *Je vous le dis en vérité, leur répondra le Roi :* car c'est là le titre que lui donne notre Évangile, parce qu'ayant alors tout l'univers à ses pieds, il montrera, en venant juger les grands et les petits, les monarques et les sujets, qu'il étoit véritablement, comme le dit l'écriture,

le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs : *Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous aurez fait ces choses à l'un de ces petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même.*

Vous voyez, M. F., par ces paroles, que J. C. veut que nous envisagions les pauvres et les malheureux comme ses images, comme ses représentans, et si j'ose ainsi m'exprimer, comme d'autres lui-même. Vous voyez qu'il nous tiendra compte de ce que nous aurons fait pour eux, comme si nous l'avions fait pour lui ; vous voyez, en un mot, que lorsque nous sommes attentifs à les soulager, à les nourrir, à les loger, à les revêtir, à les visiter, nous acquérons autant de mérites à ses yeux, que si nous le soulagions, que si nous le nourrissions, que si nous le visitions lui-même. Y a-t-il rien de plus propre à exciter notre charité ; et ce seul motif ne devroit-il pas suffire pour nous engager à ne rien refuser à nos frères souffrans ? Il vous paroît, sans doute, M. F., que si ce divin Sauveur se montroit à

vos yeux gémissant, abandonné, dépourvu de secours et accablé de misères et d'infirmités, vous vous feriez un devoir de lui prodiguer tous les soins et tous les moyens qui pourroient adoucir la rigueur du triste état où il seroit réduit. Eh bien, M. F., vous le voyez dans cet état, toutes les fois que vous y voyez un de vos frères. Pourriez-vous avoir le cœur assez dur, pour y être insensibles, et pour refuser de le secourir? Ah! si la précieuse récompense dont il doit couronner votre charité, n'est pas capable de l'exciter, craignez du moins le terrible châtiment dont il puniroit votre dureté, et écoutez la redoutable sentence qu'il doit prononcer contre ceux qui l'auront abandonné dans la personne sacrée des malheureux.

Après avoir dit aux élus : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès l'origine du monde ; il dira à ceux qui seront à sa gauche*, c'est-à-dire, aux réprouvés : *Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé*

pour le démon et pour ses anges : car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étois étranger, et vous ne m'avez pas logé ; nu, et vous ne m'avez point revêtu : malade, prisonnier, et vous ne m'avez point visité. Alors ils lui répondront aussi : Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et soif, manquer de logement ou d'habits, malade ou en prison, et que nous ne vous avons pas assisté ? Alors il leur répondra : Je vous le dis en vérité : toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un de ces plus petits, vous avez manqué de me les faire à moi-même.

Il est donc certain d'après cette sentence, que lorsque nous refusons de secourir ceux qui sont dans la peine ou dans le besoin, nous nous rendons aussi coupables aux yeux de ce Dieu sauveur, que si nous refusions de le secourir lui-même. Il est certain que quand même nous n'aurions commis aucun autre crime, notre insensibilité, notre dureté pour ceux qui sont en proie aux ri-

gueurs des souffrances et de la pauvreté, suffiroient seuls pour nous faire condamner au jugement de Dieu. Mais croient-ils bien cette vérité ces riches impitoyables qui n'ont que des entrailles de fer pour les pauvres, et qui tout occupés de leur propre bonheur, s'obstinent à ne rien faire, à ne rien donner, à ne rien sacrifier pour adoucir les malheurs des autres ? Ah ! s'ils la croyoient, ne se feroient-ils pas au contraire un devoir de les soulager ; et ne faut-il pas avoir entièrement oublié les principes du christianisme, ne faut-il pas méconnoître et avoir en quelque sorte renié J. C. même, pour pouvoir se résoudre à l'abandonner dans la personne de ceux qu'on doit regarder comme ses images et comme ses membres ? Si ce divin Sauveur nous a annoncé que dans la sentence qu'il prononcera contre les réprouvés, ou en faveur des élus, il ne fera mention que de la pratique ou de l'omission des œuvres de miséricorde et de charité, ce n'a été sans doute que pour nous rendre tous cha-

ritables et miséricordieux envers ceux qui ont besoin de notre assistance et de nos bienfaits. Faisons-nous donc une loi de nous conformer à ses intentions, et pour nous y animer, songeons que c'est principalement de là que dépend notre sort éternel. Mais quel sera ce sort, et que deviendrons-nous en conséquence de la sentence que prononcera le souverain Juge ?

Après qu'il aura fixé par son jugement la destinée de tous les hommes rassemblés au pied de son tribunal, *ceux-ci*, nous dit l'Évangile en parlant des pécheurs, *iront dans le supplice éternel, et les justes iront dans la vie éternelle.* Quel châtiment ! Quelle récompense ! Un supplice éternel ou une vie éternelle ! C'est là, M. F., ce qui nous est réservé. C'est entre ce bonheur et ce malheur extrême que nous avons à choisir. Il ne dépend que de nous de nous rendre éternellement heureux ; mais pour l'être, il faut le mériter par la pratique constante de toutes les vertus, et surtout de la charité. Si nous

ne nous rendons pas dignes du bonheur éternel que nous pouvons obtenir, nous deviendrons éternellement malheureux ; et pour le devenir, il n'est pas nécessaire de s'abstenir à faire le mal ; il suffit de négliger de faire le bien, et surtout de négliger les œuvres de miséricorde. Pourrions nous hésiter après cela, sur le parti que nous avons à prendre ? Hélas, M. F., vous le savez, et vous en offrez peut-être vous-mêmes la preuve : il n'est rien que l'on n'entreprenne, que l'on ne supporte, que l'on ne sacrifie pour se garantir des maux passagers, et pour s'assurer les avantages périssables de la vie présente : mais y a-t-il quelque comparaison à faire entre cette vie si fragile et si courte, et la vie éternelle ; et ne faudroit-il pas être entièrement dépourvu de raison et de foi, pour ne pas préférer le bonheur de l'une à celui de l'autre ? Faisons donc pour l'avenir ce que nous faisons tous les jours pour le présent ; et par notre attention à nous préserver de tous les vices qui pourroient nous perdre, et

à pratiquer toutes les vertus qui peuvent nous sauver, rendons nous dignes de nous entendre adresser par le souverain Juge ces consolantes paroles : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès l'origine du monde.* C'est ce que je vous souhaite.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue, et l'on disoit : Qui est celui-ci ? et les peuples répondoient : C'est Jesus le Prophète, qui est de Nazareth en Galilée. Et Jesus entra dans le temple de Dieu; et il chassa tous ceux qui vendoient et achetoient dans le temple : il renversa les tables des changeurs, et les sièges de ceux qui vendoient des colombes, et il leur dit : Ma maison sera appelée une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple, et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes voyant les merveilles qu'il faisoit, et les enfans qui crioient

dans le temple : Gloire au Fils de David ; et ils en furent indignés, et ils lui dirent : Entendez-vous ce que disent ces enfans ? Jesus leur répondit : oui, je l'entends ; mais n'avez-vous jamais lu ces paroles du psaume : Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans, et de ceux qui sont à la mamelle ? Et les ayant quittés, il sortit de la ville, alla en Béthanie et y demeura. *S. Matth., chap.* 25.

HOMÉLIE.

C'est après les honneurs qu'on lui eut rendus, en semant sur son passage des branches d'olivier, et en le recevant au bruit des acclamations, que J. C. entra dans Jérusalem ; et c'est à la vue de cette espèce de triomphe que toute *la ville fut émue*, et que *l'on disoit : Qui est celui-ci ?* Cette question paroît d'abord inutile, et la doctrine sublime que ce divin Sauveur avoit enseignée, et la vie céleste qu'il

avoit menée, et les miracles éclatans qu'il avoit opérés, étoient plus que suffisans pour le faire connoître, et pour convaincre les habitans de Jérusalem qu'il étoit le vrai Messie et l'envoyé de Dieu. Mais comme il y avoit dans cette ville, un grand nombre de personnes, qui tout occupées de leurs affaires ou de leurs plaisirs, n'avoient fait attention ni à la sublimité de sa doctrine, ni à la sainteté de sa vie, ni à la grandeur de ses miracles; elles n'avoient aucune connoissance, aucune idée du caractère de ce Dieu sauveur; et c'est pour cela qu'en voyant le triomphe qu'on lui avoit décerné, *elles disoient : Qui est celui-ci ?*

Or, il en est souvent ainsi des Chrétiens, et surtout de ceux qui vivent au milieu du monde. Loin de connoître J. C., comme ils le devroient, la plupart d'entr'eux ne sont instruits ni de ce qu'il est, ni de ce qu'il a enseigné, ni de ce qu'il a fait : ils pourroient, s'ils vouloient, avouer leur ignorance, ils pourroient comme plusieurs habi-

tans de Jérusalem, s'écrier en parlant de ce divin Maître : *Qui est celui-ci ?* Et les gens du peuple qu'ils traitent d'ignorans, quoique pour l'ordinaire, ils connoissent mieux qu'eux les vérités de la religion, pourroient leur répondre comme les Juifs dont il est parlé dans notre Évangile : *C'est Jesus le Prophète*, c'est-à-dire, le Messie que Dieu a envoyé, *et qui est de Nazareth.* Cependant, M. F., il n'y a point de science plus importante et plus nécessaire, que la connoissance de J. C., puisque selon les expressions de nos livres saints, c'est à connoître ce divin Rédempteur et son Père céleste, que consiste la vie éternelle. Ne nous bornons donc plus à demander qui il est; mais employons tous nos soins à le connoître; et que la science éminente de J. C., soit désormais le principal objet de notre étude. Plus nous étudierons les traits divins qui brillent dans sa doctrine et dans sa conduite, dans ses paroles et dans ses œuvres, dans ses exemples et dans ses bienfaits; plus

nous nous sentirons portés à l'adorer, à le servir, à l'imiter, à l'aimer; et ce n'est qu'en l'adorant, qu'en le servant, qu'en l'imitant et qu'en l'aimant sur la terre, qu'on peut espérer de vivre éternellement avec lui dans le ciel.

Lorsque ce divin Sauveur fut entré dans Jérusalem, quoiqu'il fût témoin de la vive sensation qu'y excitoit sa présence, il ne chercha point à s'en prévaloir pour s'attirer de nouveaux honneurs, et pour répondre à l'ardent désir que le peuple lui avoit témoigné de le choisir pour son Roi; mais pour montrer que son règne n'étoit pas de ce monde, et pour nous apprendre par son exemple, qu'indifférens pour l'estime des hommes, nous ne devons avoir d'ardeur et de zèle que pour la gloire de Dieu, au lieu de chercher à paroître en public, pour s'y faire honorer, il s'empressa d'aller dans le temple pour honorer son Père céleste. Mais quel spectacle s'offrit à ses regards? En entrant dans ce temple, il y vit une troupe de marchands qui exerçoient

leur commerce dans le lieu saint. A cette vue, son zèle s'enflamma; *il chassa tous ceux qui vendoient et achetoient dans le temple; il renversa les tables des changeurs, et les sièges de ceux qui vendoient des colombes, et il leur dit: Il est écrit: ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs.*

Vous êtes sans doute étonnés, M. F., qu'un Dieu qui étoit la douceur et la bonté même, se soit montré si sévère envers des hommes qui en ne vendant que ce qui pouvoit servir aux sacrifices, sembloient plutôt contribuer à la gloire de Dieu, que manquer au respect qui est dû à sa suprême grandeur. Mais quoique leur commerce n'eût rien en apparence que d'innocent, la plupart des interprètes pensent qu'il étoit souvent criminel par les injustices qu'il leur faisoit commettre. Car selon la remarque de S. Grégoire, à moins qu'on n'ait un grand fond de piété et une grande délicatesse de conscience, il est presque impossible de chercher à s'enrichir par le

le négoce, sans manquer à ce que nous prescrivent les lois de l'équité. La cupidité qui est peut-être la plus ardente de toutes les passions, en est aussi la plus funeste, et c'est pour cela que l'apôtre S. Paul, l'appelle la racine de tous les maux. Dès qu'on est enflammé par l'amour des richesses; dès qu'on les regarde comme la seule source du vrai bonheur, il n'est rien que l'on n'imagine, que l'on n'entreprenne, que l'on ne se justifie pour les acquérir. On ne regarde alors la fraude, que comme une heureuse adresse. Et de là, que de conventions injustes; que de pactes et de contrats usuraires! L'expérience suffit pour nous l'apprendre, et nous n'avons pas besoin de l'exemple des juifs, pour nous convaincre des abominables excès auxquels l'usure peut porter les hommes. Ces excès ont été si loin dans ces derniers temps, qu'il a fallu que la loi du prince vînt les réprimer. Et combien même, qui malgré cette loi, ourdissent encore dans les ténèbres les complots les plus usu-

raires ? Combien qui, pourvu qu'ils évitent la peine qu'impose la loi, ne font pas difficulté de commettre le crime qu'elle interdit ? Mais s'ils éludent le jugement des hommes, ils ne se soustrairont point à celui de Dieu. Si ce Dieu infiniment équitable, ne punit pas leur crime en cette vie, s'il n'ordonne pas à l'adversité de détruire leur fortune, comme J. C. renversa les tables des changeurs ; il les exclura du moins du ciel, comme ce divin Sauveur chassa les marchands du temple, et il est écrit que les avares et les ravisseurs du bien d'autrui ne possèderont point le royaume des cieux.

Cependant, M. F., ce ne fut pas seulement pour punir les injustices de ceux qui vendoient et achetoient dans le temple que J. C. les en chassa ; ce fut encore pour leur apprendre à l'honorer et à le respecter : ce fut surtout pour nous faire comprendre que tout ce qui est profane, est indigne de la maison de Dieu, et que nous ne devons y paroître, que pour lui offrir

l'hommage de nos adorations et de nos prières. Mais l'avons-nous bien compris, et, comme nous le dit ce divin Sauveur, avons-nous fait de sa maison une maison de prière? N'en avons-nous pas plutôt fait un lieu de dissipation, un lieu de curiosité, et si j'osois le dire, un lieu même de rendez-vous? N'avons-nous pas entièrement oublié d'adorer et d'invoquer le Seigneur, pour ne nous occuper qu'à y tenir des discours, qu'à y lancer des regards, qu'à y étaler des parures, qu'à y commettre même des irrévérences qui ne peuvent que l'outrager. Hélas! vous le savez, M. F., c'est là ce que nous avons la douleur de voir tous les jours dans le lieu saint; et à en juger par la posture dans laquelle on s'y tient, par l'air dissipé avec lequel on s'y montre, par la liberté avec laquelle on y converse, dans le temps même qu'on y célèbre nos divins mystères, on diroit que si l'on y vient, surtout à certaines heures, où tout ce qu'il y a de plus mondain et de plus

indévot parmi la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, a coutume de s'y rassembler, c'est moins pour y donner des marques de piété, que pour y faire preuve d'irréligion ; c'est plutôt pour insulter le Seigneur que pour l'adorer : on diroit du moins que nous avons moins de respect pour le vrai Dieu, que les païens n'en avoient autrefois pour leurs méprisables idoles. Quand ils étoient en leur présence, rien n'étoit capable de les distraire ; rien ne pouvoit leur faire interrompre l'attention qu'ils donnoient aux hommages qu'ils venoient leur rendre ; et nous lisons dans S. Grégoire, que quoiqu'un jeune idolâtre sentît vivement les atteintes d'un charbon ardent qui étoit tombé dans sa manche, dans le temps qu'Alexandre dont il étoit page, offroit un sacrifice à Jupiter, il se fit tant de violence, qu'il ne poussa pas même un soupir, de peur de troubler ou d'interrompre le sacrifice. La religion, M. F., n'exige pas de vous un acte si pénible et si généreux ; elle demande

seulement que lorsque vous venez dans la maison de votre Dieu, vous l'honoriez par votre recueillement, par votre modestie, par votre piété; et vous semblez au contraire n'y venir que pour l'outrager par les marques les plus sensibles de votre indévotion. N'êtes-vous donc pas encore plus coupables que les profanateurs que J.-C. chassa de sa maison; et si ce divin Sauveur punit si sévèrement les irrévérences qu'ils y commettoient, croyez-vous qu'il laisse impunies les horribles profanations que vous osez vous permettre dans nos églises? Non, non, M. F., les chrétiens sacrilèges qui les profanent, ne seront pas traités avec moins de rigueur, que ceux qui déshonoroient le temple de Jérusalem; et leur châtiment sera d'autant plus grand, que leur crime est plus énorme et plus odieux, puisque nos temples sont infiniment plus dignes de respect que celui des juifs, et qu'en les profanant, nous outrageons J. C. dans le lieu même où il ne réside que

pour recevoir nos hommages et nous combler de ses dons.

Après que notre divin Maître eut fait éclater son juste courroux contre les marchands qui déshonoroient la maison de son Père céleste par le commerce qu'ils y exerçoient, et par les injustices qu'ils y commettoient ; après qu'il eut manifesté son autorité suprême et son pouvoir divin, en renversant leurs tables et en les chassant du temple, sans qu'aucun d'eux osât lui opposer la moindre résistance, il reprit, si j'ose ainsi m'exprimer, son caractère de bonté, et il montra que toujours porté par sa nature à faire du bien aux hommes, il n'exerce sa colère envers eux, que lorsqu'ils l'y forcent par leur malice. C'est ce qui parut surtout dans la conduite qu'il tint envers les aveugles et les boiteux, qui vinrent s'offrir à lui dans le temple. Comme ils n'étoient point coupables, et qu'ils étoient malheureux, loin de les traiter avec la même sévérité que les profanateurs qu'il venoit de punir, il les

accueillit avec douceur, et *il les guérit.* Ne craignons donc pas de nous adresser à lui, lorsque notre ame sera atteinte des mêmes maux qui affligeoient le corps de ces aveugles et de ces boiteux. Prions-le comme eux, de dissiper notre aveuglement et de nous éclairer des lumières de sa sagesse. Supplions-le de servir d'appui à notre foiblesse et d'affermir nos pas dans les voies du salut. Empressons-nous d'aller lui demander ces grâces dans son temple, où il se plaît plus particulièrement à répandre ses dons sur ceux qui viennent y implorer son secours; et il nous les accordera, et il nous guérira, comme il guérit les aveugles et les boiteux de notre Évangile.

Ces nouveaux traits de sa puissance et de sa bonté auroient dû lui gagner tous les cœurs et lui soumettre tous les esprits; mais comme rien ne peut triompher de l'envie, et que ce qui devroit la calmer, ne sert pour l'ordinaire qu'à l'irriter, *les princes des prêtres et les scribes voyant les mer-*

veilles qu'il faisoit, *et les enfans qui crioient dans le temple : Gloire au Fils de David ! ils en furent indignés*, *et lui dirent : Entendez-vous ce que disent ces enfans ?* Quel aveuglement ! Quelle obstination de la part de ces hommes jaloux ! ils auroient dû joindre leurs cris de louange à ceux des enfans, qui ne faisoient que répéter les acclamations dont venoit de retentir toute la ville de Jérusalem ; et ils sont assez injustes pour les blâmer ; et ils osent dire à J. C. : *Entendez-vous ce que disent ces enfans ? Oui, je l'entends*, leur répondit ce divin Sauveur. Mais vous, *n'avez-vous jamais lu ces paroles du psaume : Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans ?* Comme s'il leur eût dit : Ce n'est point par hasard, que ces enfans s'écrient : *Gloire au Fils de David* : c'est pour accomplir l'oracle du Prophète, qui a prédit que ce seroient les enfans qui me rendroient l'hommage le plus glorieux. Ce sont en effet les louanges des enfans qui sont les plus agréa-

bles à Dieu, parce qu'elles partent d'un cœur pur et innocent. Mais il faudroit pour cela, que les parens leur apprissent avant tout, à louer le Seigneur; et c'est là presque la seule chose qu'ils négligent de leur apprendre. L'on en trouve tous les jours qui chantent des airs profanes, et quelquefois même des chansons licencieuses; et l'on n'en rencontre presqu'aucun que l'on ait formé de bonne heure à chanter les louanges et à célébrer les grandeurs de Dieu. Faut-il être surpris après cela, qu'ils n'aient dans la suite, aucun goût pour la vertu, pour la piété, et qu'ils n'aiment que le mensonge, que le vice et la vanité?

L'historien sacré termine l'Évangile de ce jour en nous disant que *Jesus ayant quitté* les princes des prêtres et les scribes, *il sortit de la ville, alla en Béthanie et y demeura.* Ce fut là toute la vengeance qu'il tira de ces hommes injustes et jaloux. Mais y en a-t-il une plus terrible; et le plus

grand malheur n'est-ce pas d'être abandonné de celui qui seul peut faire notre bonheur ? Ah ! accablez-nous, Seigneur, de tous les fléaux de votre colère ; mais ne vous éloignez pas de nous ; mais ne nous abandonnez pas : car à qui irons-nous, si vous nous quittez ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Ceux que vous privez de vos grâces, de vos lumières, de votre secours n'ont plus aucune ressource ; et au lieu de revenir à la vertu, ils vont toujours de crimes en crimes, comme les juifs jaloux dont vous vous séparâtes. N'exercez donc pas contre nous la même vengeance que vous tirâtes d'eux. Accablez-nous sous le poids des revers ; livrez-nous en proie aux souffrances et à la douleur ; mais ne vous séparez pas de nous, et ne permettez pas que nous nous éloignions de vous, parce que votre prophète nous avertit que tous ceux qui s'en éloignent, périront infailliblement : voilà, M. F.,

la prière que nous devons sans cesse adresser au Seigneur, puisque c'est du succès de cette prière que dépend notre salut, et que ce n'est qu'autant qu'elle sera exaucée, que nous pouvons parvenir à la vie éternelle.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

En ce temps là, quelques-uns des scribes et des pharisiens dirent à Jesus : Maître, nous voudrions bien voir quelque chose de vous, et comme le peuple s'amassoit en foule, il leur répondit : Cette nation méchante et infidèle demande un prodige, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas : car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement, contre cette nation, et ils la condamneront : car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence ; et voici plus

que Jonas. La reine du midi s'élèvera au jour du jugement contre cette nation, et elle la condamnera : car elle vint des extrémités de la terre pour entendre les sages réponses de Salomon ; et voici plus que Salomon. Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant le repos, et il ne l'y trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et revenant dans sa maison, il la trouve vide, nétoyée et parée : alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui. En rentrant dans cette maison, ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Il en arrivera ainsi à cette nation criminelle. Jesus parloit encore au peuple, lorsque sa mère et ses frères qui étoient dehors, demandèrent à lui parler. Quelqu'un lui dit : Voilà que votre mère et vos frères sont dehors et vous cherchent. Mais Jesus lui répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Et étendant sa main vers ses disciples,

voilà, dit-il, ma mère et mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. *S. Matth., chap.* 12, *vers.* 40.--50.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ avoit fait publiquement assez de miracles pour convaincre les scribes et les pharisiens qu'il étoit véritablement le Fils de Dieu; et s'ils eussent été de bonne foi, ils auroient vu, comme plusieurs autres juifs, qui se mirent au nombre de ses disciples, qu'il n'y avoit qu'un Homme-Dieu qui pût par un seul acte de sa volonté, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts. Mais comme semblables aux incrédules de nos jours, ils cherchoient moins à connoître la vérité, qu'à s'affermir dans leur incrédulité; *quelques-uns de ces scribes et de ces pharisiens vinrent dire à Jesus : Maître,*

nous voudrions bien voir quelque chose de vous ; c'est-à-dire, nous souhaiterions bien que vous opérassiez quelque prodige sous nos yeux. Mais indigné de voir qu'ils avoient affecté de méconnoître ceux qu'il avoit déjà faits, et que s'ils en demandoient de nouveaux, ce n'étoit que pour satisfaire une vaine curiosité, ou pour en contester la réalité ; ce divin Sauveur leur répondit : *Cette nation méchante et infidèle demande un prodige, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas : car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ; de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* Par ces paroles, J. C. désignoit évidemment le miracle de sa résurrection : il annonçoit clairement que semblable à Jonas, qui sortit vivant du ventre de l'énorme poisson où il avoit été englouti pendant trois jours et trois nuits, on le verroit sortir plein de vie du fond du tombeau, où il auroit été enseveli pendant le même espace de temps.

Il en sortit en effet malgré toutes les précautions que les juifs avoient prises pour démentir cette prédiction. Il brisa la pierre qui couvroit son sépulcre ; il renversa les gardes qui l'entouroient ; il y laissa le suaire qui l'enveloppoit ; il passa du sein de la terre sur les bords de la Galilée ; il s'y montra successivement aux yeux de tous ses disciples, il conversa, il mangea avec eux ; il leur ordonna de toucher ses plaies, pour ne laisser aucun lieu à leurs doutes ; et pendant les quarante jours qu'il passa encore avec eux sur la terre, avant que de retourner dans le ciel, il convainquit si bien ses apôtres de la vérité de sa résurrection, que malgré les violentes persécutions qu'on leur suscita, ils se firent tous un devoir de la prêcher aux juifs et aux gentils, et qu'après en avoir été prédicateurs, ils en devinrent tous les martyrs.

J. C. avoit donc raison de désigner spécialement ce miracle comme la preuve évidente de sa divinité, puis-

qu'il ne pouvoit pas y en avoir de plus certain, de plus frappant, de plus propre à montrer qu'il étoit Dieu, et que c'est en effet en vertu de ce grand miracle, scellé du sang des apôtres et des martyrs, qu'il a été reconnu et adoré comme Dieu sur toute la terre. Il n'y a eu que les juifs qui se soient obstinés à le méconnoître. Aussi ce divin Sauveur leur annonce-t-il que l'exemple des habitans de Ninive qui avoient cru au prodige qui s'étoit opéré dans la personne de Jonas, et qui à la voix de ce prophète, s'étoient dévoués à toutes les rigueurs de la pénitence, serviroit un jour à leur condamnation. *Les Ninivites*, leur dit-il, *s'élèveront au jour du jugement, contre cette nation, et ils la condamneront : car dès que Jonas prêcha, ils firent pénitence. Et voici plus que Jonas.* Mais les Ninivites ne s'élèveront-ils pas aussi contre vous, pécheurs endurcis ; et leur exemple ne rendra-t-il pas votre impénitence d'autant plus condamnable, que bien que les raisons que vous avez d'em-

brasser la pénitence, soient beaucoup plus fortes que celles qui les y portoient, vous persistez cependant à rester dans l'état du péché ?

Encore quarante jours, s'écria le prophète Jonas en parcourant les rues de Ninive, encore quarante jours, et cette ville sera détruite; et il n'eut pas plutôt fait entendre ces redoutables paroles, que frappés d'étonnement et saisis de frayeur, tous les habitans rentrèrent en eux-mêmes, reconnurent leurs crimes, se couvrirent de cendres, se condamnèrent au jeûne le plus rigoureux, et s'empressèrent de désarmer la colère du ciel par l'austérité de leur pénitence et par l'amertume de leur repentir. Ils n'étoient cependant menacés que par un prophète, et ils pouvoient se promettre d'avoir encore quarante jours, pour se soustraire au châtiment qu'il leur annonçoit. Mais, M. F., celui qui vous exhorte à la pénitence, est plus que Jonas. C'est J. C. qui est plus qu'un prophète, puisqu'il a inspiré les prophètes; c'est lui-même

qui vous dit expressément dans son Evangile : si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Et en vous menaçant de vous perdre, si vous continuez à être pécheur, il ne vous promet pas, il ne vous assure pas que vous aurez encore quarante jours pour revenir à lui : il vous dit au contraire qu'il viendra à vous dans le temps que vous n'y pensez pas ; il vous annonce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure de son arrivée ; il va même jusqu'à vous prédire qu'il viendra à vous comme un voleur, qui ne cherche qu'à surprendre ceux qu'il veut dépouiller ; et cependant vous ne faites aucune démarche, vous ne prenez aucune mesure pour vous mettre à l'abri de la terrible surprise dont il vous menace ! N'êtes-vous donc pas entièrement inexcusables de persévérer dans votre impénitence, et l'exemple seul des Ninivites ne suffira-t-il pas, comme le dit J. C., pour vous condamner et pour vous confondre ?

Mais cet exemple ne sera pas le seul

motif dont J. C. se servira pour condamner les Juifs et les mauvais chrétiens ; il opposera encore leur conduite à celle de la reine de Saba ; et qu'auront-ils à lui répondre, lorsqu'il leur dira : Quoi, cette reine qui étoit aux extrémités de la terre, ne fit pas difficulté d'abandonner son royaume, et d'entreprendre un long et pénible voyage, pour venir puiser dans les entretiens de Salomon, les leçons de sagesse dont elle avoit besoin ; et vous, quoique vous ne puissiez pas ignorer que j'étois plus que Salomon ; quoique vous n'eussiez que quelques pas à faire pour venir dans mes temples, entendre les divins oracles que j'y annonçois par l'organe de mes ministres, vous avez mieux aimé rester dans les ténèbres de l'ignorance, ou vous égarer dans les sentiers de l'erreur, que d'apprendre à connoître, comme cette sage princesse, les voies du salut et de la vérité ! Ah ! le contraste qu'il y a entre sa conduite et la vôtre, ne peut vous laisser aucune excuse, et son amour pour la

sagesse suffit pour condamner l'indifférence que vous avez toujours eue pour elle. Voulez-vous donc, M. F., éviter cette condamnation ? Empressez-vous de venir entendre les sublimes et salutaires leçons de celui qui est plus que Salomon. Venez apprendre de lui ce que vous devez aimer ou haïr, ce qu'il vous importe de fuir ou de rechercher ; et dès qu'une fois vous serez revenus de vos égaremens, soyez encore plus constans à marcher dans les routes de la vertu, que vous ne l'avez été à errer dans celles du vice : car il ne vous serviroit à rien d'y être rentrés, si vous n'aviez le courage de vous y soutenir, et si vous démentiez par quelque rechute, les démarches de conversion que vous auriez faites.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va, nous dit J. C., *dans les lieux arides, cherchant le repos, et il ne l'y trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et revenant dans sa maison, il la trouve vide, nétoyée*

et parée. Alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui. En entrant dans cette maison, ils y habitent; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Il en arrivera ainsi à cette nation criminelle.

Sous le nom *de cette nation criminelle*, J. C. désigne les juifs qui après l'avoir reçu en triomphe, devoient, en le livrant à la mort, mettre le comble à leurs maux comme ils le mettoient à leurs crimes, et tomber ainsi dans un état pire que celui où on les avoit vus jusques alors; puisqu'en punition de l'horrible déicide qu'ils avoient commis, le plus grand nombre d'entr'eux périt par le fer ou par la famine, et que ceux qui échappèrent au fléau de la guerre, furent dispersés dans tout l'univers pour y être un objet de mépris et d'horreur aux yeux de tous les peuples.

Mais les paroles du Sauveur du monde ne regardoient pas seulement les juifs infidèles; elles concernoient encore les chrétiens inconstans, qui après s'être

soustraits à l'empire de l'esprit immonde par la pénitence, rentrent encore sous son esclavage, en retombant dans le péché. Après leur conversion, leur ame, figurée par la maison qu'avoit quittée l'esprit impur, étoit vide de crimes, exempte de souillures et ornée de toutes les vertus. Mais cet esprit immonde qui s'en voyoit banni avec peine, a pris avec lui sept autres esprits plus méchans que lui; il a fait de nouveaux efforts; il a employé de nouveaux artifices pour y rentrer; il en a pris possession; il y a fixé sa demeure avec ses complices; et l'état où la rechute a réduit cette ame, est devenu pire que celui où le péché l'avoit d'abord fait tomber; c'est-à-dire, que le pécheur qui après s'être réconcilié avec le Seigneur, se révolte de nouveau contre lui, devient plus criminel, et rend sa conversion beaucoup plus difficile.

Il devient plus criminel, parce qu'en offensant Dieu après avoir été comblé de ses dons, et s'être convaincu

par lui-même de l'avantage qu'on trouve à le servir, il l'offense avec plus de malice, avec plus d'ingratitude, et devient semblable à un serviteur infidèle, qui en avouant qu'il a le meilleur de tous les maîtres, l'abandonneroit cependant pour s'attacher à ses ennemis. Il rend sa conversion beaucoup plus difficile, parce que plus il s'accoutume à commettre le péché, plus il augmente en lui le penchant qui l'y porte; parce que plus il se livre au vice, plus il en fortifie l'habitude, et que cette habitude se changeant peu-à-peu en une seconde nature, il lui est presque impossible d'en triompher. O vous donc qui avez eu le bonheur de sortir de l'abîme de l'iniquité! gardez-vous de vous exposer à y retomber, et ayez pour votre ame les mêmes ménagemens, et les mêmes attentions que vous avez pour votre corps.

Quand ce corps a essuyé une maladie dangereuse et mortelle; quand vous avez été assez heureux pour échapper à la mort dont elle vous menaçoit, et

et pour recouvrer la santé que vous aviez perdue ; que faites-vous ? Comment vous comportez-vous ? Vous voit-on de nouveau vous exposer aux occasions, ou vous livrer aux excès qui avoient causé cette maladie ? Ah ! vous ne faites pas difficulté au contraire de vous interdire tous les excès, de vous priver de tous les plaisirs, de vous éloigner de tous les dangers, de vous assujétir même au régime le plus incommode, et pourquoi ? C'est que vous n'ignorez pas que si vous veniez à perdre de nouveau la santé par quelque rechute, vous ne pourriez peut-être plus la recouvrer. C'est que vous sentez qu'une nouvelle maladie vous jetteroit dans un état pire que celui d'où vous êtes sortis. C'est que vous craindriez qu'elle n'achevât d'épuiser vos forces, et ne finît par vous conduire à la mort. Eh bien, M. F., la rechute dans le péché ne seroit pas moins funeste à votre ame, que le renouvellement de la maladie ne le seroit à votre corps. Faites donc pour le

salut de cette ame immortelle, ce qu'on vous voit faire pour la santé de ce corps fragile, et ne soyez attentif qu'à la maintenir dans l'état de grâce que vous avez eu le bonheur de recouvrer par la pénitence. Cette grâce est le plus précieux de tous les biens. Sans elle, nous ne sommes rien aux yeux de Dieu; mais par elle nous contractons avec ce Dieu infiniment grand l'union la plus intime; et quelle gloire, quel bonheur cette union ne nous procure-t-elle pas? Jugez-en, M. F., par la réponse que fit J. C., et qui termine l'Évangile que je vous explique.

Il parloit encore au peuple, lorsque sa mère et ses frères qui étoient dehors, demandèrent à lui parler. Quelqu'un lui dit : Voilà que votre mère et vos frères sont dehors, et vous cherchent. Mais Jesus leur répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Et étendant la main vers ses disciples, voilà, dit-il, ma mère et mes frères : car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

En parlant ainsi, J. C. ne prétendoit ni désavouer, ni mépriser les liens sacrés qui l'unissoient à sa sainte mère, pour laquelle il eut toujours les égards, la déférence, l'affection, et l'amour que prescrit et qu'inspire le doux nom de fils. Mais passant sous silence ces sentimens qui étoient assez connus, il voulut, pour nous engager à nous attacher à lui, nous faire connoître ceux qu'il avoit pour ses fidèles disciples : il voulut nous apprendre que l'alliance spirituelle qu'il contractoit avec eux, n'étoit pas moins étroite, et ne lui étoit pas moins chère, que celle qui l'unissoit à ses parens selon la chair. Voici donc quel est, selon saint Ambroise, le sens des paroles qu'il adressa à celui qui étoit venu lui annoncer l'arrivée de sa mère et de ses frères, *lorsqu'étendant la main vers ses disciples, il lui dit : Voilà ma mère et mes frères :* Vous croyez que comme les enfans des hommes, je n'ai d'autres parens que ceux qui me sont unis par les liens du sang et de la nature; mais sachez

qu'en qualité de Fils de Dieu, j'en ai d'autres à qui je suis attaché par de plus saints nœuds, et que quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, je le regarde et je l'aime comme mon frère, comme ma sœur, et comme ma mère.

Il ne dépend donc que de nous, M. F., (et peut-il rien y avoir de plus consolant ?) il ne dépend que de nous d'être unis spirituellement à ce Dieu sauveur par les mêmes nœuds que la nature forme entre le frère et la sœur, entre la mère et les enfans. Il n'est pas besoin pour cela, d'être distingué par l'éclat de la naissance, des honneurs, des richesses, des lumières et des talens ; il ne faut que se conformer en tout à la volonté de son Père, et quiconque, dit J. C., prend cette volonté pour règle de sa conduite, *celui-là est mon frère et ma mère.* Pourrions-nous ne pas ambitionner des titres si consolans et si glorieux ? S'il nous étoit possible de contracter une étroite alliance avec quelque prince et quelque

roi de la terre, nous regarderions sans doute cet avantage comme l'objet le plus digne de notre ambition, et il n'est rien que nous ne fissions pour nous le procurer. Mais y a-t-il quelque comparaison à faire, entre cet avantage et celui dont nous fait jouir l'union intime que nous contractons avec J. C., en faisant la volonté de son Père céleste ; et cette union ne nous élève-t-elle pas infiniment plus au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre ? Laissons donc les hommes terrestres et charnels, n'estimer et n'ambitionner que les grandeurs d'ici-bas : songeons qu'en qualité de chrétiens, nous ne devons chercher notre gloire qu'en Dieu, qui est le centre de la vraie grandeur, et en nous unissant à lui dans le temps par les liens de l'obéissance et de l'amour, nous mériterons de partager avec lui, le bonheur et la gloire infinie dont il jouit, et dont il jouira pendant tous les siècles des siècles.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JÉSUS étant parti du lieu où il étoit, s'en alla du côté de Tyr et de Sidon; et voilà qu'une femme de Chanaan qui étoit sortie de ce pays, se mit à crier, en disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitiez de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Jesus ne lui répondit pas un seul mot, et ses disciples s'approchant de lui, lui dirent en le priant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle se retire : car elle crie après nous. Mais Jesus leur répondit : Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. Cette femme vint et l'adora, en lui disant : Aidez-moi, Seigneur. Jesus lui répondit : Il n'est pas à pro-

pos de prendre le pain des enfans, et de le donner aux chiens. Oui, Seigneur, lui dit la Chananée ; mais les petits chiens sé nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jesus lui répondit : O femme, que votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait selon que vous souhaitez ; et sa fille fut guérie à l'heure même. *S. Marc*, *chap.* 15.

HOMÉLIE.

Vous le savez, M. F., et l'expérience ne nous le fait que trop sentir tous les jours : nous ne trouvons en nous que misères, que foiblesses, qu'infirmités : nous avons mille ennemis à vaincre, mille combats à soutenir, mille obstacles à surmonter ; et si nous n'étions aidés par le secours du ciel, il nous seroit impossible de triompher par nous-mêmes, des dangers qui nous environnent. Mais comme ce n'est que par la prière que nous pouvons obte-

nir ce secours qui nous est si nécessaire, non-seulement nous sommes obligés de prier, mais encore nous devons nous appliquer à bien prier; et c'est là justement ce que nous apprend l'exemple de la femme de Chanaan, que l'église nous met aujourd'hui sous les yeux. Elle avoit sans doute entendu parler de J. C., comme d'un homme qui montroit dans ses œuvres la puissance d'un Dieu : elle avoit probablement ouï dire à des témoins oculaires qu'à sa voix, l'esprit de ténèbres sortoit du corps de ceux qu'il possédoit; et comme elle apprit qu'il étoit venu *dans le pays de Tyr et de Sydon*, où elle étoit née, elle s'empressa de venir à sa rencontre, pour implorer son pouvoir divin. *Seigneur*, se mit-elle à crier, en le voyant et en l'abordant, *Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon.*

Voilà, M. F., le modèle de la prière que devroient faire tous les parens, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'en tombant

dans le péché, leurs enfans sont tombés sous la tyrannie du démon. Voilà la demande que nous devons faire nous-mêmes à Dieu, lorsque notre ame que nous devons encore plus chérir, que la Chananée n'aimoit sa fille, se trouve subjuguée par le démon de l'avarice, par le démon de l'orgueil, par le démon de la jalousie, par le démon d'impureté : car selon l'expression de plusieurs saints pères, ces différentes passions sont comme autant de démons qui nous possèdent, et ne sont pas moins funestes à notre salut, que l'esprit de ténèbres ne l'étoit au bonheur de la fille de la Chananée. Si notre corps étoit possédé, comme le sien, par l'esprit infernal, nous prierions sans doute le Seigneur de nous en délivrer. Mais notre ame ne doit-elle pas nous être encore plus chère, et ne devons-nous pas demander sa délivrance avec encore plus d'ardeur et d'empressement, que nous ne demanderions celle de notre corps ? Disons donc à J. C., comme la Chananée : *Seigneur, Fils de Da-*

vid, ayez pitié de moi : car mon ame est cruellement tourmentée par le démon. Peut-être nous ne serons pas exaucés plus promptement, que ne le fut cette mère infortunée ; mais en imitant sa foi, imitons aussi sa constance.

Jesus ne lui répondit pas un mot ; et ses disciples s'approchant de lui, lui dirent en le priant : Accordez-lui ce qu'elle vous demande, afin qu'elle se retire : car elle crie après nous. Que cette conduite du Sauveur est nouvelle, s'écrie ici saint Jean Chrysostôme ! Lorsque les juifs se montroient le plus rebelles et le plus ingrats envers lui, il tâchoit de les attirer, il alloit même jusqu'à les prévenir ; et lorsque cette femme vient elle-même implorer son secours avec la foi la plus vive, il ne lui dit pas un seul mot ! On l'avoit vu souvent chercher dans les villes les malades et les affligés pour les soulager, et on le voit ici rejeter la prière d'une femme qui s'étoit empressée de le chercher pour lui demander la guérison de sa fille ; et lorsque les apôtres

le conjurent de lui accorder ce qu'elle demande, *il leur répond qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël !* En se montrant ainsi insensible aux désirs de la mère infortunée qui étoit venue réclamer son secours, il vouloit sans doute lui donner occasion de faire paroître toute la vivacité de sa foi, toute la fermeté de sa constance; et c'est là en effet, ce que produisirent les refus et l'espèce d'indifférence de ce Dieu Sauveur. Bien différente de la plupart des chrétiens qui cessent de prier, dès que Dieu diffère de les exaucer, loin que la Chananée fut rebutée par la réponse de J. C., elle n'en fut que plus ardente à solliciter sa miséricorde. Voyant que les apôtres n'avoient rien pu gagner pour elle auprès de ce Dieu Sauveur, elle crut devoir faire de nouveaux efforts pour vaincre sa résistance. Elle n'avoit pas d'abord osé paroître en sa présence; elle s'étoit contentée de crier seulement *derrière lui*; mais lorsqu'il semble qu'elle n'a plus rien à espérer de sa bonté,

elle s'approche plus près de ce divin Maître, *et elle l'adore en lui disant : Seigneur, ayez pitié de moi.* Mais quoi ! lui dit saint Jean Chrysostôme ; ne venez-vous pas de lui entendre dire qu'il *n'étoit envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël qui étoient perdues ?* Oui, semble-t-elle répondre par sa constance, je sais qu'il l'a dit ; mais je sais aussi qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait ; et comme je suis au nombre de ses créatures, ainsi que les brebis d'Israël, j'espère qu'il daignera faire pour moi ce qu'il fait pour elles ; et attendant tout de son infinie bonté, je ne cesserai de lui dire avec confiance : *Seigneur, ayez pitié de moi.*

Il semble que J. C. devoit se laisser vaincre par cette confiance inébranlable : il ne se rend pourtant pas encore aux vœux de la Chananée, et il paroît ne parler que pour la rebuter encore davantage. *Il n'est pas juste*, lui dit-il, *de prendre le pain des enfans, pour le donner aux chiens.* Il ne pouvoit rien y avoir de plus humiliant et

de plus décourageant pour cette femme, qu'une telle réponse, puisqu'elle y étoit comparée à un vil animal qui ne mérite aucune attention, ou à qui du-moins l'on doit préférer les enfans de la maison. Cependant la Chananée n'en est point découragée ; elle tire même de cette comparaison un motif qui l'excite toujours plus à prier ; et continuant à mettre toute sa confiance en Jesus-Christ, malgré les rebuts qu'il lui fait essuyer ; il est vrai lui répondit-elle avec une humble simplicité : il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, pour le donner aux chiens : *mais les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ;* comme s'il lui eût dit : Je sais, Seigneur, que le pain est dû aux enfans, et que c'est à eux qu'on doit d'abord le donner ; mais puisque vous me comparez aux petits chiens qui sont dans la maison, et qui se nourrissent des miettes qu'on laisse tomber de la table, je puis prétendre comme ces animaux, à participer à vos dons, quoique

je n'y doive avoir que la moindre part. Daignez donc les faire tomber sur moi, ces miettes salutaires. Le moindre bienfait qui me viendra de votre main, sera pour moi le don le plus précieux.

Jesus-Christ, qui, comme je l'ai déjà dit, n'avoit paru rebuter et même mépriser cette humble et fervente Chananée que pour éprouver sa foi, voyant qu'elle avoit soutenu cette épreuve avec une constance et une humilité admirables, crut devoir enfin la récompenser; et après avoir entendu les dernières paroles qu'elle lui adressa, il lui dit avec un ton d'admiration : *O femme! Que votre foi est grande! Qu'il vous soit fait selon que vous souhaitez : et sa fille fut guérie à l'heure même.*

Voilà, M. F., quel fut le fruit précieux de la prière de cette femme. Elle voyoit sa fille cruellement tourmentée par le démon, et comme elle étoit la plus tendre des mères, le malheur de cette fille chérie faisoit le sien. Mais persuadée qu'il n'y avoit que Jesus-Christ qui pût mettre fin à ses maux,

elle eut recours à sa puissance et à sa bonté. Elle le pria, avec une foi vive, avec une entière confiance, avec une humilité profonde, avec une constance à toute épreuve; et elle eut enfin la consolation de voir tous ses souhaits accomplis; et sa fille bien aimée dont la cruelle maladie causoit toute sa peine, fut guérie à l'heure même, et passant tout-à-coup de l'abyme de l'affliction au comble de la joie, elle devint la plus heureuse de toutes les mères.

Or, M. F., la prière peut nous procurer les mêmes avantages qu'elle en retira; et quelque malheureux que soit notre état, nous pouvons y trouver, comme cette femme, un remède à tous nos maux, et un adoucissement à toutes nos peines, puisque l'apôtre nous assure expressément que Dieu est riche en miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent. Mais pour être exaucé comme la Chananée, il faut prier comme elle.

Prions donc avec foi : car celui qui hésite, ou qui doute du succès de sa

prière, ressemble, dit l'apôtre S. Jacques, aux flots de la mer qui sont agités par les vents, et il ne peut s'attendre à obtenir ce qu'il demande. Quand J. C. a dit : *Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira ;* il a voulu nous apprendre qu'il est toujours prêt à exaucer les vœux que nous lui adressons. Nous devons donc croire qu'ils les exaucera en effet, et oser en douter, ce seroit contredire la parole de celui qui est la vérité même.

Prions avec confiance, et lorsque nous implorons le secours du Seigneur, songeons que nous nous adressons à un Dieu qui étant tout puissant et infiniment bon, n'a pas moins la volonté, que le pouvoir de nous secourir. Songeons surtout qu'il est notre père, et que c'est sous ce tendre nom, qu'il veut que nous l'invoquions. Il n'est rien que nous n'attendions des pères que nous avons sur la terre; et quoi que nous leur demandions, nous avons la ferme espérance de l'obtenir, parce que nous sen-

tons que la tendresse qu'ils ont pour nous, ne leur permettroit pas de nous le refuser. Mais nous devons savoir aussi que, comme dit saint Augustin, il n'y a pas de père sur la terre, dont la bonté égale celle du Père que nous avons dans les cieux. Ne faisons donc pas à ce Dieu infiniment bon, l'injure de craindre qu'il ne le soit moins que les hommes, et soyons bien persuadés que l'amour qu'il a pour ses enfans, le portera à nous accorder tout ce que nous lui demanderons.

Prions le donc avec confiance. Mais prions-le aussi avec humilité. Quand un sujet s'adresse à son souverain pour en obtenir quelque bienfait; quand un criminel surtout se présente devant son juge, pour lui demander sa grâce; ils ne croient jamais pouvoir trop s'abaisser et s'humilier, parce qu'ils sentent que leur bassesse et leur crime les rendent indignes de la faveur qu'ils viennent solliciter. Dieu est notre souverain Maître, et nous ne sommes devant lui que de vils esclaves : il est no-

tre Juge, et nous sommes forcés de reconnoître qu'il ne peut voir en nous que des criminels. Pourrions-nous donc trop nous abaisser en sa divine présence; et en nous adressant à lui pour obtenir ses dons, ne devons-nous pas commencer par avouer que nous en sommes indignes: Dieu, dit le prophète, méprise les superbes et exauce les humbles, sur-tout lorsque la persévérance se joint à l'humilité.

Indépendant et libre dans la distribution de ses dons, il les accorde à qui il veut, et quand il le veut. C'est à lui à fixer le moment où il doit nous secourir, lorsque nous l'invoquons; et c'est à nous à attendre son secours. Attendons le donc, comme la Chananée avec une humble résignation, et ne nous laissons pas rebuter par ses délais. Il ne paroît insensible à nos vœux, que pour nous procurer le mérite de la patience. Soutenons cette épreuve avec la même soumission, que la femme de notre Évangile, et nous verrons notre persévérance couronnée par le même succès.

Si nous souhaitons constamment d'être délivrés des maux qui nous accablent, il nous sera fait selon nos souhaits. Si malgré les rebuts que nous essuyons, nous continuons à demander à Dieu la guérison de notre ame, elle sera enfin guérie; et notre foi, notre confiance, notre humilité, notre persévérance seront récompensées, non-seulement par les grâces que nous obtiendrons dans le temps, mais encore par la gloire dont nous jouirons dans l'éternité.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Il arriva une fête des juifs, et Jesus alla à Jérusalem. Or, il y avoit à Jérusalem auprès de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïde, qui avoit cinq galeries. Là se tenoit un grand nombre d'aveugles, de malades, de boiteux et de paralytiques, qui attendoient le mouvement de l'eau : car l'ange du Seigneur descendoit à certains temps dans la piscine, et l'eau s'agitoit, et le premier qui entroit après l'agitation de l'eau, étoit guéri, quelque maladie qu'il eût. Or il y avoit un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Jesus ayant vu cet homme étendu sur son lit, et sachant qu'il étoit malade depuis long-temps, lui dit :

Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, dès que l'eau est agitée ; car dans le temps que j'y vais, un autre descend avant moi. Jesus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez, et dans l'instant cet homme fut guéri, et prenant son lit, il se mit à marcher. Or ce jour là étoit un jour de sabat ; c'est pourquoi les juifs dirent à celui qui avoit été guéri : C'est aujourd'hui le jour du sabat : Il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Mais il leur répondit : Celui qui m'a guéri, m'a dit : emportez votre lit et marchez ; et ils lui demandèrent : Qui est cet homme qui vous a dit : emportez votre lit et marchez ? Or, celui qui avoit été guéri ne savoit pas qui c'étoit : car Jesus s'étoit dérobé à la foule qui étoit rassemblée dans ce lieu. Ensuite Jesus trouva cet homme dans le temple et lui dit : Voilà que vous avez été guéri : ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Or cet

homme s'en alla, et annonça aux juifs que c'étoit Jesus qui l'avoit guéri. *Saint Jean, chap.* 5.

HOMÉLIE.

Il arriva une fête des juifs, et Jesus alla à Jérusalem. Comme Jesus-Christ a voulu nous servir en tout de modèle, il s'est fait un devoir d'accomplir tous les points de la loi. C'est dans cette intention qu'il se rendit à Jérusalem. Il savoit que les Juifs devoient célébrer une de leurs fêtes, et il voulut, en y assistant, leur donner l'exemple de l'exactitude avec laquelle ils devoient s'y rendre. Il voulut nous apprendre à nous-mêmes que lorsqu'il s'agit du culte divin, nous devons tout quitter pour en pratiquer les exercices, et pour rendre à ce souverain Maître les hommages qui lui sont dûs : car les fêtes sont comme un tribut que nous lui payons, et nous ne saurions les négliger sans manquer à ce que nous lui devons, et à ce que nous nous devons à

nous-mêmes, puisque c'est en célébrant ces fêtes avec ferveur, que nous pouvons attirer sur nous ses dons les plus précieux. Gardons-nous donc de faire de ces jours de recueillement et de piété des jours de dissipation et d'amusement. Ne changeons point en mal ce qui peut être pour nous une source de biens. Ne nous servons pas pour offenser Dieu, de ce qui a été institué pour le glorifier; et pour célébrer dignement les fêtes que l'église a cru devoir établir, soyons aussi exacts à nous rendre dans nos temples, que J. C. le fut à aller à Jérusalem.

Il y avoit dans cette ville, auprès de la porte des Brebis, une piscine (c'est-à-dire, une espèce de lac) *appelée en hébreu Bethsaïde, qui avoit cinq galeries. Là se tenoit un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques, qui attendoient le mouvement de l'eau : car l'ange du Seigneur descendoit à certains temps dans la piscine, et l'eau s'agitoit, et le premier qui y entroit après l'agita-*

tion de l'eau, étoit guéri, quelque maladie qu'il eût.

Jérusalem étoit la seule ville dans l'univers, où il s'opérât un pareil prodige, et la piscine dont je viens de parler, étoit une marque de bonté que Dieu avoit voulu donner aux juifs qu'il avoit choisis pour être son peuple. Mais, M. F., nous n'avons rien à envier à ce peuple chéri. Nous n'avons pas comme lui une seule piscine : nous en avons deux. Et quelles sont ces piscines ? Ce sont, selon le sentiment de tous les saints pères, le sacrement du baptême, et celui de la pénitence ; puisque le premier est destiné à effacer en nous la tache originelle dont nous avons hérité de notre premier père, et que le second a été établi pour remettre les péchés que nous avons commis nous-mêmes. Mais quelle différence entre la piscine des juifs et le sacrement de la pénitence dont elle est l'image, encore plus qu'elle n'est celle du baptême ? On ne pouvoit profiter de l'une que rarement et à certains temps, et il n'est aucun jour et il

il n'est aucun jour et aucun moment où l'on ne puisse se procurer les avantages qu'on a droit d'attendre de l'autre. Il n'y avoit qu'un seul malade qui pût espérer d'être guéri en recourant à celle-là; et il n'y a aucun pécheur qui ne soit assuré d'obtenir la rémission de ses péchés, en ayant recours à celui-ci avec les dispositions nécessaires. Il falloit attendre que l'ange du Seigneur descendît du ciel pour agiter l'eau de la piscine, qui ne devenoit efficace que par cette agitation; et les ministres de J. C. sont toujours prêts à nous faire sentir les effets salutaires du sacrement de la réconciliation, qui a toujours la vertu de guérir les maux de notre ame.

Cependant, M. F., lorsqu'on alloit à cette piscine, on y rencontroit, dit l'Évangile, un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendoient le mouvement de l'eau; et lorsqu'on jette les yeux autour des tribunaux de la pénitence, on les voit, hélas! presqu'entièrement abandonnés. D'où peut venir

cette différence ? Est-ce que nous sommes sujets à moins de maux que les juifs ? Est-ce que notre ame a moins besoin d'être guérie que leur corps ? Hélas ! on ne voit presque partout que scandales, que dépravation. La vertu et la piété n'ont presque plus de partisans, les passions et le vice comptent presqu'autant d'esclaves, qu'il y a de mondains, et jusque dans le sein du christianisme, il y a plus de pécheurs qui ont besoin de se convertir, qu'il n'y avoit autour de la piscine de malades qui avoient besoin d'être guéris. D'où vient donc qu'il y en a si peu qui aient recours au remède salutaire que Jesus-Christ nous a laissé en instituant le sacrement de la pénitence ? C'est que la plupart des chrétiens n'ont presque plus de foi, ni de zèle pour leur salut. C'est qu'ils font bien moins de cas de la santé de l'ame, que de celle du corps. S'ils étoient atteints, je ne dis pas d'une maladie mortelle, mais de quelque mal incommode, et qu'il y eût parmi nous, comme chez les

Juifs, une piscine où ils pussent espérer de s'en délivrer; quoique cette espérance fût incertaine; quoiqu'ils eussent lieu de craindre de s'en voir frustrés; comme les juifs, ils y courroient, ils y volcroient, et on les verroit attendre patiemment le moment où l'ange pourroit venir les guérir. Or selon les principes de la religion, que nous devons prendre pour règle de notre conduite, leur ame est dans un état pire que celui où se trouvoient les malheureux qui environnoient la piscine de Jérusalem : elle n'est pas seulement malade; elle est entièrement morte aux yeux de Dieu. Ils peuvent la guérir; ils peuvent la faire revivre à la grâce, en s'approchant du tribunal de la pénitence; et ils s'obstinent à s'en tenir éloignés; et ils aiment mieux rester dans un état de mort, que de profiter du moyen salutaire que J. C. leur a ménagé pour reprendre une nouvelle vie! N'est-ce pas là le comble de l'aveuglement? Ah! ouvrez-les yeux, pécheurs. Quoique vos maux soient in-

vétérés, ils ne sont pourtant pas incurables, et l'exemple que nous propose aujourd'hui l'Évangile, va vous montrer que vous pouvez encore en guérir.

Il y avoit un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Jesus ayant vu cet homme sur son lit, et sachant qu'il étoit malade depuis long-temps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, dès que l'eau est agitée : car dans le temps que j'y vais, un autre descend avant moi. Jesus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez ; et dans l'instant cet homme fut guéri, et prenant son lit, il se mit à marcher.

Cet homme malade depuis trente-huit ans, est la figure des pécheurs d'habitude. Car combien n'y en a-t-il pas parmi nous qui croupissent dans le vice et dans le péché depuis plus de trente-huit ans, et dont presque toute la vie n'a été qu'une suite continuelle de désordres et d'iniquités ? Vous savez, M. F., quelle est la conduite de

la plupart des chrétiens, et surtout des gens du monde. A la vérité, on a soin pour l'ordinaire de leur donner une éducation chrétienne; on les instruit pendant leur enfance, des vérités de la religion; on leur en fait pratiquer les exercices, et on se fait surtout un devoir de les présenter à la table sainte dès qu'ils sont en état de s'y nourrir du pain des anges. Jusqu'alors, leur vie est communément assez régulière; leurs mœurs sont assez pures; mais dès qu'ils ont rempli ce devoir essentiel de la religion, on les voit bientôt négliger tous les autres, et ils semblent n'avoir reçu leur Dieu, que pour l'abandonner avec plus d'ingratitude. Bientôt il n'y a plus pour eux ni confession, ni communion, ni prière, ni aucun autre exercice de piété. Ils croient que ces saintes pratiques qui conviennent à tous les chrétiens, ne sont faites que pour les ames pieuses: ils ne prennent plus pour règle de leur conduite, que les maximes et les exemples du monde. Ils ne connois-

sent plus que la dissipation, que les amusemens, que les plaisirs et la vanité : ils contractent l'habitude du libertinage, du vice, de tous les désordres ; et cette habitude devient en eux si impérieuse et si forte, qu'ils y persévèrent ordinairement pendant toute leur vie, et que ce n'est qu'aux approches de la mort, qu'ils donnent quelques marques équivoques de conversion. Mais pourquoi donc songent-ils si tard à revenir de leurs égaremens ? Est-ce que comme l'homme de notre Evangile, ils n'ont personne qui puisse les aider à sortir du triste état où ils sont réduits ? Ah ! vous savez au contraire, M. F., que semblables à l'ange du Seigneur qui descendoit dans la piscine, les ministres de la religion n'ont cessé de leur tendre la main pour les en retirer. Pourquoi donc se sont-ils obstinés, et s'obstinent-ils encore à y rester ? C'est qu'aveuglés et séduits par leurs passions, ils préfèrent les ténèbres à la lumière, la mort du péché à la vie de la grâce, les plaisirs

des sens au salut de l'ame. C'est en un mot, qu'ils ne veulent pas être guéris. Cependant, M. F., il faut le vouloir, pour l'être; et ce ne fut que parce que le malade de l'Évangile en témoigna le désir, que J. C. lui dit : *Lèvez-vous, emportez votre lit et marchez.*

Souffrez donc, pécheurs, que je vous dise ici, comme le Sauveur du monde le dit à ce malade : *Voulez-vous être guéris?* c'est-à-dire, voulez-vous sortir de cet état de péché, voulez-vous rompre les nœuds de ces habitudes criminelles où vous croupissez depuis si long-temps? Si cela est, vous avez tout à attendre de la bonté de votre divin Maître qui ne veut que votre salut. Mais si vous n'avez que des désirs stériles de conversion; si contens de dire que vous comptez bien changer un jour de manière de vivre, vous vivez toujours de la même manière; vous ne pouvez espérer la guérison de votre ame, et après avoir vécu dans le crime, vous mourrez dans l'impénitence : car Dieu qui vous a créés sans vous, ne peut pas,

dit S. Augustin, vous sauver sans vous; et pour réussir dans la grande affaire de votre salut, il faut que votre volonté se joigne à sa grâce. Si vous voulez donc vous sauver, comme vous le dites, prenez la ferme résolution de correspondre enfin aux inspirations salutaires de cette grâce qui vous presse depuis si long-temps de sortir de l'abîme où le péché vous a entraînés; et lorsqu'elle vous dira intérieurement, comme J. C. le dit au malade de trente-huit ans : *Levez-vous, emportez votre lit et marchez ;* obéissez-lui comme ce malade ; élevez-vous au-dessus de la foiblesse qui vous retient dans le crime, commencez à marcher dans les voies du salut, et ne vous laissez pas plus arrêter par les censures du monde, que le paralytique de notre Évangile ne se laissa décourager par celles des juifs.

Le jour qu'il fut guéri, *étoit un jour de sabat ; c'est pourquoi les juifs dirent : C'est aujourd'hui le jour du sabat. Il ne vous est pas permis d'emporter vo-*

tre lit. Mais il leur répondit : Celui qui m'a guéri, m'a dit : Emportez votre lit et marchez, et ils demandèrent : Qui est cet homme qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez ? car celui qui avoit été guéri ne savoit pas qui c'étoit ; car Jesus s'étoit dérobé à la foule. Ensuite Jesus trouva cet homme dans le temple.

On ne pouvoit parler et agir plus sagement que cet homme. Il ne dispute point avec les juifs sur ce que l'on devoit faire ou s'interdire le jour du sabat. Mais il leur répond simplement : *Celui qui m'a guéri, m'a dit : Emportez votre lit et marchez.* Or leur parler ainsi, c'étoit leur dire équivalemment : Celui qui est assez puissant pour opérer un miracle, est sans doute assez éclairé pour m'apprendre ce qui est permis ou défendu le jour du sabat. J'en dois croire à ses œuvres plutôt qu'à vos paroles, et je n'ai pas craint de me tromper en lui obéissant. Ainsi parla cet homme, qui au lieu de se laisser éblouir par les vaines sub-

tilités que suggère la superstition ou la jalousie, ne suivoit que les lumières de la raison et de la religion. Il ne s'arrêta pas à raisonner sur la loi; mais il obéit à celui qui montroit par les prodiges qu'il opéroit, qu'il ne pouvoit rien commander qui fût contraire à la loi.

Imitons son obéissance, et attentifs à faire ce que Dieu nous ordonne, méprisons tout ce que le monde peut dire, pour nous en détourner. Imitons aussi sa piété. Dès qu'il eut été guéri, il s'empressa d'aller dans le temple, pour reconnoître que c'étoit à sa puissance et à sa bonté qu'il en étoit redevable. C'est là que J. C. le rencontra, et que pour lui apprendre à se maintenir dans l'heureux état où il l'avoit mis, il lui dit. *Vous voilà guéri. Ne péchez plus de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.*

Ce que ce divin Sauveur dit au paralytique, je vous le dis à vous-mêmes, pécheurs convertis. Vous avez eu le bonheur d'être délivrés des maux qui

vous accabloient, et qui vous menaçoient à tout moment de la mort éternelle. Vous avez recouvré la vie de la grâce. Vous jouissez de l'amitié de votre Dieu. Vous goûtez les douceurs de la paix que procure une bonne conscience. Ah! conservez précieusement tous ces avantages *et ne péchez plus*. En offensant de nouveau le Dieu de bonté qui a bien voulu se réconcilier avec vous, vous vous rendriez plus coupables à ses yeux, que vous ne l'avez été jusqu'à présent, puisque vous ne répondriez à ses bienfaits que par le mépris, que par la perfidie, que par l'ingratitude la plus odieuse, et votre second état deviendroit pire que le premier. Evitez donc avec soin tout ce qui pourroit vous faire retomber dans le péché, et au lieu de vous révolter de nouveau contre votre Dieu, ne vous occupez, comme le paralytique de notre Évangile, qu'à le remercier de ses dons, qu'à publier ses grandeurs, qu'à faire connoître sa

miséricorde, et qu'à mériter par votre fidélité et par votre zèle, d'obtenir la précieuse récompense qu'il réserve aux ames fidèles et zélées pour sa gloire.

HOMELIE

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps ils virent paroître Moïse et Elie, s'entretenant avec lui. Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, nous sommes bien ici. Dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse le couvrit, et en même-temps, il sortit de la nuée une voix disant : C'est là mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affec-

tion. Ecoutez-le. A ces paroles, les disciples tombèrent, le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jesus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus seul. Comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit cette défense. Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. *S. Matth. chap.* 17, *vers.* 19.

HOMÉLIE.

Il semble d'abord, M. F., que j'aurois pu me dispenser de vous expliquer aujourd'hui l'Evangile que je viens de vous lire, et me contenter de l'explication que je dois vous en faire demain. Mais puisque pour nous mieux inculquer le mystère que cet Évangile renferme, l'église a jugé à propos de nous le mettre sous les yeux deux jours

de suite, j'ai cru devoir imiter sa conduite, en vous entretenant deux fois de ce grand mystère. Je vais donc vous en parler en peu de mots ; mais quoique je ne vous en trace qu'une légère esquisse, elle suffira pour vous faire sentir que non-seulement il n'y a rien de plus glorieux pour J. C., mais encore qu'il n'y a rien de plus consolant et de plus instructif pour nous, que la transfiguration de ce Dieu Sauveur.

Dans tous les autres mystères qui ont formé le tissu de sa vie mortelle, on ne voit que ténèbres, qu'obscurité, et tout n'y paroît propre qu'à obscurcir l'éclat de sa gloire. Quel contraste en effet entre ce qu'il étoit et ce qu'il paroît. Il régnoit au plus haut des cieux ; et il naît dans une vile étable. Il étoit le Saint des Saints ; et il subit la loi de la circoncision qui n'étoit faite que pour les pécheurs. Tout étoit soumis à son empire ; et il se soumet lui-même aux ordres de Joseph et de Marie. La terre et tout ce qu'elle renferme lui appartenoient, et il n'a pas seulement où repo-

ser sa tête. Il étoit infiniment au-dessus de toutes les créatures, et il se confond en public avec les autres hommes; et il ne se distingue d'eux, que par ses vertus. Mais pourquoi donc, direz-vous peut-être, se montroit-il dans un état si peu digne en apparence d'un homme Dieu? C'est qu'il n'étoit pas venu sur la terre pour se faire admirer par l'éclat de sa majesté; mais pour nous sauver par le mérite de ses abaissemens et de ses souffrances. C'est qu'il a été assez généreux pour sacrifier sa gloire à notre salut, et qu'il a mieux aimé s'humilier, que de nous laisser périr. Cependant comme il étoit nécessaire qu'au milieu de l'obscurité qu'il avoit prise pour son partage, on pût reconnoître sa grandeur et sa divinité; il ne se contenta pas d'en donner des preuves évidentes dans les différens miracles qu'il opéra en présence des Juifs, il voulut encore en faire briller quelques rayons aux yeux de trois de ses apôtres, et c'est ce qu'il fit dans le mystère de sa transfiguration.

Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps ils virent paroître Moïse et Elie s'entretenant avec lui. Voilà, M. F., l'état glorieux où J. C. parut aux yeux de ses apôtres. Jusqu'à ce jour, ils ne l'avoient vu qu'environné, selon les expressions de S. Paul, de misères et d'infirmités; et alors ils le virent rayonnant de gloire et de majesté. Avant sa transfiguration, il ne s'étoit montré à eux que comme un simple mortel; mais en se transfigurant en leur présence, il voulut leur apprendre qu'il étoit bien plus qu'un homme, et que la divinité étoit cachée en lui sous le voile de l'humilité. Il voulut en paroissant au milieu de Moïse et d'Elie qui vinrent relever l'éclat de son triomphe par leur présence, il voulut, dis-je, leur faire comprendre que Moïse et Elie n'avoient paru sur la terre, que pour lui

préparer la voie ; qu'il étoit la fin de la loi et des prophètes, et qu'en venant lui rendre hommage, ils venoient reconnoître authentiquement qu'il étoit le Messie qu'ils avoient prédit.

Mais ce qui dut les en convaincre encore mieux, ce fut l'éclatant témoignage que lui rendit Dieu lui-même : car tandis qu'ils repaissoient leurs regards du brillant spectacle qu'ils avoient sous les yeux ; tandis qu'ils contemploient dans un espèce de ravissement et d'extase, *le visage* de leur divin Maître, *resplendissaut comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige;* tandis que Pierre se félicitoit avec transport du bonheur dont il jouissoit ; *une nuée lumineuse le couvrit, et en même temps il sortit de la nuée une voix qui dit : C'est là mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.* Or après avoir entendu cet oracle qu'une voix miraculeuse leur annonçoit du haut du ciel, auroient-ils pu encore douter de l'origine céleste de leur divin Maître ? et faut-il être surpris que l'historien sacré

nous dise que dès qu'ils l'eurent entendue, *ses disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur ?* Ils n'avoient peut-être jusqu'alors envisagé J. C. que comme un homme extraordinaire, ou tout au plus comme un prophète ; et ils apprennent par une voix céleste, qu'il est le Fils de Dieu, et que son père a mis en lui toutes ses complaisances. N'étoit-il pas naturel qu'ils fussent pénétrés devant lui de respect et de crainte ; et ne sont-ce pas là les sentimens que devroient nous inspirer à nous-mêmes sa grandeur et sa divinité ? Nous ne le voyons pas, il est vrai, comme les apôtres, resplendissant d'une clarté merveilleuse : nous n'apercevons pas Moïse et Elie à ses côtés ; mais nous savons qu'il est celui qu'Elie et Moïse ont annoncé plusieurs siècles avant qu'il parût sur la terre ; nous savons qu'il est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même comme son Père. Nous devons donc nous prosterner devant lui, comme les apôtres. Nous devons être saisis de frayeur en sa di-

vine présence, et craindre que nos péchés n'attirent sur nous les effets de sa terrible justice. Il ne faut pourtant pas, M. F., que cette crainte affoiblisse en nous la confiance. J. C. n'est point venu pour nous perdre, mais pour nous sauver. C'est pourquoi lorsqu'il se fut aperçu que la frayeur avoit fait tomber ses disciples le visage contre terre, *il s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point.* Ranimons donc aussi notre confiance, et ne craignons point : car s'il n'est rien de plus glorieux pour J. C. que le mystère de sa transfiguration, il n'est rien aussi de plus consolant et de plus instructif pour nous.

La plupart des saints pères ont regardé la montagne du Thabor où J. C. se transfigura, comme une image du ciel. Ils ont tous pensé que si ce divin Sauveur s'y montra à ses disciples avec toute la splendeur de sa Majesté, ce fut pour leur apprendre que l'état où ils le verroient dans le royaume céleste, seroient encore plus glorieux, et qu'ils

trouveroient, soit dans la vue de son infinie beauté, soit dans l'amour ardent qu'elle leur inspireroit, une source abondante et intarissable de pures délices. C'est là en effet ce qu'éprouva l'apôtre S. Pierre en contemplant le ravissant spectacle que lui offroit le Thabor : il se sentit toujours plus emflammé d'amour pour son divin Maître, il se félicita du bonheur ineffable dont sa vue le faisoit jouir, et il s'écria dans un vif transport d'alégresse : *Seigneur, nous sommes bien ici. Dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous une pour Moïse et une pour Elie.*

Or si cet apôtre se crut si heureux en voyant seulement le corps glorifié de son divin Maître, combien plus ne le serons-nous pas, lorsque nous le verrons dans l'état glorieux où il sera dans le ciel ? Nous n'apercevrons pas seulement alors l'éclat éblouissant dont brillera son humanité ; mais nous découvrirons encore les perfections infinies qui sont inséparables de sa divinité, je veux dire sa puissance sans

bornes, sa suprême grandeur, son ineffable sagesse, et surtout la bonté inexprimable qui l'a porté à se sacrifier pour nous et à laquelle nous serons redevables de notre salut. Nous ne verrons pas seulement à ses côtés Moïse et Elie; mais il se montrera à nous au milieu des anges, des archanges, des puissances, des dominations et de toute la milice céleste, prosternée devant lui pour le louer et pour l'adorer : il ne nous manifestera pas seulement l'éclat de sa gloire, mais il nous dévoilera encore tous les secrets ressorts de sa providence, toutes les mystérieuses opérations de sa grâce, toute l'économie admirable de notre rédemption; de façon qu'il n'y aura plus rien alors pour nous de caché; que dans sa lumière nous verrons la lumière; que nous le contemplerons lui-même, non pas à travers les obscurités de la foi, mais face à face, ainsi que s'exprime l'Apôtre, et tel qu'il est en lui-même; et quels violens transports d'amour cette seule vue n'excitera-t-elle pas dans nos cœurs?

et de combien de pures délices cet ardent amour n'inondera telle pas notre ame? Ah! il n'y aura sans doute aucun de nous qui ne s'écrie avec plus de raison que S. Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici;* mais nous n'aurons pas besoin comme lui, de demander qu'on *dresse des tentes* dans cet heureux séjour, puisque nous y serons fixés pour toujours, et que nous aurons l'assurance de l'habiter pendant toute l'éternité. Nous n'aurons pas à craindre que la vive clarté qui nous environnera, soit obscurcie par un nuage semblable à celui qui vint sur le Thabor, dérober aux apôtres le brillant spectacle dont ils jouissoient; les ténèbres et l'obscurité ne sauroient approcher du séjour de la lumière, et nous pourrons toujours y contempler les objets ravissans qui en charmant nos regards, enflammeront notre cœur.

Voilà, M. F., une légère esquisse du bonheur qui nous est réservé, et dont le mystère de la transfiguration offre l'image. Or cela étant, n'ai-je pas

eu raison de vous dire qu'il n'y avoit rien de plus consolant pour nous, que ce mystère? Il n'y a sans doute personne parmi vous qui n'envie la satisfaction dont jouirent les apôtres sur le Thabor, et qui ne s'estimât heureux de pouvoir en jouir comme eux. Eh bien, M. F., vous pouvez tous vous procurer une félicité encore plus grande, puisque les délices du Thabor ne sont rien en comparaison de celles du ciel. Y a-t-il rien de plus propre à vous animer et à vous consoler, qu'une si douce espérance? Elevez donc votre esprit au ciel, lorsque votre ame sera accablée sous le poids des misères de cette vie, et songez que si vous souffrez à présent comme J. C., vous serez glorifiés comme lui. Mais songez en même temps que pour l'être, il faut le mériter, et qu'on ne le mérite, qu'en remplissant la condition que le Père céleste prescrivit aux apôtres sur le Thabor.

Lorsqu'il leur fit entendre sa voix du sein de la nuée lumineuse où il

étoit

étoit caché, il leur adressa ces paroles : *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le.* Mais ces paroles ne regardoient pas seulement les apôtres : elles devoient encore servir de règle à tous les fidèles, puisque Jesus-Christ est pour nous ce qu'il étoit pour ces apôtres. Nous devons donc comme eux, regarder ce divin Sauveur comme le Fils bien-aimé du Père céleste, et par conséquent comme notre Dieu. En cette qualité, nous ne devons pas nous contenter de le louer, de le bénir, de le glorifier et de l'adorer ; mais nous devons encore croire sincèrement ce qu'il nous a révélé, et pratiquer fidèlement ce qu'il nous a ordonné : car c'est là ce que nous prescrit le père céleste en nous disant : *Ecoutez-le.* Si donc nous refusons de soumettre notre esprit à ses oracles et de conformer notre conduite à ses lois, nous ne méritons plus d'être regardés comme ses disciples, nous n'avons plus aucun droit de participer un jour à son bonheur, et

le mystère de sa transfiguration n'a rien qui puisse nous animer et nous consoler. Mais si au contraire nous sommes aussi fidèles à croire en lui qu'à lui obéir ; si nous faisons de sa doctrine l'objet de notre foi, et de ses commandemens la règle de nos actions ; il n'est rien que nous ne puissions attendre de sa libéralité, et nous pouvons regarder le bonheur dont les apôtres jouirent sur le Thabor, comme le présage de la félicité dont nous jouirons dans le ciel. Ecoutons-le donc ce Dieu qui selon ses propres expressions, *est la voie, la vérité et la vie.* En le croyant, on ne peut se tromper ; en le suivant, on ne sauroit s'égarer, et en vivant pour lui, on est assuré de vivre éternellement. Tout le reste n'est que néant et que vanité. Toutes les créatures disparoîtront comme la poussière qui est emportée par le souffle des vents ; et lorsqu'elles auront disparu de dessus la terre, comme Moïse et Elie de dessus le Thabor ; il ne nous

restera, comme aux apôtres, que Jesus ; nous ne verrons comme eux que Jesus, mais en le voyant nous n'aurons rien à désirer, et sa présence seule suffira pour nous rendre éternellement heureux.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU SECOND DIMANCHE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige : en même temps ils virent paroître Moïse et Elie s'entretenant avec lui. Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse le couvrit, et en même temps sortit de la nuée une voix disant : C'est là, mon

Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : Ecoutez-le. A ces paroles, les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur ; mais Jesus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus seul. Comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit cette défense : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. *S. Matth. chap.* 17, *vers.* 1—9.

HOMÉLIE.

Jesus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Ce fut une bien grande faveur pour Pierre, pour Jacques et pour Jean son frère, que d'être choisis pour voir le merveilleux spectacle que J. C. devoit leur offrir sur

le Thabor. Mais ce ne fut pas sans raison que leur divin Maître les préféra aux autres apôtres qui n'eurent pas le même bonheur. S'ils obtinrent cette préférence, c'est, dit Saint Jean Chrysostôme, qu'ils s'en étoient rendus dignes par leur conduite et leurs sentimens envers Jesus-Christ ; c'est qu'ils l'aimoient plus, et qu'ils en étoient plus aimés. Si nous voulons donc avoir part aux bienfaits particuliers de ce divin Sauveur, tâchons de les mériter en nous attachant toujours plus étroitement à lui. Plus nous l'aimerons, plus il nous donnera de marques de son amour ; et si nous partageons les sentimens qu'avoient pour lui les trois apôtres dont j'ai parlé, nous participerons aussi aux faveurs précieuses qu'il leur accorda.

Il ne pouvoit rien y avoir de plus doux pour ces fidèles disciples, que de voir leur divin Maître environné de gloire et de majesté ; et c'est là la satisfaction dont ils jouirent sur la montagne où il les mena. Il se montra tout-

à-coup à leurs yeux sous une forme nouvelle. *Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps ils virent paroître Moïse et Elie s'entretenant avec lui.* Mais pourquoi leur offrit-il un spectacle si ravissant ? Ce fut principalement, selon le sentiment de S. Léon et de plusieurs autres saints docteurs, pour les prémunir contre le scandale que pourroient leur causer dans la suite les ignominies de sa passion. Car comment auroient-ils pu s'en scandaliser, après avoir été témoins de la gloire de sa transfiguration ? Ne virent-ils pas dans cette gloire éclatante, une preuve sensible de sa toute-puissance, de sa divinité ; et en le voyant souffrir sur le calvaire, après l'avoir vu glorifié sur le Thabor, ne durent-ils pas en conclure que ses souffrances étoient un effet de son amour, et qu'il ne souffroit que parce qu'il le vouloit ?

Mais ce n'est point là, la seule raison pour laquelle il se transfigura de-

vant eux. En paroissant à leurs regards environné d'une clarté aussi resplendissante que celle du soleil, il voulut leur offrir une image frappante du merveilleux changement qui s'opéreroit dans nos corps après la résurrection ; il voulut leur faire comprendre que s'ils souffroient comme lui, ils seroient glorifiés avec lui ; il voulut surtout qu'ils trouvassent sur le Thabor un avant-goût du bonheur dont ils devoient jouir dans le ciel, et que l'espérance de ce bonheur leur fît supporter avec courage toutes les peines qu'ils auroient à endurer, et toutes les persécutions qu'il leur faudroit essuyer pour exécuter les grands desseins qu'il avoit sur eux. Mais ce n'est pas seulement aux apôtres qu'il vouloit procurer ces avantages, c'est à tous les fidèles qui seroient instruits dans la suite de sa glorieuse transfiguration ; c'est par conséquent à nous-mêmes. Considérons donc le corps glorifié de ce Dieu Sauveur ; et si le nôtre est accablé de douleurs et d'infirmités, disons-nous à nous-mêmes : Voilà

mon modèle. Je suis à présent semblable à Jesus souffrant et crucifié ; mais je ressemblerai un jour à Jesus environné de splendeur ; et plus je participe à ses souffrances, plus je dois espérer de partager sa gloire. Pourquoi me plaindrois-je donc de ce que j'ai à souffrir ? Peut-on regarder comme un mal ce qui doit produire un si grand bien ? Ah ! si j'avois les sentimens d'un véritable chrétien, je devrois plutôt m'en réjouir, parce que l'apôtre m'apprend que quelques tribulations légères et momentanées me procureront le poids immense d'une gloire qui n'aura point de fin.

C'est ainsi que pensoient les apôtres, en se rappelant au milieu de leurs souffrances, la gloire de leur divin Maître. Mais c'est surtout au moment qu'ils la contemploient, qu'ils en sentirent tout le prix. En considérant l'éclat merveilleux dont son visage brilloit, et qui se répandoit sur ses vêtemens devenus blancs comme la neige ; en voyant que Moïse, le législateur des Juifs, et Elie

le plus grand des prophètes, étoient à ses côtés pour relever l'éclat de son triomphe, et pour montrer qu'il étoit la fin de la loi et des prophètes, le cœur de Pierre fut rempli d'une si grande alégresse, qu'il s'écria avec transport : *Seigneur, nous sommes bien ici. Dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Or si Pierre fut, pour ainsi dire, enivré de joie, en voyant seulement la foible image de la gloire céleste que Jesus-Christ daigna lui montrer sur le Thabor, quelle douce et sainte ivresse n'éprouverons-nous pas, lorsque nous serons inondés des abondantes délices dont nous jouirons dans le ciel ? Si le visage resplendissant du Sauveur suffit pour le rendre heureux, quel ne sera pas notre bonheur, lorsque nous verrons Dieu face à face, et tel qu'il est ; lorsque dans sa lumière, ainsi que s'exprime un prophète, nous verrons la lumière, et nous comprendrons toutes les vérités, tous les mystères qui surpassent maintenant notre

intelligence ? Peut-on comparer la satisfaction que Pierre éprouva sur le Thabor, avec la félicité dont nous jouirons dans le Ciel ; et si cet apôtre souhaitoit de se fixer sur cette montagne, quoiqu'il pût n'y goûter qu'une joie passagère, ne devrions-nous pas sans cesse soupirer après le céleste séjour, avec la même ardeur qu'un pieux laboureur dont parle saint François de Sales, et dont je crois devoir vous citer l'exemple.

Ce laboureur se trouvant fort malade, et ayant appris que le saint évêque étoit arrivé dans le pays qu'il habitoit, le fit prier instamment de venir le voir pour le disposer à la mort, et lorsqu'il lui eut fait sa confession, il lui demanda s'il mourroit. Mon ami, lui répondit saint François de Sales, sur ce sujet, je suis aussi ignorant que vous. Tout ce que je sais, c'est que Dieu est le suprême arbitre de la vie et de la mort, et que quoiqu'il ordonne, nous devons nous soumettre à sa volonté. O Monseigneur ! reprit

alors le malade, ce n'est pas la crainte de mourir, mais la peine que j'aurois à vivre plus long-temps, qui me fait désirer de savoir si je reviendrai de cette maladie, ou si elle m'emportera. Avez-vous donc, lui dit alors le saint prélat, quelque chagrin qui vous rende la vie insupportable ? Au contraire, lui répondit le laboureur. Jusqu'ici tout m'a réussi au gré de mes souhaits, et je jouis, grâces à Dieu, de tout ce qui peut contribuer à me rendre heureux. Pourquoi donc, reprit le Saint, désirez-vous la mort avec tant d'ardeur ? C'est, répondit le malade, que j'ai toujours ouï dire tant de merveilles de l'autre vie et des joies du Paradis, qu'il me semble que ce monde-ci est un cachot et une prison.

Tels seroient nos sentimens, si nous avions de la foi, et si nous pensions en véritables chrétiens. Mais où sont ceux qui regardant ce monde comme un lieu d'exil, soupirent sans cesse après le bonheur qui les attend dans la céleste patrie ? Hélas ! vous le savez,

M. F., la plupart des hommes oublient entièrement ce bonheur, pour ne désirer et ne chercher que les richesses, que les plaisirs, que les honneurs, que les autres avantages qui semblent devoir les rendre heureux sur la terre. Mais que sont donc tous ces avantages, et quelle félicité peuvent-ils en attendre ?

Tandis que Pierre parloit encore, une nuée brillante vint le couvrir. Voilà, M. F., la fidèle image des plaisirs et des joies du monde. On est d'abord ébloui par l'éclat dont il brille : on croit trouver le vrai bonheur dans les satisfactions qu'il semble promettre, et l'on dit comme Pierre : Nous sommes bien ici ; mais à peine commence-t-on à en jouir, que si la fortune ou la mort ne viennent pas nous les ravir, le dégoût et l'ennui viennent en altérer les douceurs. La vraie félicité ne se trouve que dans le ciel ; et c'est pour cela que Dieu qui est un bon Père, et qui veut rendre tous ses enfans heureux, nous y appelle tous, et nous donne à

tous les grâces qui nous sont nécessaires pour y parvenir.

Consolez-vous donc, vous qui n'ayant ici-bas en partage que la pauvreté, que le travail, que la peine, que les souffrances, enviez souvent le sort de ceux qui passent leurs jours dans le sein des plaisirs, des honneurs et de l'abondance. Quoique vous paroissiez maintenant plus malheureux qu'eux, il ne dépend que de vous d'être un jour infiniment plus heureux : il ne vous faut pour cela, que travailler à mériter le bonheur du Ciel. Là il n'y aura plus ni peine, ni travail, ni pauvreté, ni souffrances, ni chagrin, ni inquiétude. Là vous serez exempts de tous les maux, et vous jouirez de tous les biens. Là vous verrez Dieu, vous le posséderez, vous l'aimerez, et en le voyant, et en le possédant, et en l'aimant, vous serez plus heureux, que vous ne le seriez en jouissant de tous les agrémens, de tous les biens et de tous les plaisirs que le monde pourroit vous offrir. Ne devez-vous donc pas vous féliciter de pou-

voir aspirer à un si grand bonheur ? Ne devez-vous pas tout sacrifier et tout souffrir pour vous l'assurer ? Si à force de soins et de travaux, vous pouviez vous élever ici-bas à un poste où vous seriez assuré de jouir constamment de tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme ; il n'est rien sans doute que vous ne fissiez pour y parvenir. Mais c'est en vain que vous chercheriez un sort si heureux sur la terre ; on ne peut le trouver que dans le Ciel ; et vous ne feriez rien pour vous le procurer ! Ne faudroit-il pas pour cela, que vous n'eussiez plus de foi, ou que vous fussiez les plus aveugles de tous les hommes ? Employez donc tous vos soins à vous rendre dignes de la félicité que Dieu vous a préparée dans le séjour de la gloire ; et puisque vous vous plaignez d'être malheureux dans le temps, travaillez du moins à vous rendre heureux dans l'éternité.

Nous y travaillerions bien, direz-vous peut-être ici ; mais il en coûte tant

pour y réussir, que nous n'avons ni la force, ni le courage de l'entreprendre. Il est vrai, M. F., qu'il en coûte pour arriver au Ciel, puisque Jesus-Christ lui-même nous dit que le chemin qui y conduit, est étroit et difficile. Mais n'en coûte-t-il rien pour se procurer les frivoles avantages dont on peut jouir sur la terre ? N'en coûte-t-il rien, par exemple, aux hommes de travail pour obtenir le modique salaire qui en est le prix ; et ne faut-il pas qu'ils le gagnent tous les jours à la sueur de leur front ? N'en coûte-t-il rien à l'homme de guerre pour s'élever aux grades distingués auxquels il aspire ; et ne faut-il pas que non-seulement il endure habituellement les fatigues de la marche et l'intempérie des saisons, mais encore qu'il brave en mille occasions, les périls et la mort ? N'en coûte-il rien au négociant pour parvenir à la fortune qui est l'objet de son ambition ; et pour la trouver, n'est-il pas obligé de quitter le sein du repos, de s'arracher des bras de sa famille et de s'exposer même souvent à

tous les périls des mers et à toute la fureur des tempêtes ? On le dit tous les jours, M. F., et l'expérience suffit pour nous en convaincre : on ne peut se procurer aucun avantage, sans l'acheter par quelque peine ; et vous voudriez que le bonheur du Ciel, qui réunit tous les avantages, ne nous coûtât rien ? Mais quelles sont donc les difficultés qui rebutent tant votre courage ; et que faut-il que vous fassiez pour vous assurer dans le Ciel un bonheur infiniment supérieur à celui qu'on peut trouver sur la terre ? Est-il nécessaire que vous abandonniez votre patrie, que vous traversiez les mers, et que vous vous exposiez à être couverts de blessures ou à verser votre sang sur un champ de bataille ? Non, M. F., Dieu ne met pas, pour ainsi dire, à un si haut prix le bonheur éternel qu'il nous réserve. Il suffit pour l'obtenir, de remplir une seule condition, et quelle est cette condition ?

Tandis qu'une nuée lumineuse couvroit les apôtres sur le Thabor, *il en*

sortit une voix qui dit : C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le. Voilà, M. F., la seule chose que Dieu exige de vous. Comme Jesus-Christ est, ainsi qu'il le déclare, son Fils bien-aimé en qui il a mis ses complaisances, il veut que vous l'écoutiez, c'est-à-dire, que vous vous interdisiez tout ce qu'il vous défend, et que vous pratiquiez tout ce qu'il vous ordonne, puisque c'est en cela que consistent les commandemens, et que selon la parole même de Jesus-Christ, il faut nécessairement les observer, pour être sauvé. Mais qu'est-ce donc que ce divin législateur vous défend ? Ce qu'il vous défend ? C'est le vol, c'est l'usure, c'est l'injustice, c'est la colère, c'est la vengeance, c'est l'intempérance, c'est la débauche ; c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de plus propre à troubler votre repos, à flétrir votre honneur, à ruiner même votre fortune et votre santé. Ne vous sera-t-il donc pas encore plus avantageux que pénible, de vous conformer à ses défenses ; et ne voyons-

nous pas tous les jours que ceux qui les violent, sont plus malheureux que ceux qui les respectent ? Qu'est-ce encore que Jesus-Christ vous ordonne ? Ce qu'il vous ordonne ? C'est d'aimer Dieu de tout votre cœur, et de faire pour votre prochain ce que vous voudriez que l'on fît pour vous-mêmes ; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus juste, de plus raisonnable, et de plus conforme à vos intérêts, puisque vous ne pouvez espérer d'être aimés de Dieu et de vos semblables, qu'autant que vous les aimerez. Ce qu'il vous ordonne ? C'est d'être doux, humbles, chastes, équitables, désintéressés ; c'est-à-dire, d'avoir toutes les qualités et de pratiquer toutes les vertus qui nous attirent la considération publique, et qui font notre gloire aux yeux des hommes, comme à ceux de Dieu : car l'expérience nous montre tous les jours que le monde lui-même ne peut refuser son estime aux hommes vertueux ; et l'on n'est véritablement vertueux, qu'autant qu'on est bon chrétien. Il n'en coûte donc pas

autant que vous le croyez, pour se rendre digne de la récompense que Dieu nous réserve après cette vie ; et l'on peut même dire que le meilleur moyen de se rendre heureux sur la terre, c'est d'y travailler à mériter le bonheur du Ciel.

Ne vous alarmez donc pas à la vue des difficultés que vous aurez à surmonter pour y parvenir, comme les apôtres s'effrayèrent en entendant la voix du Ciel qui leur ordonnoit d'écouter Jesus-Christ ; *mais levez-vous, et ne craignez point*, ainsi que ce divin Sauveur le leur ordonna, et n'ayez point d'autre crainte que celle de ne pas faire assez d'efforts pour mériter le bonheur ineffable dont il veut nous faire jouir dans la céleste Jérusalem. C'est là, M. F., ce qui doit être l'objet de tous nos désirs et de tous nos travaux, parce que c'est là le seul bien solide, le seul bien qui doive nous rester.

Nous lisons dans notre Évangile que lorsque Moïse et Elie eurent disparu ; que lorsque la clarté qui avoit brillé sur

le Thabor, se fut éclipsée; que lorsque la nuée lumineuse d'où partit la voix du Ciel, se fut dissipée, les apôtres *ne virent plus que Jesus seul* qui pour leur donner une leçon d'humilité, et leur apprendre par son exemple, à fuir la gloire, leur recommanda de *ne parler à personne de ce qu'ils venoient de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts*. Or, il en sera ainsi de nous, M. F. : il viendra un jour, et ce jour n'est peut-être pas bien éloigné; il viendra un jour, où tout ce qui nous environne nous échappera, où l'éclat dont le monde brille à nos yeux s'éclipsera, où nous serons dépouillés de tout ce que nous possédons, séparés de tout ce que nous aimons, et où comme aux apôtres, il ne nous restera que Jesus-Christ, et le bien que nous aurons fait pour mériter de le posséder et de l'aimer éternellement. Attachons-nous donc à lui dans le temps, si nous voulons lui être unis pendant toute l'éternité. Faisons-nous un devoir de l'écouter, de lui obéir, de l'imiter;

et comme il est, ainsi qu'il nous l'assure lui-même, la voie, la vérité et la vie, il nous conduira infailliblement à l'heureux séjour où il doit nous récompenser, et où il sera lui-même notre récompense. C'est ce que je vous souhaite.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Jesus dit aux Juifs rassemblés autour de lui : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Vous ne sauriez venir où je vais. Les Juifs disoient entr'eux : N'est-ce point qu'il veut se tuer lui-même, qu'il dit : Vous ne sauriez venir où je vais ? Et Jesus leur dit : Pour vous, vous êtes d'ici-bas ; mais pour moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi, je ne suis pas de ce monde. Aussi vous ai-je dit que vous mourrez dans votre péché, parce qu'en effet si vous ne croyez pas qui je suis, vous mourrez dans votre péché. Ils lui dirent : Qui êtes-vous ? Jesus répondit : Le commen-

cement qui vous parle. J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui. Les Juifs ne comprirent point qu'il disoit que Dieu étoit son Père. Jesus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous connoîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné ; et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. *S. Jean, chap.* 5, *vers.* 21--29.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ n'avoit rien oublié pour détromper les Juifs de leurs erreurs, et pour les ramener de leurs égaremens : il n'avoit cessé de les instruire par ses discours, de les édifier par ses exemples, de les rendre témoins de ses miracles et de les soulager par ses bienfaits ;

bienfaits ; mais comme ses paroles et ses œuvres n'avoient pu les gagner, il chercha à les intimider par ses menaces ; et c'est pour cela qu'il leur dit : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* C'étoit là le plus grand malheur qu'il pût leur annoncer. Tous les autres maux peuvent se changer en bien, et il n'en est aucun qui enduré avec résignation et avec patience, ne puisse servir à notre sanctification et à notre salut. Mais chercher Dieu, et ne pas le trouver, c'est un mal d'où il ne peut résulter aucun bien ; ou plutôt c'est le comble des maux et le commencement d'un malheur qui n'aura point de fin, puisqu'après la mort, il ne reste à l'homme aucun moyen de salut, et que selon les expressions de nos livres saints, l'arbre restera toujours du côté où il sera tombé. Or c'est de ce grand malheur, que Jesus-Christ menaçoit les Juifs en leur annonçant expressément qu'ils mourroient dans leur péché. Mais malgré cette terrible menace, ils s'obstinèrent à res-

ter dans les voies de l'iniquité ; et en continuant à vivre dans leur péché, ils finirent presque tous par y mourir, puisqu'il n'y en eut qu'un petit nombre qui se convertît, et qui profitât du bienfait de la rédemption que Jesus-Christ étoit venu leur offrir à tous.

Or ce qu'éprouvèrent ces Juifs endurcis, c'est ce qui vous arrivera à vous-mêmes, M. F., si vous imitez leur impénitence, et si vous ne songez à vous convertir, que pour renvoyer votre conversion aux approches de votre mort. Vous chercherez alors le Dieu que vous n'aurez cessé d'offenser ; mais vous le chercherez inutilement, et tout nous porte à croire que vous mourrez dans votre péché. Car pour que vous puissiez vous convertir à la mort, il faudroit d'abord que vous en eussiez le temps. Mais l'aurez-vous ce temps que vous osez vous promettre avec tant de confiance ; et ne serez vous pas surpris comme tant d'autres, par quelque accident imprévu, qui en vous enlevant subitement, ne vous

laissera pas seulement le temps de vous reconnoître ? Il faudroit en second lieu, que vous connussiez le danger dont vous serez menacés, et que vous prissiez les précautions nécessaires pour vous en préserver. Mais le connoîtrez-vous ce danger ? mais les prendrez-vous ces précautions ? et ne voyons-nous pas tous les jours, que bien loin de songer à se préparer à la mort qui va les frapper, la plupart des pécheurs mourans ne se repaissent que du vain espoir de prolonger la vie qui est sur le point de leur échapper ? Il faudroit en troisième lieu, que si vous ne pensez pas alors à revenir au Seigneur, on vous y fît penser. Mais l'expérience ne vous apprend-elle pas que malgré l'attachement et l'amitié dont ils se piquent, la plupart des gens du monde sont assez inhumains et assez barbares, pour priver aux approches de la mort, leurs parens et leurs amis des secours de la religion, et aiment mieux les laisser périr pour toute l'éternité, que de les effrayer pour quelques momens.

Il faudroit en quatrième lieu, que si

l'on est assez charitable pour vous faire connoître le danger de votre état, on n'attendît pas pour vous en instruire, que vous fussiez hors d'état de travailler efficacement à vous convertir. Mais quand est-ce qu'on se décide communément dans le monde, à dessiller les yeux des pécheurs mourans, et à leur montrer l'abîme qu'on voit entr'ouvert sous leurs pieds ? Hélas ! vous le savez, M. F. : c'est lorsque leur mémoire s'est affoiblie, c'est lorsque leur raison ne se manifeste plus que par quelques lueurs passagères : c'est lorsqu'ils n'ont presque plus ni connoissance, ni présence d'esprit ; c'est souvent même lorsqu'ils ont perdu l'usage de la parole, et qu'ils ne peuvent plus s'exprimer que par des signes équivoques et incertains. Or pouvez-vous croire que des hommes qui se trouvent dans cette triste situation, soient en état de se rappeler, de déclarer et de détester les péchés sans nombre qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie criminelle ? Pouvez-vous croire que dans

cet état, ils puissent profiter des secours que la religion pourroit leur offrir ; et n'entend-on pas dire souvent à ceux qui ont reçu les derniers sacremens dans ces circonstances critiques, qu'ils ne se souviennent pas même de les avoir reçus ?

Mais en supposant que vous ayez encore l'usage de votre raison, lorsque vous verrez, ou qu'on vous fera voir le danger qui vous menacera, il faudroit en cinquième lieu, que votre conversion ne pouvant s'opérer sans le secours du ciel, Dieu vous accordât une grâce particulière pour vous aider à vous convertir. Mais tout ne doit-il pas vous faire craindre qu'il ne vous la refuse ; et ne nous avertit-il pas expressément dans nos livres saints, qu'en abandonnant à la mort, ceux qui l'auront abandonné pendant la vie, il les laissera mourir dans leur péché ? Si cependant malgré cette effrayante menace, il est encore assez miséricordieux pour vous accorder sa grâce, il faudroit en sixième

lieu, que vous fussiez assez généreux pour la seconder, et pour faire avec son secours, tout ce qu'exige une conversion véritable; c'est-à-dire, que vous vous déterminassiez à rompre entièrement le nœud de vos habitudes criminelles; à abandonner ce que vous recherchiez; à aimer ce que vous haïssiez; à haïr ce que vous aimiez; à mener une vie entièrement différente de celle que vous meniez, et à vous transformer, pour ainsi dire, en un homme nouveau. Mais aurez-vous le courage d'opérer en vous un changement si pénible? Vous le promettrez peut-être au ministre de J. C.; mais cette promesse sera-t-elle sincère?

Jugez-en, M. F., par l'exemple de ceux qui après avoir paru résolus de se convertir, lorsqu'ils se croyoient menacés de la mort, ont été assez heureux pour prolonger le cours de leur vie. Les a-t-on vus, après avoir recouvré la santé, exécuter les résolutions qu'ils sembloient avoir formées dans les temps de la maladie? Hélas! bien loin

de donner le moindre signe d'amendement et de conversion, ils n'ont pas été plutôt délivrés du danger qui les menaçoit, qu'oubliant toutes les promesses qu'ils avoient faites à Dieu et à ses ministres, ils ont repris leurs anciennes habitudes, ils ont donné dans les mêmes désordres, et sont devenus encore plus grands pécheurs, qu'ils ne l'étoient avant que d'avoir promis d'être pénitens. N'est-ce pas une preuve que leur pénitence n'avoit rien de sincère ; qu'ils ne détestoient leurs crimes que du bout des lèvres, et qu'en paroissant changés au dehors, ils avoient toujours les mêmes sentimens et le même attachement au péché ?

Or, il en sera ainsi de vous, M. F., si vous attendez les approches de la mort, pour songer à vous convertir. Vous pourrez bien faire alors quelques démarches de conversion ; vous pourrez bien en apparence chercher le Seigneur ; mais comme vous ne le chercherez que par crainte, peut-être même que par bienséance, ou par respect hu-

main, vous ne le trouverez pas, et en paroissant mourir dans sa grâce, vous mourrez dans votre péché. Au lieu donc de renvoyer votre conversion au temps que vous vous promettez, et que vous n'aurez peut-être pas aux approches de la mort, profitez pour y travailler, de celui que Dieu veut bien vous accorder pendant la vie, et qui est le seul sur lequel vous puissiez compter. Si vous étiez atteints d'une maladie mortelle, et qu'on vînt vous offrir un remède propre à vous guérir, vous ne différeriez certainement pas de le prendre : vous vous empresseriez au contraire d'en faire usage, et vous croiriez ne pouvoir jamais en user assez tôt. Eh bien, M. F., faites pour sauver votre ame, ce que vous feriez pour guérir votre corps ; et puisque la religion vous offre dans le sacrement de la pénitence, le remède qui peut vous préserver de la mort éternelle qui vous menace, hâtez-vous d'y avoir recours et d'en profiter. Ce n'est que par ce moyen, que vous pouvez assurer vo-

tre salut ; et si vous ne renoncez pas maintenant au péché pour vous attacher à Dieu, Jesus-Christ pourroit bien vous dire, comme il le disoit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais :* car pour arriver à l'heureux terme où est parvenu ce divin Sauveur, il faut nécessairement marcher dans la route qu'il a suivie, et en vous obstinant à rester dans les voies de l'iniquité, vous en suivez une toute contraire.

Ces terribles paroles : *Vous ne pouvez venir où je vais*, auroient dû engager les Juifs à demander à Jesus-Christ où il alloit, et quelle étoit la voie qu'ils devoient prendre pour y arriver. Par ce moyen, ils auroient pu apprendre à suivre ce Dieu Sauveur, et à éviter en le suivant, le grand malheur dont il les menaçoit. Mais quand on est aveuglé par la passion, et endurci dans le mal, on fuit la lumière, on craint la vérité, et l'on ne prend plus pour règle de ses jugemens, que ses fausses idées et ses penchans déréglés. Aussi bien loin de prier Jesus-Christ de leur expliquer le sens

des paroles qu'il venoit de leur adresser, ces Juifs aveugles et passionnés osèrent le soupçonner de vouloir se tuer lui-même ; ce qui étoit contradictoirement opposé à ce qu'il leur avoit dit ; puisqu'en se tuant comme lui, ils auroient pu arriver au même terme que lui. Mais quel que fût leur endurcissement et leur aveuglement, ce divin Sauveur ne laissa pas de continuer à les instruire, et à leur faire sentir que s'ils ne se déterminoient pas enfin à croire en lui, ils mourroient dans leur péché. *Pour vous*, leur dit-il, *vous êtes d'ici-bas ; mais moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi, je ne suis pas de ce monde : aussi je vous ai dit que vous mourrez dans votre péché, parce qu'en effet si vous ne croyez pas qui je suis, vous mourrez dans votre péché.*

Ce que Jesus-Christ dit ici ne convient pas moins aux chrétiens qu'aux Juifs, et il en est un grand nombre à qui l'on pourroit dire : *Vous êtes d'ici-bas ; vous êtes de ce monde :* c'est-à-dire, vous n'avez que des idées terrestres, que

des désirs charnels ; vous ne recherchez que ce qui flatte les sens ; vous oubliez le bonheur du ciel, pour ne soupirer qu'après les biens de la terre. Vils esclaves du monde, vous ne suivez que ses maximes, vous n'obéissez qu'à ses lois, vous semblez ne connoître d'autres maîtres que lui. Mais ce n'est point ainsi que doit penser et agir un véritable chrétien. A l'exemple de Jesus-Christ, qui selon ses expressions, *étoit d'en haut et n'étoit point de ce monde*, il doit s'élever par ses pensées et par ses désirs, au-dessus de toutes les créatures ; il doit mépriser les biens fragiles de la terre, pour ne travailler qu'à mériter ceux du ciel ; il doit renoncer au monde, pour ne s'attacher qu'à Dieu. C'est là ce que notre divin Législateur nous a enseigné ; et si vous ne croyez pas à sa parole ; si vous fermez l'oreille à ses divins oracles, pour n'écouter que la voix des passions et du monde, *vous mourrez dans votre péché.*

Lorsque les Juifs eurent entendu ces

paroles de Jesus-Christ, ils lui demandèrent qui il étoit ; et ce divin Sauveur leur répondit : *Je suis le commencement qui vous parle ;* ce qui signifie selon le sentiment de plusieurs interprètes : Je suis celui qui est le principe de toutes choses, et par qui tout a commencé. C'est moi qui dès le commencement, vous ai parlé par la voix des prophètes, et qui suis ensuite descendu sur la terre, pour vous instruire par mes propres paroles. C'est là en effet ce qu'étoit Jesus-Christ ; c'est là ce qu'il avoit fait à l'égard des Juifs ; et c'est là aussi ce qu'il est, et ce qu'il a fait par rapport à nous. Il est notre premier principe, puisque c'est lui qui nous a tirés du néant ; et depuis notre enfance, il n'a cessé de nous parler par l'organe de ses ministres. Mais avons-nous été plus dociles à ses divines leçons, que ne le furent les Juifs infidèles à qui il parloit, et ne pourroit-il pas nous dire comme à eux ? *J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous.* Que d'infidélités en effet, que de négligen-

ces, que de lâchetés, que de péchés peut-être, et que de crimes n'auroit-il pas à nous reprocher ? Mais comme il est venu pour nous sauver, et non pour nous condamner, il veut bien, dit saint Augustin, différer notre condamnation, pour nous donner le temps de le fléchir par notre conversion. Hâtons-nous donc de profiter des moyens que nous offre sa miséricorde, et ne soyons plus attentifs qu'à l'écouter et à lui obéir. En faisant de ses divins oracles la règle de notre croyance et de notre conduite, nous n'avons point à craindre de nous tromper : car il nous dit expressément dans notre Évangile : *Celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde, que ce que j'ai appris de lui.* Voyez, dit ici saint Augustin, comment ce Fils adorable rend gloire à son Père ! Il étoit égal à lui et il proteste néanmoins qu'il ne dit que ce qu'il a appris de lui. Mais en rendant ainsi hommage à son Père céleste, ne sembloit-il pas dire aux Juifs, ne semble-t-il pas nous dire à nous-mêmes : Si moi qui suis Dieu,

comme celui qui m'a engendré de toute éternité, je me fais un devoir de le glorifier ; comment pourriez-vous être assez orgueilleux, pour lui refuser l'honneur qui lui est dû, vous qui n'êtes que ses esclaves ?

Les Juifs ne profitèrent pas de cette leçon, et *ils ne comprirent pas même qu'il disoit que Dieu étoit son père. Jesus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous connoîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné.*

Cette prédiction du Sauveur s'accomplit à la lettre. Lorsqu'il eut été élevé sur la croix, ceux même qui l'y avoient attaché, reconnurent sa divinité, et avouèrent en se frappant la poitrine, qu'il étoit véritablement le Fils de Dieu. Plusieurs de ses bourreaux devinrent ses disciples ; après l'avoir crucifié comme un criminel, ils l'adorèrent comme leur Dieu, et ils vinrent dit saint Augustin, boire avec respect, le sang qu'ils avoient répandu

avec cruauté. Mais pourquoi, continue le saint docteur, sa grâce opéra-t-elle ce prodige de miséricorde ? C'est afin qu'en voyant qu'il avoit pardonné à ceux même qui l'avoient fait mourir, personne ne désespérât d'obtenir le pardon de ses crimes, quels que puissent en être le nombre et la grièveté. Ne craignez donc pas, pécheurs, de recourir à sa divine clémence. Il ne sera pas moins miséricordieux envers vous, qu'il ne l'a été envers ses ennemis; et dès qu'il leur a pardonné jusqu'à sa mort, il vous donne tout lieu d'espérer qu'il vous pardonnera vos péchés.

Pour achever de se faire connoître aux Juifs, Jesus-Christ dit encore : *Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.* Par ces paroles, ce divin Sauveur a voulu nous apprendre que de même que son Père céleste étoit toujours avec lui, et ne le laissoit point, parce qu'il cherchoit sans cesse à se rendre agréable à ses yeux, ainsi le Seigneur ne nous abandonnera point, et

sera toujours avec nous, si nous sommes continuellement attentifs à lui plaire. Ne nous laissons donc point décourager par les difficultés que nous pourrons rencontrer, ni abbattre par les revers que nous pourrons avoir à essuyer dans la pénible carrière que nous avons à parcourir ; mais quelle que puisse être notre situation, ne songeons qu'à donner à Dieu des marques de notre soumission et de notre fidélité. Il aime ceux qui l'aiment ; il n'abandonne jamais ceux qui ne peuvent se résoudre à l'abandonner ; il se plaît à se déclarer pour ceux qui se déclarent pour lui ; et s'il est pour nous, que pourrions-nous avoir à craindre de ceux qui seroient contre nous ? Dès que le Seigneur est mon aide, disoit autrefois le saint Roi prophète, tout ce que les hommes pourroient faire contre moi, ne sauroit m'inspirer la moindre crainte, et je suis assuré qu'avec son secours, je triompherai de tous mes ennemis. Il en triompha en effet, et nous en triompherons comme lui, si nous mettons le Seigneur dans nos intérêts par notre attention à lui donner des marques

continuelles de notre obéissance et de notre amour. Ne nous attachons donc qu'à lui obéir, qu'à l'aimer, qu'à faire, comme Jesus-Christ, tout ce qui peut nous rendre toujours plus agréables à ses yeux; et après avoir été notre défenseur et notre protecteur dans le temps, il sera notre récompense dans l'éternité.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Alors Jesus s'adressant au peuple et à ses disciples, leur dit : Gardez-vous des Scribes et des Pharisiens. Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne les imitez pas en leurs œuvres : car ils disent, et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesans, qu'on ne sauroit porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes ; mais ils ne veulent pas les remuer du bout des doigts : ils font toutes leurs actions pour se donner en spectacle aux hommes : ils affectent de porter de larges bandes où sont les paroles de la loi, et d'avoir aussi des franges plus longues : ils se plai-

sent à se promener avec de grandes robes : ils aiment à avoir les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues : ils aiment à être salués dans les places publiques et à être appelés maîtres par les hommes. Pour vous, ne vous faites point appeler seigneur : car vous n'avez qu'un Seigneur, et vous êtes tous frères ; et n'appelez personne sur la terre votre père : car vous n'avez qu'un Père, qui est dans les cieux. Ne vous faites pas non plus appeler maîtres, parce que vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur : car quiconque s'élèvera sera humilié ; et quiconque s'humiliera sera élevé. *S. Matth. chap.* 23, *vers.* 1–12.

HOMÉLIE.

Rien ne donne une plus haute idée de la sagesse de notre divin Maître, que l'Evangile que vous venez d'en-

tendre. Il n'ignoroit pas que les Scribes et les Pharisiens étoient les ennemis les plus acharnés à sa perte. Il savoit qu'ils ne s'attachoient qu'à le censurer, qu'à le décrier, qu'à le noircir dans l'esprit du peuple dont il s'étoit attiré l'admiration ; et si comme la plupart des hommes, il se fût laissé dominer par le ressentiment et par la vengeance, il ne se seroit appliqué de son côté, qu'à les démasquer, qu'à les diffamer ; et il n'auroit parlé d'eux au peuple et à ses disciples, que pour les exhorter à les fuir et à les mépriser. Mais comme ces Scribes et ces Pharisiens étoient les dépositaires de la foi et de la loi de Moïse ; comme la doctrine qu'ils enseignoient étoit aussi pure, que leurs exemples pouvoient être contagieux ; il ne fut pas moins attentif à respecter leur caractère, qu'à blâmer leur conduite ; et en exhortant ses disciples à ne pas imiter leur exemple, il leur recommanda de se montrer dociles à leurs leçons.

Les Scribes et les Pharisiens, leur

dit-il, *sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne les imitez pas en leurs œuvres : car ils disent et ne font pas.* En disant que les Scribes et les Pharisiens étoient assis sur la chaire de Moïse, il vouloit donner à entendre qu'étant destinés par la providence à enseigner la loi, on devoit se conformer aux enseignemens qu'ils donnoient, et pratiquer la doctrine qu'ils prêchoient ; parce que la sainteté de cette doctrine étant indépendante du caractère de ceux qui en étoient les organes, elle méritoit toujours également d'être écoutée avec respect et avec soumission. Mais comme la conduite de ces docteurs étoit aussi déréglée, que la loi qu'ils enseignoient étoit sainte ; en ordonnant au peuple et à ses disciples d'être dociles à leurs instructions, il leur recommandoit de se tenir en garde contre leurs exemples ; et c'est pour cela qu'après leur avoir dit : *Observez et faites tout ce qu'ils diront*, il ajouta : *mais ne les imi-*

tez pas en leurs œuvres : car ils disent et ne font pas.

Or ce que ce divin Sauveur disoit autrefois des Scribes et des Pharisiens, je dois vous le dire aujourd'hui à vous-mêmes, M. F., des ministres de la religion. Ils ne sont pas assis sur la chaire de Moïse; mais ils montent dans la chaire de vérité, pour vous annoncer et vous expliquer la doctrine de Jesus-Christ. Ce sont eux que ce divin Maître a choisis pour être auprès de vous les interprètes de sa volonté ; et il seroit bien à souhaiter qu'ils fussent toujours aussi respectables par leur conduite, qu'ils le sont par leur caractère. Mais quand même cette conduite n'auroit rien que de condamnable, il n'en seroit pas moins vrai que la loi qu'ils enseignent, n'a rien que de sain, et que par conséquent, vous devez faire tout ce qu'ils vous disent. Le dérèglement de leurs mœurs ne vous dispense pas de vous conformer à leurs instructions ; et s'ils manquent à leurs devoirs, en ne faisant pas ce qu'ils di-

sent, vous devez remplir le vôtre, en le faisant vous-mêmes. S'ils se rendent coupables en contredisant leurs paroles par leurs actions, vous ne le seriez pas moins vous-mêmes, en les prenant pour vos modèles. Leurs désordres n'excuseroient point les vôtres; et en les condamnant pour vous avoir donné de mauvais exemples, le souverain Juge vous condamneroit un jour vous-mêmes pour les avoir suivis. *Faites donc tout ce qu'ils vous disent*, ainsi que Jesus-Christ l'ordonne; mais ne faites pas ce qu'ils font, et au lieu d'imiter leurs défauts, ne soyez attentifs qu'à vous en garantir. Ce divin Sauveur en reprochoit plusieurs aux Pharisiens, et je crois devoir les parcourir ici, afin qu'en apprenant à les connoître, vous appreniez à les éviter.

Le principal de ces défauts consistoit en ce qu'ils disoient ce qu'il falloit faire, et ne le faisoient pas; et c'est là une grande leçon pour nous, ministres de Jesus-Christ, qui sommes chargés de votre instruction : car quoique

tout homme qui viole la loi soit coupable, personne, dit saint Jean Chrytostôme, ne l'est davantage, que celui qui doit apprendre aux autres à l'observer; parce qu'en faisant le mal, il enhardit presque toujours les autres à le commettre, et se rend ainsi doublement criminel aux yeux du Seigneur. Malheur donc à nous, si comme les Scribes et les Pharisiens, *nous disions et ne faisions pas!* Nous serions punis d'autant plus sévèrement, qu'en qualité de ministres d'un Dieu infiniment Saint, nous sommes obligés de vivre plus saintement.

Le second défaut qui fut l'objet de la censure de Jesus-Christ, c'étoit la dureté que les Scribes et les Parisiens témoignoient à ceux qui leur étoient soumis. *Ils lient*, dit-il, *des fardeaux pesans et qu'on ne sauroient porter; ils les mettent sur les épaules des hommes; et ils ne voudroient pas les remuer du bout des doigts.* Tel a toujours été le caractère de la fausse vertu et de la fausse doctrine. Dans tous les temps, les

les hypocrites et les hérétiques ont cherché à en imposer par des dehors austères. Ils ont toujours affecté de se montrer sous un extérieur sévère, de prêcher une morale sévère, de prescrire à leurs sectateurs des pratiques sévères; mais ils savoient se dédommager en secret, de la fastueuse austérité qu'ils étaloient au dehors, et ils ne vouloient pas même toucher du bout du doigt, le pesant fardeau qu'ils imposoient aux autres. Ce n'est point ainsi que se comporte le chrétien qui suit les véritables règles de la foi et de la piété. Sévère envers lui-même, il est doux, indulgent et charitable envers le prochain. Attentif à éviter tout excès, il se tient toujours dans un juste milieu; il marche toujours entre le relâchement et le rigorisme. Pour ne se laisser entraîner dans aucune extrémité par ses idées particulières, il ne prend pour règle de sa conduite, que les décisions de l'église à qui seule il appartient de nous enseigner la morale que nous devons suivre; et s'il

prêche aux autres cette morale, c'est par ses exemples encore plus que par ses discours. Voilà, M. F., ce que fait tout véritable chrétien, et ce que vous devez faire vous-mêmes, si vous voulez l'être.

Mais vous ne devez pas éviter avec moins de soin l'ambition, l'orgueil et la vanité que J. C. reprochoit aux Scribes et aux Pharisiens : *ils font*, dit-il, *toutes leurs actions pour se donner en spectacle aux hommes ; ils affectent de porter de larges bandes, où sont les paroles de la loi, et d'avoir aussi des franges plus longues.* Pour comprendre le sens de ces dernières paroles, il faut savoir que Dieu voyant que les Juifs oublioient les faveurs dont ils les avoit comblés, leur commanda d'écrire ses miracles sur des petites bandes, pour les pendre à leurs bras, et d'attacher au bas de leurs robes, un ruban ou une frange de couleur de pourpre, afin que ces bandes et ces franges mystérieuses leur rappelassent partout et en tout temps ses bien-

faits et ses commandemens. Il n'y avoit rien en cela, qui ne fût très-propre à exciter la reconnoissance et à entretenir la piété de ceux qui se conformoient à l'esprit de la loi. Mais comme l'orgueil corrompt tout et abuse de tout, les Scribes et les Pharisiens n'étoient exacts à ces observances extérieures, que pour satisfaire leur vanité; et s'ils affectoient de porter des bandes plus larges et des franges plus longues que les autres Juifs, ce n'étoit qu'afin qu'on les crût plus pieux et plus vertueux. Mais que faites-vous, hommes aveugles, leur dit ici saint Jean Chrysostôme ? Dieu ne demande pas que vous aggrandissiez ces bandes, et que vous allongiez ces franges; mais il veut que vous vous ressouveniez de ses grâces, et que vous observiez ses commandemens. Ce n'est point par notre extérieur, que ce Dieu trois fois Saint, juge de notre mérite et de notre vertu; c'est par la pureté de nos sentimens; c'est par la sainteté des actions; et lorsqu'on ne se pare de dehors édi-

fians, que pour cacher les dérèglemens d'un cœur corrompu, on devient encore plus coupable à ses yeux, parce qu'on joint l'hypocrisie aux crimes qu'elle déguise.

Pour achever le portrait des Scribes et des Pharisiens, J. C. ajouta : *Ils aiment les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les synagogues ; ils aiment à être salués dans les places publiques, et à être appelés maîtres par les hommes.* Vous voyez par là, M. F., que les hommes vains et dominés par l'orgueil, n'aiment et ne cherchent en tout, que ce qui flatte leur vanité. Les préséances, les places de distinction, les démonstrations de respect, les titres d'honneur, c'est là le grand objet de leur ambition ; c'est là pour eux la source de la vraie gloire : ils vont même quelquefois jusqu'à faire consister leur grandeur dans ce qu'il y a de plus petit aux yeux de la raison, et ils ressemblent à des enfans qui croient être grands, parce qu'on les a placés sur une table où ils le paroissent.

Mais loin de vous, dit J. C. à ses disciples, loin de vous une vanité si puérile, et une conduite si contraire aux sentimens de modestie et d'humilité que doit avoir tout véritable chrétien. *Ne vous faites point appeler seigneur : car vous n'avez qu'un Seigneur, et vous êtes tous frères ; et n'appelez personne sur la terre votre père : car vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Ne vous faites pas non plus appeler maître ; vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ.* En nous défendant de rechercher par un esprit d'orgueil et de vanité, comme les Pharisiens, les titres de seigneur, de père et de maître, notre divin Législateur, ne prétend pas que nous les méconnoissions dans les autres ; et s'il nous dit que nous n'avons qu'un Seigneur, que nous n'avons qu'un Père qui est dans les cieux, que nous n'avons qu'un Maître qui est le Christ, c'est pour nous donner à entendre que Dieu est le Seigneur des seigneurs, et le Père de tous les hommes ; que J. C. est le Maître de tous ceux qui

sont ici-bas décorés de ce nom. C'est pour nous apprendre qu'en respectant dans les hommes, l'autorité que ces différens titres leur donnent sur nous, nous devons reconnoître qu'ils la tiennent de Dieu; qu'ils sont les représentans, les images, les organes de Dieu, et que par conséquent, c'est à Dieu que nous devons rapporter les honneurs que nous leur rendons. Honorons donc les supérieurs, les pères et les maîtres que nous avons sur la terre; mais honorons-les à cause de Dieu, dont ils tiennent la place. En les envisageant sous ce point de vue, nous n'en serons que plus exacts à leur rendre ce qui leur est dû, parce qu'en le leur refusant, nous croirions avec raison, manquer à ce que nous devons à Dieu même.

Mais du reste, qui que nous soyons, et dans quelque état que nous nous trouvions, souvenons-nous que d'après l'oracle de J. C., nous sommes tous frères, et qu'en cette qualité, nous devons nous entr'aider, et nous aimer comme des frères, qui se regardant

tous comme égaux, ne craignent pas de s'abaisser les uns devant les autres, quand il s'agit de se rendre service. C'est là ce que notre divin Maître a voulu nous donner à entendre en nous disant : *Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur.* Quand on regarde les autres comme ses égaux et comme ses frères, quelque élevé que l'on soit au-dessus d'eux par ses talens, par son rang, ou par sa naissance, on se fait un devoir de les aider, de les servir, de leur être utile ; et bien loin de se déshonorer et de se dégrader, en devenant en quelque sorte leur serviteur, on ne fait qu'augmenter sa gloire. Saint Louis humblement prosterné aux pieds des pauvres, paroissoit plus grand aux yeux du monde même, que lorsqu'il étoit pompeusement assis sur le trône, parce que rien n'est plus glorieux pour l'homme, que d'être bienfaisant, bon, humain, charitable ; et c'est pour cela que J C. nous dit à la fin de notre Évangile : *Quiconque s'élèvera sera humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé.*

L'expérience nous montre tous les jours la vérité de cette maxime. Rien ne fait plus mépriser un homme en place, que le mépris qu'il témoigne à ceux qui sont au-dessous de lui. Il ne paroît jamais plus petit, que lorsqu'il affecte d'être fier pour paroître grand ; et plus il cherche à s'élever, plus on se plaît à le rabaisser. Mais jamais au contraire il ne s'honore plus aux yeux du monde, que lorsqu'il descend de la hauteur de son rang, pour se rapprocher de ceux qui lui sont soumis. Sa bonté relève alors l'éclat de sa dignité, et bien loin de la lui envier, on se réjouit de l'en voir revêtu, parce qu'on voit qu'il ne s'en sert que pour faire des heureux. Il en est de même dans toutes les conditions et dans tous les états. Partout on préfère la condescendance et l'affabilité à l'orgueil et à la fierté. Partout on se plaît à élever ceux qui s'humilient, et à humilier ceux qui s'élèvent. Soyons donc humbles, si nous voulons être véritablement grands. Si nous ne le sommes pas aux yeux des hommes,

nous le serons à ceux de Dieu qui abhorre autant l'orgueil, qu'il aime l'humilité. C'est cette humilité qui doit faire le caractère de tout véritable chrétien, puisque J. C. ne nous a rien tant recommandé que cette vertu, et qu'en nous parlant en la personne de ses apôtres, il nous a dit expressément : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Si nous nous conformons à cette sage leçon, non-seulement nous serons glorifiés aux yeux des hommes, mais nous jouirons encore de la gloire que J. C. a promise à ceux qui auront imité sa douceur et son humilité.

HOMELIE

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS allant à Jérusalem, prit à part ses douze disciples, et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem. Là le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes ; ils le condamneront à mort ; ils le livreront aux Gentils qui le traiteront avec dérision, qui le flagelleront et le crucifieront ; et le troisième jour il ressuscitera. Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils et l'adora, lui demandant une grâce. Que voulez-vous, lui dit Jesus ? Elle répondit : Ordonnez que dans votre royaume, mes deux fils que voici, soient assis l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Mais Jesus s'adressant aux deux

frères, leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pourrez-vous boire le calice que je dois boire ? Ils lui répondirent : Nous le pouvons. Jesus leur répondit : il est vrai que vous boirez le calice que je boirai ; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous l'accorder ; c'est pour ceux à qui mon père l'a préparé. Les dix autres apôtres ayant entendu ceci, ils en conçurent de l'indignation contre les deux frères. Mais Jesus les appela à lui, et leur dit : vous savez que les grands font valoir leur autorité sur leurs sujets : il n'en sera pas ainsi entre vous. Mais que celui qui vaudra être le plus grand parmi vous, soit le serviteur des autres, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit l'esclave des autres : car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. *S. Matth. chap.* 20.

HOMÉLIE.

Jesus allant à Jérusalem, prit à part ses douze disciples, et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem. Là le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes : ils le condamneront à mort : ils le livreront aux Gentils qui le traiterout avec dérision, qui le flagelleront et le crucifieront ; et le troisième jour, il ressuscitera. Nous ne devons pas être étonnés, M. F., d'entendre J. C. prédire les outrages et les mauvais traitemens qu'il devoit essuyer de la part d'un peuple qui avoit été si souvent témoin de ses miracles et comblé de ses bienfaits. L'expérience nous a assez montré dans ces derniers temps, que toujours prête à se laisser séduire, la multitude inconstante et légère, passe souvent sans raison, de l'amour à la haine, de l'estime au mépris. Mais ce qui doit nous surprendre et exciter notre admiration,

c'est le ton calme et modéré avec lequel ce divin Sauveur parle de la persécution qu'on lui préparoit. On ne remarque dans ses paroles, ni plaintes, ni murmures, ni invectives contre ses persécuteurs et ses ennemis. Il peint par avance les ignominies et les tourmens qu'il devoit endurer; mais comme il sait que c'est par ces ignominies et ces tourmens, qu'il doit sauver le monde, il ne s'en afflige pas; et s'il les prédit en détail à ses apôtres, ce n'est que pour les prévenir contre le scandale qu'ils pourroient leur causer; ce n'est que pour leur faire comprendre qu'il ne souffrira, que parce qu'il le voudra; ce n'est surtout qu'en leur annonçant que ses humiliations et sa mort deviendroient la source de sa gloire, et qu'en ressuscitant le troisième jour, il effaceroit par sa résurrection, toute la honte de son trépas. Mais quelque claire que fût cette prédiction de leur divin Maître, les apôtres avoient peine à y ajouter foi. Le souvenir de tant de malades qu'il

avoit guéris, de tant de possédés qu'il avoit délivrés, de tant de morts même qu'il avoit ressuscités, ne pouvoit se concilier dans leur esprit avec les mauvais traitemens dont il parloit, et ils ne pouvoient pas comprendre, dit saint Jean Chrysostôme, comment celui qui avoit fait tant de merveilles, pourroit souffrir tant d'indignités. C'est pourquoi la peinture qu'il leur en traça, ne fit presque sur eux aucune impression, et ne les empêcha pas de chercher à exécuter les projets d'ambition qu'ils avoient conçus.

La mère des enfans de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils, et l'adora, lui demandant une grâce. Que voulez-vous, lui dit Jesus? Elle répondit: Ordonnez que dans votre royaume, mes deux fils que voici, soient assis l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Rien n'est plus naturel à une mère, que de s'intéresser au bonheur de ceux qu'elle a portés dans son sein, et si la demande que fit celle des enfans de Zébédée eût été plus sage, nous

ne pourrions qu'y applaudir. Mais que demande-t-elle, lorsqu'elle dit à Jesus : *Ordonnez que dans votre royaume, mes deux fils que voici, soient assis l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche?* Prie-t-elle ce divin Sauveur de leur donner les premières places dans le royaume céleste, dont il leur avoit si souvent parlé? Tel auroit dû être sans doute l'objet de sa prière, puisque ce n'est que dans ce royaume céleste, que ses enfans pouvoient être entièrement et constamment heureux. Mais ce n'est point là ce qu'elle demande à J. C. La plupart des Juifs prenant mal le sens de certaines expressions qu'on trouve dans les écrits des prophètes, s'étoient imaginé que ce divin Messie n'étoit descendu du ciel, que pour les délivrer de la tyrannie de leurs ennemis, et pour établir sur la terre un règne temporel qui leur soumettroit les autres nations. Les enfans de Zébédée qui étoient imbus comme les autres, de ce vain préjugé, avoient persuadé à leur mère que ce royaume terrestre

auroit bientôt lieu ; et c'est en conséquence de cette fausse idée, qu'elle disoit à J. C. : *Ordonnez que dans votre royaume, mes deux fils que voici, soient assis l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche.* Ce n'étoient donc point la religion et la piété qui avoient dicté sa demande, c'étoit la vanité, c'étoit l'ambition ; ou plutôt c'étoit le désir qu'avoient ses enfans d'occuper un rang distingué et de s'élever au-dessus des autres apôtres : car étant foible et complaisante, comme le sont presque toutes les mères, elle ne demanda que ce qu'ils lui avoient suggéré.

Mais que répondit J. C. à ces enfans ambitieux, qui abusoient de la tendresse de leur mère, pour satisfaire leur ambition ? *Vous ne savez*, leur dit-il, *ce que vous demandez.* Mon royaume n'est point un royaume terrestre ; et ce n'est point en ce monde que je dois régner. C'est dans un séjour plus heureux ; c'est dans le ciel, que j'ai établi mon trône. Ce n'est point par la naissance ou par la parenté, qu'on acquiert le

droit d'y avoir une place à côté de moi ; c'est par le travail, c'est par la patience, c'est même par l'effusion de son sang, qu'on doit l'obtenir ; et ce n'est qu'en répandant le mien, que je pourrai moi-même en prendre possession. *Pouvez-vous donc boire le calice que je dois boire ?* Etes-vous prêts à tout souffrir pour moi, comme je suis disposé à tout endurer pour vous ? A cette condition, vous pouvez espérer de régner un jour avec moi. Mais sans cela, tous vos vœux et tous vos désirs seroient inutiles. Cessez donc d'aspirer aux honneurs, aux dignités, et aux distinctions frivoles dont on peut jouir sur la terre ; mais ne soupirez qu'après la gloire infinie qui vous est réservée dans le royaume du ciel, et souvenez-vous que pour pouvoir y régner un jour à côté de moi, il faut dès maintenant se résoudre à vivre, à souffrir, et à mourir même, s'il le faut comme moi.

Ce que ce divin Sauveur disoit aux enfans de Zébédée, il nous le dit à

tous. Nous ne sommes pas nés pour briller, pour nous élever, pour nous distinguer ici-bas. Nous avons une plus sublime destination : nous sommes appelés à régner au plus haut des cieux, et à y partager la gloire du Roi des rois. Ne cherchons donc point à parvenir aux postes d'honneur que nous pourrions occuper dans le monde ; mais appliquons-nous à mériter le trône de gloire qui nous est réservé dans le royaume céleste. Et vous, pères et mères, n'ambitionnez point pour vos enfans, ce qui pourroit les faire briller aux yeux des hommes ; mais attachez-vous à leur faire pratiquer les vertus, qui peuvent les rendre agréables aux yeux de Dieu. Ne désirez point pour eux ce qui peut les illustrer, mais ce qui est propre à les sanctifier. Ne sollicitez point auprès des hommes leur élévation, mais demandez sans cesse au Seigneur leur sanctification ; car selon les principes de la religion, c'est de là que dépend leur vraie gloire et leur solide bonheur, non-seulement pour

le court espace de temps qu'ils doivent passer sur la terre, mais encore pour toute l'éternité.

Lorsque les enfans de Zébédée eurent répondu à J. C. qu'ils pouvoient boire le calice qu'il boiroit lui-même, et qui n'étoit autre chose que ses souffrances et sa passion; *il est vrai*, leur dit ce divin Sauveur, *vous boirez le calice que je boirai;* et ils le burent en effet, puisque Jacques, l'un de ces enfans, fut mis à mort par Hérode, à cause de J. C., et que l'autre, appelé Jean, fut jeté en haine de la foi, dans une chaudière bouillante, d'où il ne sortit sain et sauf, que par un miracle. *Mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche*, ajouta ce divin Sauveur, *ce n'est point à moi à vous l'accorder; c'est pour ceux à qui mon Père l'a préparé*. Mais quels sont ceux pour qui le Père céleste a préparé ces places qui méritent seules de fixer nos désirs? Les arbitres de la fortune, les distributeurs des grâces et des faveurs, n'ont souvent égard ici-bas qu'au nom,

qu'aux titres, qu'à la naissance, et font même quelquefois tomber leurs dons sur ceux qui s'en montrent le plus indignes; mais le souverain Rémunérateur ne récompensera que ceux qui auront mérité de l'être; et ce seront les hommes les plus vertueux qui occuperont les premières places dans son royaume. Cessez donc de vous plaindre de votre sort, vous qui, nés dans une condition obscure, n'avez en partage que les mépris et l'obscurité. Si vous ne pouvez pas vous flatter de parvenir aux postes d'honneur qui pourroient vous faire briller dans le monde, vous pouvez vous procurer une gloire plus éclatante que celle dont vous pourriez jouir sur la terre; et pour vous en rendre dignes, il n'est pas nécessaire que vous vous distinguiez par l'éclat des talens, des exploits ou de la naissance; vous n'avez besoin que d'éviter le mal et de faire le bien, que de fuir le vice et de pratiquer la vertu. Oui, ne fussiez-vous qu'une simple bergère, comme Geneviève, qu'un obs-

cur laboureur, comme Isidore, qu'un mendiant même comme Lazare; si Dieu trouve en vous l'innocence de Geneviève, la sainteté d'Isidore, la patience de Lazare, vous serez un jour plus grands et plus élevés dans le ciel, que ne le sont ceux qui occupent les plus hauts rangs sur la terre. Cessez donc encore une fois, de vous plaindre de l'obscurité de votre état; mais songez seulement à vous y sanctifier. Ne murmurez plus contre la sagesse de la Providence; mais attachez vous à remplir les vues qu'elle a sur vous, et n'oubliez jamais que d'après l'oracle de l'apôtre S. Paul, Dieu rendra à chacun, non pas selon les postes qu'il aura occupés et les honneurs dont il aura joui, mais selon les bonnes œuvres qu'il aura faites, et les vertus qu'il aura pratiquées.

Telle est la leçon que J. C. nous fait à tous, dans la personne des deux apôtres qui lui demandoient les premières places dans son royaume. Mais il leur en fit bientôt une autre, qui n'étoit pas

moins importante, et qui ne nous sera pas moins utile qu'à eux. Les dix autres apôtres ayant entendu la prière que Jacques et Jean avoient adressée à leur divin Maître, *ils en conçurent de l'indignation contre les deux frères*, et ils montrèrent par leurs discours, que si leur collègues dans l'apostolat, étoient dévorés par l'ambition, ils étoient eux-mêmes rongés par la jalousie; ce qui prouve bien qu'avant la descente de l'Esprit-Saint, ils étoient esclaves de leurs passions, comme les autres hommes, et que ce ne fut qu'à la vertu toute-puissante de ce divin Esprit, qu'ils furent redevables de la sainteté éminente dont ils donnèrent dans la suite l'exemple. Mais pour les guérir les uns et les autres, J. C. qui est le médecin de nos ames, *les appela à lui, et leur dit : Vous savez que les princes des nations dominent sur elles, et que les grands font valoir leur autorité sur leurs sujets. Il n'en sera pas de même entre vous; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous, soit le*

serviteur des autres ; et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit l'esclave des autres.

Que nous serions heureux, M. F., si tous ceux qui par leur rang et leur dignité, sont élevés au-dessus des autres hommes, prenoient ces maximes de J. C. pour règle de leur conduite. Alors on ne verroit en eux ni fierté, ni hauteur, ni dureté ; on n'y trouveroit que douceur, que condescendance et que bonté. Alors loin de nous accabler sous le poids de leur autorité, ils ne seroient attentifs qu'à nous soulager par leurs bienfaits. Alors enfin moins jaloux de se faire craindre, que de se faire aimer, ils ne croiroient pouvoir se rendre heureux, qu'en faisant le bonheur de ceux qui leur sont soumis. Mais s'il arrivoit que dans leur conduite envers nous, ils oubliassent les sages règles que J. C. leur a prescrites, ne les oublions pas nous-mêmes ; et quelle que puisse être l'autorité que nous avons sur les autres, ne nous en servons que pour leur faire du bien.

C'est là le grand exemple que nous a donné notre divin Maître.

Le Fils de l'homme, nous dit-il, *n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs*. C'est dans cette vue, qu'il ne cessa d'instruire ses disciples, et qu'il voulut bien leur servir de Maître. C'est dans cette vue, qu'il daigna s'abaisser jusqu'à leur laver les pieds, et qu'après avoir rempli cette fonction humiliante, il leur dit : je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. C'est dans cette vue enfin, qu'il porta la générosité jusqu'à mourir pour sauver le genre humain; car s'il nous dit qu'il a donné sa vie pour la rédemption de plusieurs, ce n'est pas qu'il ne soit mort pour tous les hommes, comme l'hérésie a osé le soutenir ; c'est uniquement parce qu'il prévoyoit qu'il n'y avoit qu'une partie des hommes qui profiteroient de sa mort, et que pouvant tous se sauver, la plupart s'obstineroient à se perdre. Appliquons-nous donc, M. F.,

à

faire tout ce qui dépend de nous pour n'être pas du nombre de ces derniers; et pour profiter du prix du sang que notre divin Rédempteur a versé pour nous, attachons-nous à nous conformer aux leçons et aux exemples qu'il nous a donnés. Aimons, comme lui, à servir les autres, plutôt qu'à en être servis. Préférons le mérite que procure la bonté, aux prérogatives que donne l'autorité. Ne profitons de l'empire que nous avons sur nos frères, que pour leur faire du bien. Ne craignons pas même, à l'exemple de J. C., de donner, s'il le faut, notre vie pour les sauver; puisqu'en les sauvant, nous nous sauverons nous-mêmes, et nous verrons un jour notre générosité récompensée par un bonheur qui n'aura point de fin.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS dit aux Pharisiens : Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitoit splendidement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré de se rassassier des miettes qui tomboient de la table du riche; mais personne ne lui en donnoit, et les chiens venoient lui lécher ses plaies. Or il arriva que ce pauvre mourut, et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Le mauvais riche étant dans les tourmens, leva les yeux, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et il lui dit en criant :

Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue : car je souffre cruellement dans ces flammes. Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie, et que Lazare, au contraire, n'y a eu que des maux. Maintenant il est dans la joie, et vous dans les tourmens. De plus, il y a pour jamais un grand chaos entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent; comme du lieu où vous êtes, on ne peut venir ici. Je vous prie donc, mon père, dit le riche, d'envoyer Lazare à la maison de mon père où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourmens. Abraham lui répondit : ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Le riche repartit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni

Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciteroit. *S. Luc, chap.* 16.

HOMÉLIE.

Rien de plus ordinaire que de voir les riches s'applaudir de leur sort, et les pauvres se plaindre du leur. Rien de plus commun du moins que de regarder l'opulence comme la source de la vraie félicité, et l'indigence comme le plus grand de tous les malheurs. C'est là l'opinion qu'en ont presque tous les hommes; et c'est pour cela que dans le monde, on ne soupire qu'après les richesses, et l'on ne craint rien tant que la pauvreté. Mais sont-ce là les idées et les sentimens que doit avoir un véritable chrétien? Jugeons en, M. F., par ce que nous lisons dans l'Évangile de ce jour; et en voyant les deux portraits que J. C. a eu soin de nous y tracer, apprenons ce que nous devons penser de ces richesses et de cette pau-

vreté, qui sont l'objet de notre crainte ou de nos désirs.

Il y avoit, nous dit ce divin Sauveur, *un homme riche qui étoit vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitoit splendidement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré de se rassassier des miettes qui tomboient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnoit, et les chiens venoient lui lécher ses plaies.*

Quelle différence entre le sort du riche et celui du pauvre ! L'un est au faîte de la prospérité, et l'autre est plongé dans l'abîme de la misère. Le premier a tout en abondance, et le second manque de tout. Le riche est vêtu de pourpre et de lin, et le pauvre est couvert d'ulcères. Celui-là satisfait tous les jours sa sensualité par l'usage des mets les plus exquis ; et celui-ci ne peut pas même obtenir pour se nourrir, les miettes qui tombent de la table de ce riche impitoyable. D'après ce parallèle, tout l'avantage vous semble être sans doute

du côté de ce dernier, et il n'y a certainement aucun de vous qui ne le croie beaucoup plus heureux que le pauvre, qu'on voyoit couché à sa porte. Mais ce n'est point par l'état où ils sont ici-bas, qu'il faut juger du bonheur ou du malheur des hommes ; c'est par celui où ils seront après cette vie. Nous ne faisons que passer sur la terre ; nous n'y sommes que comme des voyageurs ; et il vaut bien mieux suivre une route pénible et arriver à un heureux terme, que de marcher par un chemin agréable, et de tomber dans un affreux précipice. Or voilà, M. F., la différence qu'il y avoit entre le mauvais riche et l'infortuné Lazare. Celui-ci ne marchoit que sur des ronces et des épines ; et celui-là voyoit naître les fleurs sous ses pas. Mais après avoir long-temps suivi une route si différente, ils parvinrent enfin tous deux au terme ; et qu'arriva-t-il alors ? L'évangile va nous l'apprendre !

Ce pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.

Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Voilà ce que devinrent enfin ces deux hommes dont l'un vous paroissoit si à plaindre, et dont l'autre vous sembloit si heureux. Le premier passa de l'abîme de la misère dans le séjour du bonheur; et le second fut transporté du sein de l'opulence au fond de l'enfer. Mais pourquoi leur sort fut-il si différent après leur mort? C'est que leur conduite avoit été entièrement opposée pendant leur vie. C'est qu'en sanctifiant ses souffrances et sa pauvreté par la patience, par la résignation, par une entière soumission à la volonté du Seigneur, Lazare en avoit fait pour lui, un trésor de mérites; au lieu qu'en ne se servant de son opulence, que pour satisfaire son orgueil et sa sensualité, le mauvais riche en avoit fait l'instrument de ses vices et de ses désordres. Ce ne sont donc point les richesses ou la pauvreté, qui constituent le bonheur ou le malheur des hommes; c'est l'usage que l'on en fait. Un pauvre vertueux qui se

voit privé des biens de la terre, sans se plaindre et sans les désirer, est plus heureux aux yeux de la religion, qu'un riche voluptueux qui ne s'en sert que pour en abuser et pour offenser celui de qui il les tient. Aussi ce ne sont point les richesses, mais la pauvreté que J. C. a préconisée dans son évangile. Il n'a point dit : heureux les riches ! Il a lancé au contraire les plus terribles anathèmes contr'eux ; mais il s'est écrié : *Heureux les pauvres !* et il a expressément déclaré que le royaume des cieux leur appartenoit.

Détrompez-vous donc de la fausse idée que vous aviez de votre état, vous à qui la providence a refusé les dons de la fortune ; et au lieu de vous plaindre de votre pauvreté, ne songez qu'à la rendre méritoire, en vous soumettant avec une humble résignation, aux dispositions salutaires de cette providence adorable, qui a voulu vous sanctifier comme Lazare, par l'exercice de la patience. Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde se réjouira,

disoit J. C. à ses apôtres ; mais votre tristesse se changera en joie. C'est là ce que je puis dire à tous ceux qui coulent leurs jours dans le sein de l'indigence et de la misère. Vous serez ici-bas en proie à toutes sortes de maux, tandis que les riches du siècle jouiront de tous les plaisirs ; mais lorsque le temps de la justice divine sera arrivé, tout prendra une face nouvelle, et vous verrez s'opérer dans votre sort et dans celui des heureux du monde, le même changement qui se fit dans celui de Lazare et du mauvais riche.

Ce riche étant dans les tourmens, leva les yeux, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et il lui dit en criant : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue : car je souffre cruellement dans ces flammes. Le voilà donc plongé dans les tourmens, ce riche sensuel qui avoit vécu jusqu'alors dans les plaisirs et dans la mollesse ! Le voilà témoin de la gloire et du bonheur de

Lazare qui lui avoit paru jusqu'alors si méprisable et si malheureux ! Le voilà réduit par une juste punition de Dieu, à demander une goutte d'eau à celui à qui il avoit refusé les miettes qui tomboient de sa table ! Et voilà aussi le terrible châtiment auquel doivent s'attendre les riches du monde, qui imitent la conduite de celui de notre Évangile. Aveuglés par l'amour-propre et par les fausses maximes du monde, ils s'imaginent souvent qu'ils peuvent impunément donner tout à leur orgueil, à leur sensualité, et ne rien accorder au soulagement et aux besoins des pauvres ; mais l'exemple du mauvais riche ne doit-il pas suffire pour les convaincre que cet amour excessif pour eux-mêmes, et cette extrême insensibilité pour les autres, suffiront pour les faire condamner au tribunal du souverain Juge ! Car qu'avoit fait de plus qu'eux, le mauvais riche qui fut précipité dans l'enfer ? Avoit-il usurpé le bien de la veuve et de l'orphelin ? S'étoit-il livré aux excès de la débau-

che, du libertinage et de l'impiété ? Non, M. F.; mais *il étoit vêtu de pourpre et de lin*, c'est-à-dire, de tout ce que le luxe pouvoit étaler de plus brillant et de plus précieux; mais *il se traitoit splendidement tous les jours*, et procuroit à ses sens tout ce qui pouvoit les flatter; mais il s'étoit surtout montré insensible à l'état déplorable où étoit réduit l'infortuné Lazare. Il le voyoit couché à sa porte et couvert d'ulcères; et il ne songeoit pas même à lui procurer le moindre adoucissement. Il l'entendoit demander d'une voix suppliante, les miettes qui tomboient de sa table; et il avoit la barbarie de les lui refuser; et il étoit moins compatissant envers lui que les animaux eux-mêmes, qui *venoient lécher ses plaies.*

C'est là, M. F., tout ce qui lui est reproché dans notre Évangile. Cependant quoiqu'il ne se fût rendu coupable d'aucun autre crime, il n'en fut pas moins reprouvé et enseveli dans l'enfer. Ne croyez donc pas, riches du monde, ne croyez pas être innocens,

parce que vous n'êtes pas aussi criminels que vous pourriez l'être. Si ne pensant qu'à vous-mêmes, vous oubliez entièrement vos semblables ; si au lieu d'être généreux et charitables, vous n'êtes que vains et fastueux ; si tout occupés de votre bonheur, vous ne faites rien pour adoucir le malheur des autres ; si vous n'employez qu'à contenter vos passions, les biens que la providence vous avoit surtout donnés pour soulager la misère des pauvres ; c'en est assez pour vous rendre coupables aux yeux du Seigneur ; et n'eussiez-vous commis aucun autre crime, l'enfer sera votre partage, comme il fut celui du mauvais riche. Vous sentirez alors tout le mal que l'on fait, en ne faisant aucun bien ; mais vous chercherez en vain à adoucir le châtiment que vous auront attiré votre égoïsme et votre dureté. Le mauvais riche demanda une goutte d'eau, pour raffraîchir sa langue embrasée ; *Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie, et*

que Lazare au contraire n'y a eu que des maux. Maintenant il est dans la joie, et vous, dans les tourmens. De plus, il y a pour jamais un grand chaos entre vous et nous; de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le pourroient; comme du lieu où vous êtes, on ne peut venir ici.

Vous devez voir, M. F., par les paroles que je viens de citer, que si le mauvais riche fut précipité dans l'enfer, et Lazare transporté dans le sein d'Abraham, c'est que le premier avoit été comblé de biens pendant sa vie, et que le second avoit été accablé de maux; mais vous devez aussi remarquer qu'il résulte de-là une vérité bien consolante ou bien effrayante pour nous. Et quelle est cette vérité? C'est, dit saint Augustin, qu'on ne peut être heureux dans ce monde et dans l'autre. C'est qu'une vie passée dans les délices est un présage d'un éternité malheureuse, et qu'une vie souffrante et mortifiée est le gage d'un éternelle félicité. Réjouissez-vous donc, vous dirai-

je ici, comme J. C. le disoit à ses apôtres, réjouissez-vous et tressaillez d'alégresse, vous qui coulez vos jours dans les larmes et dans la tristesse, et songez que si vous souffrez comme Lazare, vous partagerez un jour son bonheur. Mais tremblez, vous qui passez les vôtres dans la joie et dans les plaisirs. En vivant comme le mauvais riche, vous vous préparez le sort affreux qu'il eut en partage après sa mort. Vous passerez comme lui du sein des délices au milieu des tourmens; vous serez séparés à jamais par un chaos immense, du Dieu qui seul pourroit faire votre bonheur; et les douceurs que vous aurez goûtées sur la terre, pendant un court espace de temps, seront remplacées par des supplices qui n'auront point de fin. Y a-t-il rien de plus propre à vous faire renoncer à cette vie molle et voluptueuse que vous menez? Ah! que la grande leçon que vous fait aujourd'hui le riche de notre Évangile, ne soit pas perdue pour vous; et puisque jusqu'ici, vous avez été assez

insensés pour imiter sa conduite, soyez désormais assez sages pour profiter de l'avis salutaire qu'il vouloit faire donner à ses frères.

Je vous prie, mon père, dit-il à Abraham, *je vous prie d'envoyer Lazare à la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi dans ce lieu de tourmens.* Cet avertissement s'adresse à nous ainsi qu'aux frères du mauvais riche, et nous ne sommes pas moins intéressés qu'eux à en profiter, puisque nous avons à craindre autant qu'eux, de tomber dans ce lieu de tourmens. Mais notre peu de foi ne nous le rendra-t-il pas inutile ? Lorsqu'Abraham eut répondu au mauvais riche, que ses frères *avoient Moïse et les prophètes, et qu'ils n'avoient qu'à les écouter*, pour se préserver du malheur qu'il vouloit leur faire éviter ; *il lui repartit : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni*

les prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciteroit.

Ce qu'Abraham dit ici des frères du mauvais riche, on pourroit l'appliquer à tous les incrédules. Ils nous disent souvent que pour croire, ils voudroient être témoins de quelque miracle ; ils voudroient voir quelque mort qui leur apprît ce qui se passe au-delà du tombeau. Mais dès qu'ils ne se rendent pas aux preuves évidentes que nous avons de la vérité de la religion, ils ne se rendroient pas non plus au témoignage d'un homme ressuscité, et ils chercheroient quelque vain prétexte pour l'éluder. Car ce n'est point leur raison, qui leur fait méconnoître les caractères divins avec lesquels le christianisme se montre à nos yeux : s'ils la consultoient cette raison, ils verroient clairement qu'une religion qui, soit dans la doctrine céleste qu'elle nous enseigne, soit dans les prophéties authentiques qui l'ont annoncée, soit dans les miracles éclatans qui l'ont confirmée, soit dans les progrès merveilleux qu'elle a faits, mal-

gré les obstacles naturellemet insurmontables qui sembloient devoir en rendre l'établissement impossible, porte des traits sensibles de la sagesse, de la sainteté, et de la puissance du Dieu qui en est l'auteur, n'a pas besoin de nouveaux miracles pour être crue. Mais encore une fois, ce n'est pas leur raison qui les empêche de croire, ce sont leurs passions qui ne peuvent souffrir le joug qu'elle leur impose; ils croiroient, si la foi n'engageoit à rien; mais comme elle exige les sacrifices les plus rigoureux, ils ne s'appliquent qu'à la combattre; et comme les passions ont coutume d'obscurcir ce qu'il y a de plus clair, ils sont insensibles à tous les motifs évidens qui devroient les porter à croire. Défions-nous donc, M. F., de ces trompeuses passions, et au lieu de dire que si quelqu'un des morts venoit nous trouver, nous ferions pénitence; profitons des leçons salutaires que Lazare et le mauvais riche nous donnent après leur mort. Si nous sommes pauvres, apprenons du

premier à endurer patiemment les maux attachés à notre pauvreté ; et au lieu d'en faire le sujet de nos plaintes et de nos murmures, faisons-nous-en un mérite par notre résignation et par notre patience. Si nous sommes riches, gardons-nous de n'employer nos richesses, comme le second, qu'à nourrir notre luxe et à flatter notre sensualité ; mais faisons-nous un devoir de les consacrer au soulagement des pauvres et des malheureux. Alors les richesses qui causèrent la perte du mauvais riche, deviendront pour nous un moyen de salut ; et si nous nous en servons pour faire le bonheur des autres, elles serviront à nous procurer le bonheur éternel, que Dieu réserve aux riches charitables et compatissans.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS dit au peuple Juif et aux princes des prêtres cette parabole : Un homme planta une vigne ; il l'environna d'une haie, creusant dans la terre ; il y fit un pressoir, et y bâtit une tour : puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla faire un voyage, où il demeura beaucoup de temps. Or la saison de la vendange étant proche, le maître envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir le fruit de sa vigne : mais les vignerons s'étant saisis d'eux, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un troisième. Il leur envoya de nouveau un plus grand nombre de ses serviteurs ; mais ils les traitèrent de la même manière. Il leur envoya son propre

fils, en disant : Ils auront quelque respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et rendons-nous maîtres de son héritage. Ainsi s'étant saisis de lui, ils le chassèrent de sa vigne, et le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, comment traitera-t-il les vignerons ? Ils lui répondirent : Le maître viendra, il exterminera ces misérables, et louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui rendront les fruits dans la saison. Jesus leur dit : N'avez-vous jamais lu dans l'écriture cet endroit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissoient, est devenue la principale pierre de l'angle? C'est l'ouvrage du Seigneur, et nous le voyons avec admiration. C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera ; mais celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera. Les princes des prêtres et les pharisiens ayant entendu

ces paroles de Jesus, comprirent bien que c'étoit d'eux qu'il parloit : ils eurent envie de se saisir de lui ; mais ils appréhendèrent le peuple, parce qu'il le regardoit comme un prophète. *Saint Matth. chap.* 21.

HOMÉLIE.

La parabole que vous venez d'entendre, ne regarde proprement que les Juifs, et J. C. semble ne l'avoir imaginée, que pour leur mettre sous les yeux une image sensible des bienfaits précieux dont il les avoit comblés, de l'indigne abus qu'ils en avoient fait, et du terrible châtiment que leur ingratitude devoit leur attirer. Je ne ferai donc en vous l'expliquant, que vous tracer une histoire abrégée de ce peuple ingrat et aveugle. Mais quoique cette histoire vous soit étrangère, elle pourra servir à votre instruction, parce qu'en vous montrant le crime et le châtiment des Juifs, elle vous apprendra

à les craindre et à vous en préserver. Ecoutez-donc attentivement l'explication que je vais vous en faire.

Un homme, dit J. C., *planta une vigne, il l'environna d'une haie, creusant dans la terre; il y fit un pressoir, et y fit bâtir une tour: puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla faire un voyage où il demeura beaucoup de temps.*

Cet homme, selon l'interprétation de tous les saints pères, c'est Dieu. La vigne qu'il planta, c'est le peuple Juif qu'il avoit distingué des autres nations, et choisi pour être son peuple. La haie dont il environna cette vigne chérie, c'est la loi de Moïse, qui étoit destinée à les préserver des ravages que le vice et l'idolâtrie auroient pu y causer. Le pressoir, c'est l'autel des holocaustes, où couloit le sang des victimes qu'on y immoloit pour désarmer la colère du Seigneur, ou pour obtenir ses bienfaits. La tour qu'il y fit bâtir, c'est le temple de Jérusalem, où les adorateurs du vrai Dieu trou-

voient tous les secours qui leur étoient nécessaires pour l'honorer et pour le servir. Ce Dieu de bonté n'avoit donc rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer au salut des Juifs. Sa providence leur avoit prodigué ses dons et ses soins.

Quand le maître de la vigne l'eut ainsi plantée et munie de tout ce qui pouvoit la défendre, il la loua, comme vous l'avez vu, à des vignerons qui devoient lui faire produire des fruits; et par ces vignerons, J. C. a voulu nous désigner les pontifes, les prêtres, les scribes, les juges, les magistrats, et tous ceux qui étoient destinés à gouverner et à instruire le peuple. Ensuite *il s'en alla faire un voyage, où il demeura beaucoup de temps.* C'est-à-dire, observe ici saint Jean Chrysostôme, qu'il usa envers eux d'une longue patience, parce que Dieu ne punit pas les pécheurs aussitôt qu'ils sont tombés dans le crime, et qu'ordinairement il leur donne le temps de revenir à lui par la pénitence. Mais qu'ar-

riva-t-il ? Ecoutez-le, M. F., et en voyant jusqu'où peut aller l'ingratitude et la malice de l'homme, apprenez à vous garantir des excès odieux où elles peuvent vous porter.

La saison de la vendange étant proche, le maître envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recueillir le fruit de sa vigne; mais les vignerons s'étant saisis d'eux, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un troisième. Il leur envoya de nouveau de ses serviteurs en plus grand nombre, et ils les traitèrent de la même manière.

Les serviteurs que le maître de la vigne envoya vers les vignerons pour en retirer le fruit, sont l'image des prophètes que Dieu suscita en différens temps, pour ranimer la foi des Juifs, et pour recueillir les fruits de vertu et de piété, que ses bienfaits auroient dû produire parmi eux. Mais au lieu de répondre à ces bienfaits par les témoignages de leur reconnoissance, ils ne firent paroître que l'ingratitude et la malice la plus odieuse. Après avoir

reçu

reçu tant de grâces et tant de faveurs, non-seulement ils ne portèrent point les fruits de salut que Dieu avoit droit d'attendre de leur fidélité, mais encore ils traitèrent de la manière la plus outrageante et la plus cruelle, ceux qui venoient les exiger d'eux. On les vit à différentes époques, couvrir Jérémie d'affronts, verser le sang d'Elie et accabler Zacharie sous une grêle de pierres. La présence et les reproches de ces envoyés du Seigneur ne firent qu'irriter leur malice : ils leur firent subir les peines qu'on auroit dû leur faire souffrir à eux-mêmes ; et ils se montrèrent aussi cruels envers eux, que les vignerons dont parle l'évangile, le furent envers les serviteurs du maître de la vigne.

Il semble que la patience de ce bon maître auroit dû être épuisée, et qu'il devoit faire succéder les terribles coups de sa juste vengeance à l'indigne abus qu'on avoit osé faire de sa bonté. Mais non, M. F. : quoique les vignerons eussent eu l'audace de maltraiter et de

faire même mourir ses serviteurs, il ne se lassa pas de leur faire du bien, et il voulut bien encore *leur envoyer son fils, en disant : Ils auront quelque respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le ; et rendons-nous maîtres de son héritage. Ainsi s'étant saisis de lui, ils le chassèrent de sa vigne et le tuèrent.*

Peut-on méconnoître à ces traits, l'excessive bonté dont Dieu a usé envers les Juifs, et la malice inconcevable que les Juifs ont opposée à la bonté de Dieu ! Peu content de leur avoir envoyé ses prophêtes pour les faire rentrer dans les voies du salut, il leur envoya encore son divin Fils pour être leur Sauveur. Mais comment répondirent-ils à ce prodige de miséricorde ? Hélas ! vous le savez, M. F. ; loin de respecter ce Fils adorable, comme ils le devoient, ils le méconnurent, ils le méprisèrent, ils le rejetèrent, ils allèrent même jusqu'à le faire mourir hors de sa vigne, c'est-à-dire,

sur le Calvaire, qui étoit séparé de Jérusalem. Ce céleste Médecin venoit pour leur donner la vie; et ils lui donnèrent la mort. Il venoit partager avec eux son héritage; et ils le tuèrent dans l'espérance de l'avoir tout entier, quoiqu'en cherchant à l'avoir, ils dussent le perdre. Peut-on concevoir une ingratitude plus monstrueuse; et pourroit-on croire que l'homme en fût capable, si l'on ne voyoit tous les jours des chrétiens qui, imitant la conduite des Juifs, sont assez ingrats pour ne répondre à la bonté divine, que par des offenses, et vont même, selon l'expression énergique de l'apôtre S. Paul, jusqu'à crucifier de nouveau le Fils de Dieu par leurs crimes et leurs sacrilèges?

Après avoir peint la conduite odieuse des vignerons, J. C. dit aux Scribes et aux Pharisiens : *Lorsque le maître de la vigne sera venu, comment traitera-t-il ces cruels vignerons?* Quelle sagesse, quelle douceur, quelle bonté dans ces paroles du Sauveur du monde!

Il auroit pu lancer lui-même les plus terribles anathèmes contre ces Juifs ingrats et barbares ; il auroit pu les condamner et leur annoncer les châtimens épouvantables dont ils se rendoient dignes ; mais pour leur en mieux faire sentir la justice, il se contenta de leur dire : *Comment le maître de la vigne traitera-t-il ces cruels vignerons ?* Et par cette sage question, il les engagea à prononcer eux-mêmes leur sentence, en lui répondant : *Il exterminera ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendront les fruits dans la saison.* Cette terrible sentence s'exécuta bientôt à la lettre. Les Juifs figurés par les vignerons, furent exterminés pour la plupart pendant le siège de Jérusalem, où il en périt plus de onze cent mille ; la religion de J. C. qu'ils avoient refusé d'embrasser, s'établit parmi les autres nations, qui devinrent fertiles en fruits de grâce et de sainteté ; et l'on vit s'accomplir en peu de temps, l'oracle que leur annonçoit ce divin Sauveur, lorsqu'il leur

disoit : *N'avez-vous jamais lu dans l'écriture cet endroit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissoient, est devenue la principale pierre de l'angle ? C'est l'ouvrage du Seigneur, et nous le voyons avec admiration.*

La pierre dont il est parlé dans cet endroit, est J. C. lui-même, Fils de Dieu, et fondement inébranlable de l'église. Les architectes qui rejetèrent cette pierre fondamentale, sont les scribes, les pharisiens et les princes des prêtres, qui par leurs artifices et leurs calomnies, empêchèrent les Juifs de le reconnoître pour le véritable Messie qu'ils attendoient. Le prophète le désigne sous le nom de pierre angulaire, parce que de même que la principale pierre qui est dans l'angle, lie les deux murailles auxquelles elle tient, ainsi ce divin Sauveur devoit réunir les Juifs et les Gentils, et n'en faire plus qu'un seul peuple. Le même prophète ajoute que ce seroit là pour nous un sujet d'admiration. Y a-t-il rien en effet de plus admirable, que de voir ce Jesus qui

avoit été méconnu, rejeté et crucifié par les Juifs, soumettre après sa résurrection, tous les autres peuples à son empire; et en voyant sa religion s'établir dans tout l'univers avec les moyens les plus foibles, et malgré les plus grands obstacles, n'est-on pas forcé de s'écrier : *C'est ici l'ouvrage de Dieu ?*

Il n'y a que les Juifs qui aient été assez aveugles pour le méconnoître; et c'est pour cela que J. C. leur dit dans notre Évangile : *Je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.* L'évènement a justifié la menace que leur faisoit ce divin Sauveur. Le royaume de Dieu a été ôté aux Juifs : il a cessé de régner parmi eux, pour établir son règne parmi les Gentils, qui ont produit des fruits de vertu et de sainteté. Mais ce royaume ne nous sera-t-il pas aussi ôté, si nous imitons l'ingratitude de ces Juifs endurcis, et la religion qu'on ne connoît presque plus dans le monde, que pour l'oublier ou pour la mépriser, ne cessera-t-elle pas

de nous éclairer, pour faire luire sa lumière aux yeux des nations qui sont encore assises dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Ah ! détournons, M. F., détournons loin de nous un châtiment si terrible, et ne craignons rien tant, que d'être privés du précieux trésor de la foi. Si nous avions le malheur de le perdre, il ne nous resteroit plus aucune ressource pour le salut ; et comme elle est le principe de tous les biens, la perte que nous en ferions, deviendroit pour nous la source de tous les maux. Demeurons donc inviolablement attachés à J. C., qui est la pierre fondamentale de cete foi, et ayons sans cesse présent à l'esprit cet oracle effrayant qu'il adressoit aux Juifs, et qui nous regarde aussi bien qu'eux.

Celui, dit-il en parlant de lui-même, *Celui qui tombera sur cette pierre, s'y brisera ; mais celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera.* Qu'est-ce que J. C. veut nous donner à entendre par ces paroles ? Il veut nous apprendre que ceux qui se déclarent contre lui, ou qui

l'irriteront contr'eux, en attaquant sa doctrine et sa religion, deviendront les tristes victimes de leur incrédulité, et trouveront en elle la cause de leur malheur.

C'est ce qu'ont éprouvé plusieurs persécuteurs de la foi; et c'est ce qui se vérifia surtout dans la personne de Julien l'Apostat. Peu content d'avoir renoncé au christianisme, pour rétablir le règne de l'idolâtrie, ce prince impie forma le projet insensé de démentir les oracles de J. C.; et comme en parlant du temple de Jérusalem, ce divin Sauveur avoit expressément annoncé qu'il n'y resteroit pas pierre sur pierre, il se proposa et entreprit de faire relever ce temple détruit et abattu. Dans ce dessein, il choisit un grand nombre d'ouvriers, surtout parmi les Juifs, qui devoient naturellement s'intéresser le plus au succès de cette entreprise, et qui s'empressèrent en effet de se rendre à Jérusalem pour l'exécuter. On détruisit facilement ce qui restoit de l'ancien temple, jusqu'à n'y pas laisser

pierre snr pierre, selon l'oracle de J. C. On creusa avec la même facilité les fondations du nouveau; mais sitôt qu'on eut posé les premières pierres, il survint un horrible tremblement de terre, qui les jeta à une grande distance; et des tourbillons de vent emportèrent tous les autres matériaux dont on avoit fait des amas immenses. Mais ce qu'il y eut de plus terrible et de plus divin, c'est que des globes de feu sortant de l'édifice, fondirent de tous côtés sur les ouvriers, les renversèrent, les entraînèrent, les consumèrent jusqu'aux os, ou les réduisirent en cendres. La flamme alla même trouver, et sembla dévorer avec avidité, les pioches, les marteaux et tous les instrumens qui étoient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu serpentant par le milieu de la place, et lançant çà et là des rayons étincelans, brûla et étouffa les Juifs qu'il sembloit discerner des autres ouvriers. Ce terrible phénomène se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque

Juif aperçut sur ses vêtemens, des croix si bien empreintes, qu'on ne pouvoit les effacer, quelqu'effort que l'on fît. Il parut aussi dans les airs, depuis le calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étincelante de lumière. Les Juifs obstinés ne laissèrent pas de retourner au travail à diverses reprises. Ils se rassuroient les uns les autres. Ils vouloient à toute force tirer parti de la faveur du prince apostat; mais ils furent toujours repoussés d'une manière également miraculeuse; en sorte que plusieurs d'entr'eux, et un nombre plus grand encore d'idolâtres confessèrent avec éclat la divinité de J. C. et demandèrent le baptême, tandis qu'en persévérant dans son apostasie, Julien trouva bientôt après, la mort dans une expédition où il alloit chercher la victoire.

Voilà, M. F., comment se vérifia l'oracle, où en se représentant comme la pierre fondamentale de l'édifice de la religion, J. C. nous dit que tous ceux qui tomberoient sur elle, ou sur

qui elle tomberoit, en seroient brisés ou écrasés. Malheur donc à nous, si nous tombions sur cette pierre, ou si elle tomboit sur nous. Nous ne la renverserions pas, parce qu'elle est inébranlable ; et elle nous écraseroit, parce que tout est obligé de fléchir sous son poids irrésistible. Loin donc de nous révolter et de nous déclarer contre ce divin Sauveur, attachons-nous toujours plus étroitement à lui, et n'imitons pas l'aveuglement et la malice des princes des prêtres et des pharisiens. S'ils eussent connu leur vrais intérêts, ils n'auroient songé qu'à se préserver des maux dont ce divin Messie les menaçoit ; mais ils étoient tellement aveuglés par la haine et par la jalousie, que *lorsqu'ils eurent entendu les paroles qu'il leur avoit dites, ils ne comprirent pas que c'étoit d'eux qu'il parloit*, et qu'au lieu de profiter des salutaires avis qu'il leur donnoit, ils se seroient saisis de sa personne adorable, *s'ils n'eussent pas craint le peuple qui le regardoit comme un prophète.*

Tels sont, M. F., les affreux excès où la passion peut nous entraîner, lorsque nous nous laissons dominer par elle, et que nous nous accoutumons à en suivre les mouvemens. Injustices, fraudes, sacrilèges, impiété, il n'est rien à quoi elle ne porte ceux qui s'en font les esclaves; et s'ils ne se rendent pas toujours coupables des plus grands crimes, ce n'est que parce qu'ils sont retenus par la crainte des hommes. Appliquons-nous donc à réprimer la fougue de ces funestes passions qui allèrent jusqu'à transformer en déicides les adorateurs du vrai Dieu; et pour les réprimer efficacement, ayons soin de leur opposer le frein de la religion. Il n'y a que ce frein salutaire qui puisse les arrêter; et vous avez dû voir dans ces derniers temps, que lorsqu'on l'eut brisé, en détruisant l'exercice de cette religion, le monde fût innondé de crimes et de désordres. Vous avez peut-être éprouvé vous-mêmes que vous n'avez cessé d'être justes et vertueux, que lorsque vous avez commencé à de-

venir incrédules, et qu'en perdant la foi, vous avez perdu le respect que vous aviez pour la vertu et pour les bonnes mœurs. Conservez-la donc soigneusement cette foi, qui seule peut nous préserver des malheurs et des crimes où les passions et le vice entraînent la plupart des hommes. Demeurez inviolablement attachés à J. C., qui comme je l'ai déjà dit, en est la pierre angulaire; et regardez-le à l'exemple du peuple Juif, non seulement comme un prophète, mais encore comme le Fils de Dieu, égal à son Père et Dieu comme lui. Dès que vous l'envisagerez sous cette idée sublime que la religion nous en donne, vous n'abuserez point de ses bienfaits, comme les vignerons dont nous parle notre Évangile; vous ne négligerez point le soin de votre ame, qui est la vigne qu'il vous a confiée pour la rendre fertile en vertus et en bonnes œuvres; mais vous l'aimerez, vous le servirez, vous remplirez les desseins salutaires qu'il a sur vous, vous pro-

duirez les fruits de grâce et de sainteté qu'il attend de vous, et vous mériterez ainsi de partager son héritage et de régner éternellement avec lui dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Un homme avoit deux fils dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien ; et le père leur partagea son bien. Quelques jours après, ayant rassemblé tout ce qu'il avoit, ce jeune homme s'en alla dans un pays éloigné, et il y dissipa tout son bien en débauches. Après qu'il eut tout dissipé, il survint une grande famine en ce pays, et il commença à être dans l'indigence. Il alla donc se mettre au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya à sa métairie pour garder les pourceaux, et il eut bien voulu se rassassier des écosses que les pourceaux mangeoient; mais personne ne lui en donnoit. Enfin étant

rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance; et moi, je meurs ici de faim! Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages; et se levant, il alla trouver son père. Lorsqu'il étoit encore éloigné, son père l'aperçut, et touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son cou et l'embrassa. Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe, et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez aussi un veau gras, et le tuez. Mangeons et faisons bonne chère : car mon fils que voici, étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé, et ils commencèrent le festin.

Cependant le fils aîné qui étoit dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le concert et le bruit de ceux qui dansoient. Il appela un de ses serviteurs, et lui demanda ce que c'étoit. Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu ; et votre père a fait tuer un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé ; ce qui remplit celui-ci d'indignation, et il ne vouloit point entrer, et son père sortit pour l'en prier ; mais le fils répondit à son père, et lui dit : Il y a tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien ; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau, pour me divertir avec mes amis. Mais aussitôt que celui-ci qui a mangé tout son bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il falloit bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère étoit mort, et il est

ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé. *S. Luc, chap.* 15.

HOMÉLIE.

PARMI toutes les paraboles que l'on trouve dans l'Évangile, il n'y en a point de plus instructive et de plus consolante ; il n'y en a point de plus propre à nous faire connoître les suites funestes des égaremens du pécheur, et les richesses infinies de la miséricorde de Dieu, que celle de l'Enfant prodigue ; et pour peu qu'on ait de foi et de sentiment, on ne peut l'entendre ou la lire, sans en être touché. Ecoutez-la donc, M. F., avec toute l'attention qu'elle mérite. Les bornes que je me suis prescrites, ne me permettront pas de donner à l'explication que je vais en faire, toute l'étendue que mériteroient un si beau sujet ; mais j'en dirai assez, pour vous faire craindre de tomber dans le péché, si vous êtes justes ; et pour vous engager à revenir à Dieu, si vous êtes pécheurs.

Un homme avoit deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien ; et le père leur partagea son bien. Quelques jours après ayant rassemblé tout ce qu'il avoit, ce jeune homme s'en alla dans un pays éloigné, et y dissipa tout son bien en débauches.

Cet enfant prodigue est, comme on vous l'a souvent dit, l'image de l'homme qui abandonne Dieu, pour se livrer au péché. L'Évangile a soin de nous apprendre que ce fut le plus jeune des enfans, qui eut l'imprudence de quitter la maison paternelle, parce que c'est pour l'ordinaire pendant la jeunesse, qu'on a coutume de donner dans les plus grands écarts. A cet âge, où l'on auroit plus besoin de guide, que dans tous les autres, on croit pouvoir s'en passer, ou l'on n'en veut point d'autre que soi-même ; et comme l'on n'a ni assez de raison, ni assez d'expérience pour se bien conduire, on ne suit pour règle de sa conduite, que ses goûts, que

ses caprices, que ses passions ; et jusqu'où ne porte-t-on pas l'égarement, lorsqu'on suit de tels guides ? Le prodigue ne se borna pas à sortir de la maison de son père ; il alla encore dans un pays eloigné, et c'est là aussi ce que fait le pécheur ; il ne se contente pas de se séparer de Dieu, qui est le meilleur de tous les pères, il le fuit, il s'en éloigne, il renonce entièrement à son service, il se livre à tous les vices, il donne dans tous les désordres ; il s'abandonne, comme le prodigue, à la passion la plus honteuse ; il dissipe comme lui, tout son bien en débauches ; c'est-à-dire, que pour jouir des plaisirs criminels par lesquels il cherche à se contenter, il sacrifie non-seulement sa raison et sa foi, mais encore son honneur, sa fortune, et quelquefois sa santé même ; c'est-à-dire, que se laissant entraîner par sa passion, dans tous les excès du libertinage, il ne connoît souvent plus ni décence, ni délicatesse, ni pudeur, ni retenue, et que comme il s'assimile

aux bêtes, par la bassesse de ses penchans, il ne paroît plus suivre que leur instinct brutal. Car voilà, M. F., le terme affreux où conduisent enfin la débauche et la corruption des mœurs. Voilà ce que nous voyons se vérifier tous les jours dans un grand nombre de jeunes gens, qui après avoir abandonné Dieu, ne connoissent plus d'autre règle que leurs désirs; mais en sont-ils plus heureux, et trouvent-ils dans leurs égaremens le bonheur qu'ils en attendoient? L'enfant prodigue va nous l'apprendre.

Après qu'il eut tout dissipé, il survint une grande famine dans ce pays, et il commença à être dans l'indigence. Il alla donc se mettre au service d'un des habitans du pays qui l'envoya à sa métairie pour garder des pourceaux: et il eût bien voulu se rassasier des écosses, que mangeoient les pourceaux; mais personne ne lui en donnoit.

Quel changement dans la situation et l'état de cet imprudent jeune homme! Il trouvoit tout dans la maison de son

père ; et il se voit dans un pays éloigné où il manque de tout. Il nageoit dans le sein de l'abondance ; et il se trouve plongé dans l'abîme de la misère. Il étoit environné de serviteurs soumis à ses ordres ; et il est au service d'un maître qui le traite comme un esclave. Il habitoit une ville où il goûtoit toutes les douceurs de la société ; et il est relégué dans une métairie où il vit dans la solitude. Il menoit un genre de vie qui n'avoit rien que de noble ; et il est réduit à garder des pourceaux. Il voyoit servir sur sa table tous les mets qui pouvoient satisfaire ses besoins et même flatter ses goûts ; et il ne peut pas seulement obtenir pour sa nourriture, les écosses que mangeoient les animaux qu'on avoit confiés à ses soins.

Cette situation est sans doute bien déplorable ; mais celle du pécheur l'est-elle moins ? N'est-il pas dans un état d'indigence, comme le prodigue ? Ne s'est-il pas privé par son péché, de tous les biens spirituels, et peut-être

même de tous les avantages temporels qui pouvoient le rendre heureux ! N'a-t-il pas perdu l'amitié de Dieu, l'estime des hommes, la paix de l'ame, la tranquillité de la conscience; et tout ce qui lui reste des précieux avantages qu'il possédoit, n'est-ce pas uniquement le regret de les avoir sacrifiés à des plaisirs trompeurs, qui au lieu de lui procurer le bonheur qu'il en attendoit, ont été le principe et la source de tous ses malheurs? N'est-il pas dans un état de servitude comme le prodigue; et au lieu de jouir de la liberté qu'il se promettoit, n'est-il pas devenu en abandonnant le Seigneur, l'esclave du démon, l'esclave du monde, l'esclave de ses passions, qui sont les plus cruels de tous les maîtres et de tous les tyrans? N'est-il pas avili comme l'enfant prodigue, qu'on relégua dans une métairie pour y garder les pourceaux? Et forcé de s'exclure de la société des gens honnêtes et religieux, dont ses désordres scandaleux lui ont attiré le mépris et l'indignation, n'est-il pas

obligé d'aller cacher sa honte dans des assemblées obscures, où il ne trouve que des hommes abrutis et livrés comme lui aux plus vils penchans ? Son état enfin n'est-il pas semblable à celui où étoit réduit le prodigue, lorsque manquant de tout, il envioit jusqu'à la nourriture des animaux qu'il gardoit ; et ne voyons-nous pas tous les jours des pécheurs, qui ne connoissant d'autres satisfactions que les plaisirs des sens, et ne pouvant se les procurer au gré de leurs désirs, portent envie au sort des bêtes même, et se regardent comme plus malheureux qu'elles ?

Oui, M. F., tel est le sort du pécheur ; et tel seroit aussi le vôtre, justes qui m'écoutez, si vous abandonniez le Seigneur, pour vous faire les esclaves de vos passions. Ne vous laissez donc pas séduire par l'apparence du faux bonheur qu'elles semblent promettre ; mais persuadés par l'expérience, qu'en faisant des coupables, ces funestes passions ne peuvent faire que des malheureux ; employez tous vos

soins à les réprimer, et ne craignez rien tant que d'en devenir les tristes victimes. Si vous eussiez été témoins de l'état d'avilissement, de misère et de souffrance où tomba l'enfant prodigue, après qu'il eut quitté la maison paternelle, et qu'il fut allé dans un pays éloigné, vous l'auriez plaint, vous l'auriez blâmé; mais vous n'auriez certainement pas été tenté de l'imiter; et au lieu de vous séparer comme lui, de l'auteur de vos jours, vous vous seriez toujours plus attaché à lui, parce que vous auriez senti que ce n'étoit qu'auprès de lui, que vous pourriez être heureux. Eh bien, M. F., voilà la manière dont vous devez vous comporter envers Dieu. Ce n'est qu'en lui, que vous pouvez trouver le vrai bonheur. Ne le cherchez donc qu'en lui, et au lieu de rompre par le péché, les doux liens qui vous unissent à ce tendre père, attachez-vous toujours plus étroitement à lui par les témoignages de l'obéissance et de l'amour filial que vous lui devez.

Pour vous, pécheurs, puisque vous avez eu le malheur de suivre l'enfant prodigue dans ses égaremens, apprenez à l'imiter dans son retour. Comme rien n'est plus propre à nous faire connoître les suites funestes de nos désordres, que les revers et les maux qui en sont le fruit; en se voyant accablé sous le poids de ceux que lui avoient attirés ses honteux écarts, cet enfant prodigue ouvrit enfin les yeux. Il vit qu'en cherchant le bonheur loin de son père, il n'avoit fait que se précipiter dans les plus grands malheurs, et *étant rentré en lui-même, il dit: Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance; et moi, je meurs ici de faim! Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages; et se levant, il alla trouver son père.* Vous sentez, sans doute, pécheurs, le malheur de votre

état, comme l'enfant prodigue sentoit les rigueurs du sien. Vous ne pouvez vous dissimuler qu'au lieu des satisfactions que vous cherchiez dans les routes de l'iniquité, vous n'y avez trouvé que chagrins, que peines, que remords et qu'inquiétudes. Vous êtes forcés de reconnoître que plus heureux que vous, les serviteurs de Dieu jouissent de toutes les douceurs de la vertu, tandis que vous n'avez en partage que les amertumes du vice. Mais pourquoi ne dites-vous pas comme ce prodigue : *Je me lèverai, et j'irai à mon père ?* Pourquoi aimez-vous mieux continuer à être malheureux, que de chercher le bonheur dans le service du Dieu que vous avez abandonné? Craignez-vous que si vous alliez à lui, il ne vous repoussât et ne vous fermât son sein paternel ? Ah ! si cela est, apprenez aujourd'hui à vous détromper ; et puisqu'en nous proposant la parabole que je vous explique, Jesus-Christ a voulu nous faire connoître les dispositions où il est à l'égard des pécheurs, sachez que quoique vous soyez indignes d'être regar-

dés comme ses enfans, il a toujours pour vous des sentimens de père ; sachez que si vous revenez à lui avec un cœur contrit et humilié, il vous recevra avec autant de bonté, que l'enfant prodigue fut reçu du sien.

Lorsqu'il étoit encore loin, ce tendre père l'aperçut ; et touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son cou et l'embrassa, et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe, et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez aussi un veau gras, et le tuez. Mangeons et faisons bonne chère : car mon fils que voici, étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé ; et ils commencèrent le festin.

Il n'est sans doute aucun de vous, pécheurs, qui n'admire la bonté de ce

tendre père ; et il vous paroît sans doute que si après vous être égarés comme l'enfant prodigue, vous étiez assurés de recevoir à votre retour, un accueil aussi favorable que celui qu'on lui fit, vous iriez avec empressement vous jeter aux pieds du père que vous auriez abandonné. Eh bien, pécheurs, c'est là justement la situation où vous êtes à l'égard de Dieu. Quoique vous vous soyez éloignés de lui pour vous attacher au monde et aux créatures, il est toujours prêt à vous recevoir ; et si vous êtes assez sages pour revenir à lui dans toute la sincérité de votre cœur, loin de vous faire ressentîr les moindres effets de sa justice et de son courroux, il ne vous donnera que des marques de miséricorde et d'amour. Semblable au père de l'enfant prodigue, il ira au devant de vous ; il vous préviendra par sa grâce ; il applanira toutes les difficultés qui pourroient vous arrêter ; il ne se vengera de votre ingratitude, qu'en vous comblant de bienfaits ; et peu content de vous pardonner vos péchés, il vous rétablira

dans tous les droits qu'ils vous avoient fait perdre. Car c'est là, M. F., ce que Jesus-Christ a voulu nous donner à entendre en entrant dans le détail de tous les ornemens que le père de l'enfant prodigue fit rendre à ce fils ingrat, et de toutes les faveurs dont il le combla après son retour. La robe dont on le revêtit, est la figure de la grâce sanctifiante que vous avez perdue, et que vous aurez l'avantage de recouvrer. L'anneau qu'on lui mit au doigt, représente l'alliance et l'union sainte que vous contracterez de nouveau avec votre Dieu. Les souliers qu'on lui mit aux pieds, désignent les secours et les grâces que ce Dieu de bonté vous accordera pour vous aider à marcher d'un pas ferme dans les voies du salut. Le splendide festin qu'on lui donna, est l'image sensible de la table sainte où il vous admettra, et où il portera la générosité jusqu'à vous nourrir de la chair adorable de son divin Fils, qui nous est figuré par le veau gras. Le concert et les danses qui succédèrent au festin, sont l'em-

blême de la sainte joie que vous éprouverez, et du bonheur inexprimable dont vous jouirez, en vous voyant accueilli par votre Dieu, comme l'enfant prodigue le fut par son père. Cet accueil rendit son sort si heureux, qu'il excita la jalousie de son frère : car voici ce que nous lisons à la fin de notre Évangile.

Le fils aîné qui étoit dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit le concert et le bruit de ceux qui dansoient : il appela un de ses serviteurs, et lui demanda ce que c'étoit. Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu ; et votre père a fait tuer un veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé ; ce qui remplit celui-ci d'indignation ; et il ne vouloit pas entrer ; et son père sortit pour l'en prier. Mais le fils répondit à son père et lui dit : Il y a tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien ; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me divertir avec mes amis.

Mais aussitôt que celui-ci qui a mangé tout son bien avec des femmes de mauvaise vie, est revenu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mais il falloit bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé.

La plupart des interprètes ont cru que sous le nom de ce fils aîné, qui s'indignoit et blâmoit son père de ce qu'il avoit fait un accueil si favorable à l'enfant prodigue, Jesus-Christ a voulu désigner les Scribes et les Pharisiens, qui osoient lui faire un crime de ce qu'il recevoit les pécheurs avec bonté, et de ce qu'il alloit même jusqu'à manger avec eux, pour avoir l'occasion de les éclairer et de les convertir. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est que ce divin Sauveur n'a pas prétendu comparer les justes avec ce frère jaloux, puisqu'il n'y a rien de plus contraire à la charité qui fait le princi-

pal caractère de l'homme juste, que de porter envie au bonheur de ses frères, et que bien loin de nous affliger des précieux avantages que les pécheurs se procurent en revenant à Dieu, nous devons nous en réjouir, comme il s'en réjouit lui-même, en voyant qu'ils étoient morts, et qu'ils sont ressuscités; qu'ils étoient perdus, et qu'ils sont retrouvés : car c'est sous ces images, qu'il nous représente le changement qui s'opère dans les pécheurs convertis; et c'est cet heureux changement qui s'opérera en vous, si après vous être égarés comme l'enfant prodigue, vous revenez à Dieu, comme il revint à son père. Le péché avoit donné la mort à votre ame; et votre conversion lui rendra la vie. Vous vous étiez perdus dans les voies de l'iniquité; et en vous en retirant, la grâce vous fera rentrer dans les routes de la justice. Vous êtes l'objet de la haine de votre Dieu; et il vous rétablira dans son amitié. Vous vous étiez privés du droit que vous aviez

à son héritage ; et en vous réconciliant avec lui, vous le recouvrerez. Vous êtes sans cesse déchirés par les cuisans remords qui marchent toujours à la suite du vice ; et vous jouirez de la douce paix qui est le fruit ordinaire de la vertu. Vos iniquités ont entr'ouvert sous vos pieds l'abîme de l'enfer ; et votre retour à Dieu vous ouvrira les portes du ciel.

Se pourroit-il que vous fussiez assez aveugles, assez ennemis de vous-mêmes, pour vous priver par votre endurcissement dans le crime, des avantages inestimables que vous procureroit votre conversion ? Mais je vous le demande, pécheurs : Que penseriez-vous de l'enfant prodigue, si nous lisions dans l'Évangile, qu'au lieu de profiter avec empressement, des marques de bonté que son père daigna lui donner, il s'étoit obstiné à les rejeter, et avoit mieux aimé retourner dans le pays éloigné où il avoit enduré toutes les rigueurs de la famine et de l'esclavage, que de goû-

ter tranquillement les douceurs dont il pouvoit jouir dans la maison paternelle ? Vous seriez sans doute indignés de sa conduite, et vous le regarderiez non-seulement comme le plus ingrat, mais encore comme le plus insensé de tous les hommes. Eh bien, pécheurs, c'est là ce que vous seriez vous-mêmes, si au lieu de répondre par une conversion prompte et sincère, à la miséricorde de Dieu, qui est prêt à vous recevoir, à vous pardonner, à vous rendre son amitié, à vous combler de ses faveurs les plus signalées, vous continuiez à être les esclaves du péché qui ne peut vous attirer que sa haine, que sa vengeance et ses anathèmes. Levez-vous donc, comme l'enfant prodigue ; retournez comme lui, à votre père : allez vous jeter avec confiance dans son sein paternel, et vous éprouverez par vous-même, que ce n'est que là qu'on peut trouver le bonheur, que tout le reste n'est que néant, que va-

nité, qu'affliction d'esprit, et que ce n'est qu'en aimant, en craignant et en servant le Seigneur, qu'on peut se rendre heureux dans le temps, comme dans l'éternité.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS chassa un démon qui étoit muet, et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : C'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. D'autres pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel ; mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Béelzebuth que je chasse les démons. Par qui vos enfans

le chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu, que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté; mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il mettoit sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi; et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti, et à son retour, il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent leur demeure; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il parloit ainsi, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les

entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! Mais plutôt, repartit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'observent ? *S. Luc*, *chap.* 11, *vers.* 14.—28.

HOMÉLIE.

L'ÉVANGILE de ce jour renferme tant de vérités importantes, qu'il faudroit des discours entiers pour en développer tout le sens; mais comme je me suis fait une loi de ne pas vous retenir trop long-temps, je me bornerai à vous dire en peu de mots, ce qu'il y a de plus utile à savoir sur chacune de ces vérités; et ce que je vous en dirai, pourra suffire pour votre instruction.

Jesus, nous dit l'évangéliste, *chassa un démon qui étoit muet, et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration.*

On ne peut nier qu'il n'y ait eu autre-

fois des hommes possédés du démon. L'Évangile cite trop d'exemples de ce fait, pour qu'on puisse en douter; et s'il n'y en a plus, ou presque plus à présent, ce n'est que parce que Jesus-Christ a détruit le règne de Satan sur la terre. Mais si l'esprit de ténèbres n'exerce plus son empire sur le corps des hommes, il l'exerce encore sur leur ame, et il opère encore en eux à-peu-près les mêmes effets. Autrefois, il les rendoit muets, et leur ôtoit entièrement l'usage de la parole. A présent il se borne à les empêcher de parler, soit lorsqu'il s'agit de rendre témoignage à la vérité, soit lorsqu'il faudroit défendre les intérêts de la religion, soit lorsqu'il seroit nécessaire d'arrêter le cours de la calomnie ou de la médisance, soit surtout lorsqu'ils sont obligés de venir faire aux ministres de Jesus-Christ l'humble aveu de leurs péchés et de leurs désordres. Mais ce silence n'est-il pas aussi funeste que celui que gardoit le muet de notre Évangile; et ne vaudroit-il pas mieux être privé de la faculté de parler, que de ne

pas en user, lorsqu'on le peut et lorsqu'on le doit ? Dans le premier cas, on n'est que malheureux ; mais dans le second, l'on se rend coupable, l'on pèche ; et il n'y a point d'aussi grand mal que le péché. Rentrons donc en nous-mêmes, M. F., examinons l'état de notre ame ; et si nous nous trouvons atteints de ce mal, prions Jesus-Christ de bannir de notre cœur la mauvaise honte qui nous fait taire, quand nous devrions parler, comme il chassa du corps du possédé de notre Évangile, le démon qui le rendoit muet. Ce divin Sauveur n'est pas moins zélé pour notre salut, qu'il ne l'étoit pour le bonheur de cet infortuné ; et comme il le délivra sans qu'il l'en eût prié, vous ne devez pas douter qu'il ne vous exauce, lorsque vous le prierez.

Tandis que *le peuple étoit dans l'admiration, quelques-uns d'entr'eux dirent : C'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons ; d'autres pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel.*

Voilà ce que produisent l'envie et l'incrédulité, deux défauts auxquels étoient sujets plusieurs de ceux qui avoient été témoins du prodige que Jesus-Christ venoit d'opérer. Quand l'envieux ne peut nier la vérité des faits, il en empoisonne, pour ainsi dire, la source ; quand il voit que les actions sont louables en elles-mêmes, il les attribue à des motifs criminels. Quand on cite à l'incrédule les miracles qui confirment notre foi, il croit en éluder la force et l'autorité, en en demandant d'autres : il voudroit que Dieu même s'assujettît aux caprices de sa volonté, et changeât à son gré les lois de la nature. C'est là ce qu'on remarque dans la conduite des ennemis de Jesus-Christ. Les uns par jalousie, attribuoient le miracle qu'il venoit de faire à l'esprit de ténèbres ; comme si le démon avoit pu être intéressé à détruire lui-même son empire ; et les autres par incrédulité, fermoient les yeux sur le pouvoir divin qu'il faisoit éclater en délivrant les possédés, pour lui demander d'o-

pérer dans le ciel quelque changement extraordinaire ; comme s'il n'eût pas été plus digne d'un Dieu d'employer sa puissance à soulager l'humanité souffrante, que de s'en servir pour satisfaire une vaine curiosité. Les passions nous rendent toujours aveugles ; et quand on veut combattre la vérité, on tombe en contradiction avec soi-même. C'est ce que vous allez voir dans la réponse de Jesus-Christ.

Comme la calomnie de ceux qui l'accusoient de chasser les démons au nom de Béelzebuth, pouvoit le décrier dans l'esprit du peuple et nuire au succès de son ministère, ce divin Sauveur crut devoir la réfuter ; mais il le fit, dit saint Jean Chrysostôme, avec une modération et une douceur dignes de lui ; voulant nous apprendre par son exemple, à être doux à l'égard même de nos ennemis, lorsqu'ils chercheroient à nous noircir par des imputations fausses et odieuses. Il ne leur reprocha point la malice de *leurs pensées*, quoiqu'*il les connût ;* mais il leur dit

seulement : *Tout royaume divisé contre lui, sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même.* Après avoir posé ce principe dont une funeste expérience ne nous a fait que trop sentir la vérité dans ces temps malheureux où nos divisions intestines avoient tout détruit, il en tire la conclusion, et il ajoute : *Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il ?* Pour qu'il pût subsister, il faudroit qu'il fût uni ; mais s'il est vrai, comme vous le prétendez, qu'étant possédé moi-même du démon, je chasse les démons, il est visible que les démons se combattent, qu'ils sont opposés les uns aux autres, et que par conséquent, leur puissance étant divisée contre elle-même, elle ne pourra plus subsister.

Ce raisonnement que saint Jean Chrysostôme met dans la bouche de Jesus-Christ, étoit bien propre à faire sentir à ses ennemis qu'en le calomniant, ils se contredisoient eux-mêmes ; mais pour les convaincre encore mieux, il leur cita

l'exemple des apôtres qu'il désignoit sous le nom de *leurs enfans*, parce qu'ils étoient nés parmi eux, et qu'ils délivroient aussi les possédés, et il ajouta : *Si je chasse les démons au nom de Béelzebuth, par qui les chassent vos enfans ?* Ces paroles étoient courtes ; mais elles étoient expressives, et c'est comme s'il eût dit : Si je chasse les démons par la vertu de Béelzebuth, c'est aussi par Béelzebuth, que vos enfans doivent les chasser ; puisqu'ils n'ont d'autre puissance, que celle que je leur ai donnée. Cependant vous ne les avez jamais accusés d'agir au nom de ce prince des démons. Comment donc pouvez-vous m'en accuser ? Pourquoi me condamnez-vous, quoique je ne fasse que ce qu'ils font et ce que vous approuvez ? Le jugement favorable que vous portez d'eux rendra encore plus criminel celui que vous portez de moi : *ils seront eux-mêmes vos juges*, et ils prouveront que tout ce que vous avez dit contre moi, n'a été dicté que par l'envie et par la partialité.

Tel est le sens des paroles de ce divin Maître ; mais après avoir montré à ses ennemis la contradiction dans laquelle ils tomboient, il voulut leur faire connoître la vérité, et il leur dit encore : Si vous étiez équitables et impartiaux, vous verriez que *c'est par le doigt de Dieu, que je chasse les démons*, et vous en concluriez que *le royaume de Dieu, est venu jusqu'à vous ;* puisque ce n'est que pour l'établir parmi vous que j'ai été investi du pouvoir de chasser les démons, et que les miracles que j'opère au nom de Dieu, sont une preuve que c'est Dieu qui m'a envoyé.

Pour leur faire sentir encore mieux cette vérité, il ajouta : *Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté ; mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera ses armes dans lesquelles il mettoit toute sa confiance, et il partagera ses dépouilles.* Cet homme fort et bien armé dont parle ici l'Évangile, est la figure du

démon qui s'étoit emparé de l'esprit et du cœur de l'homme, où il avoit établit sa demeure, et où il régnoit en paix. Mais Jesus-Christ l'en a chassé, il l'a dépouillé de ses armes, il l'a vaincu, et nous a appris à le vaincre nous-mêmes. Profitons de ses leçons ainsi que de ses exemples ; et puisque nous avons été délivrés de l'esclavage de Satan, ne nous attachons plus qu'au divin Législateur qui nous en a tirés, en nous mettant au nombre des enfans de Dieu : car il faut nécessairement choisir entre lui et le tyran infernal dont il est venu détruire l'empire.

Celui qui n'est pas avec moi, nous dit-il, *est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.* Rien n'est plus juste que cette maxime, puisque nous-mêmes, nous regardons comme nos ennemis, ceux qui ne se déclarent pas nos amis. Mais rien en même temps n'est plus effrayant pour la plupart des Chrétiens. Car si pour n'être pas contre Jesus-Christ, il faut être avec lui, c'est-à-dire, suivre ses maximes,

observer sa loi, imiter ses exemples, prendre un vif intérêt à sa gloire, qui est-ce qui n'est pas à présent contre lui ? Hélas ! l'on ne voit presque personne dans le monde, qui songe seulement à lui donner la moindre marque d'attachement : l'indifférence pour sa personne adorable et pour sa religion est devenue presque générale ; et au lieu d'amasser avec lui, en portant les autres à l'aimer et à le servir, on dissipe en les en détournant. On n'est donc pas avec lui ; on est donc contre lui ; et qu'y a-t-il de plus terrible, que de se déclarer contre celui qui étant notre Maître, tient notre destinée en ses mains, et qui devant être notre juge, doit décider un jour de notre sort éternel ? Ah ! si nous avons ce malheur, hâtons-nous de le réparer en nous attachant à lui. Ne soyons pas assez injustes pour lui préférer de viles créatures qui ne méritent que notre mépris ; et si nous voulons qu'il règne dans notre cœur, commençons par en chasser l'esprit impur. Mais après l'en avoir chassé, n'oublions rien pour l'empêcher d'y

rentrer : car c'est là ce que Jesus-Christ a voulu nous donner à entendre par les paroles suivantes.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant le repos ; et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et à son retour, il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Toujours jaloux de notre bonheur, le démon ne peut le voir sans en être affligé. Piqué d'avoir été chassé de notre ame, qu'il regardoit comme sa maison ; humilié de la voir purifiée de toutes les souillures qu'il y avoit introduites, et ornée de toutes les vertus qu'il en avoit bannies, il n'en a que plus d'envie d'y rentrer pour la souiller de nouveau. Dans ce dessein, il va prendre sept démons

plus méchans que lui pour l'aider à en faire la conquête ; il nous livre de plus violens assauts, il nous offre des objets plus attrayans, il emploie des tentations plus fortes; et malheur à ceux qui vaincus par ses attaques, le laissent prendre encore possession de leur ame ! Il y établit de nouveau son empire et celui des sept démons qu'il a amenés avec lui ; il y introduit de plus grands vices ; il y fait régner de plus grands désordres ; et l'état de l'homme qui l'avoit d'abord chassé, devient pire qu'il n'étoit avant qu'il le chassât.

O vous donc, qui avez eu le bonheur de secouer le joug de cet esprit impur qui vous tyrannisoit, gardez-vous de vous assujettir de nouveau à son cruel empire, et de lui donner encore accès dans votre cœur ! En y rentrant, il y introduiroit sept autres démons avec lui : car l'impureté traîne tous les vices à sa suite ; et en vous rendant plus coupables, parce que vous pécheriez avec plus de lumière, avec plus de malice, avec plus d'ingratitude, vos

rechutes dans le crime vous rendroient plus malheureux, parce que peu-à-peu elles aveugleroient votre esprit, elles endurciroient votre cœur, elles abrutiroient votre ame, elles vous déshonoreroient aux yeux des hommes, comme à ceux de Dieu; elles vous feroient donner dans les plus grands excès, et vous traîneroient de précipices en précipices, jusqu'à ce qu'elles vous fissent enfin tomber dans l'abîme de la perdition. N'oubliez donc rien pour éviter ces funestes rechutes, et mettez en usage tous les moyens qui peuvent vous en préserver. Ces moyens sont la prière, la vigilance, l'amour du travail, la mortification et la fuite des occasions. Veillez donc et priez, ainsi que Jesus-Christ nous l'ordonne, afin que vous n'entriez point dans la tentation. Occupez-vous de travaux, qui puissent vous être utiles, afin que l'oisiveté ne vous porte pas à chercher des amusemens qui vous seroient funestes. Traitez vos corps en ennemis, afin que vous n'en deveniez pas les esclaves. Faites un pacte avec vos yeux, afin que

vous ne voyez rien qui puisse rallumer en vous le feu de la passion. Fuyez toutes les occasions dangereuses, afin que n'étant point exposés à pécher, vous ne péchiez point. Appliquez-vous enfin à entendre la parole de Dieu, qui est un des boucliers que saint Paul nous exhorte à opposer à l'ennemi du salut, et que Jesus-Christ lui-même nous représente comme un des plus grands avantages dont nous puissions jouir, ainsi que vous l'allez voir dans le passage de l'évangile qu'il me reste à vous expliquer.

Lorsque ce divin Sauveur parloit, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! Mais plutôt, repartit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent !

Il semble d'abord qu'il ne peut pas y avoir d'aussi grand bonheur que d'avoir porté dans son sein celui que l'univers entier ne peut contenir ; que d'avoir

nourri de son lait celui qui en ouvrant la main, ainsi que s'exprime un prophête, pourvoit à la nourriture de tous les êtres vivans et animés; que d'avoir été choisie, en un mot, pour être la mère de son Dieu même. Cependant, M. F., Jesus-Christ lui-même, nous assure aujourd'hui que nous pouvons tous nous procurer un bonheur qu'il semble comparer à celui de Marie. Et en quoi consiste-t-il donc ? Il consiste à écouter la parole de Dieu et à l'observer. Ce n'est qu'en l'écoutant et en l'observant, que Marie se rendit digne du haut rang qu'elle occupe dans le ciel; et ce n'est aussi que par ce moyen, que nous pouvons mériter de jouir de la gloire qui nous y est réservée. En l'écoutant, nous apprendrons la route que nous devons prendre pour arriver au terme où nous aspirons; et en l'observant, nous y ferons sans cesse de nouveaux progrès, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cet heureux terme. Mais si nous nous contentions de l'écouter, sans nous mettre en peine de la réduire en pratiques,

bien loin de nous procurer le bonheur que Jesus-Christ nous en fait espérer, elle ne serviroit qu'à nous rendre plus coupables; parce que celui qui connoît la volonté de son maître, et qui ne la fait pas, est beaucoup plus criminel à ses yeux que celui qui l'ignore.

N'est-ce pas là néanmoins ce que font habituellement la plupart des Chrétiens ? A la vérité, si vous exceptez ces hommes impies qui se font une affreuse gloire de leur impiété, ou ces mondains orgueilleux qui se flattent d'être instruits de leur religion, quoique souvent ils le soient moins que ceux qu'ils osent traiter d'ignorans, on se fait un devoir de venir entendre la parole de Dieu; on l'écoute même avec respect, avec attention; et comme on ne peut pas s'empêcher d'en être éclairé et touché, on dit souvent en sortant de nos instructions : Tout ce que nous venons d'entendre est bien vrai; et il seroit bien à souhaiter que nous fissions ce que l'on nous a dit : nous en serions bien moins méchans, bien moins pé-

cheurs, bien moins misérables : tout iroit bien mieux dans le monde, et l'on n'y verroit pas autant de fraudes, autant d'injustices, autant de scandales et de désordres. Mais s'agit-il d'en venir à l'exécution ? Presque personne ne fait ce que tout le monde convient qu'il seroit bon de faire ; et, comme le dit l'apôtre saint Jacques, la plupart des auditeurs de la parole divine sont semblables à un homme qui découvre en se regardant au miroir, les taches dont son visage est couvert, mais qui par paresse ou par insouciance, les laisse subsister, et s'éloigne du miroir, tel qu'il étoit avant que de venir le consulter. Mais vous, ajoute l'apôtre, gardez-vous de ressembler à cet insensé. Ne vous bornez pas à écouter la parole de Dieu ; mais appliquez-vous surtout à l'observer. C'est de-là, M. F., que dépend notre salut. Si Dieu nous récompense un jour, ce ne sera point pour avoir entendu seulement les vérités qu'il nous a fait annoncer ; mais ce sera pour en avoir fait la règle de notre conduite ; puisque ce n'est qu'en conformant nos

actions à ces vérités salutaires, que nous pourrons éviter le mal, pratiquer le bien, et mériter la gloire éternelle qui nous est promise.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS dit aux Pharisiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce reproche : Médecin, guérissez-vous vous-même. Faites ici dans votre patrie, d'aussi grandes choses que nous avons ouï dire que vous en avez faites à Capharnaum. Jesus leur dit : en vérité, je vous le dis : nul prophète n'est bien reçu dans sa patrie. Je vous dis en vérité, qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et six mois, et qu'il y eut une si grande famine dans le pays ; et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. Il y avoit de même beau-

coup de lépreux dans Israël, au temps du prophète Elisée; et pas un d'eux ne fut guéri; mais seulement Naaman, qui étoit de Syrie. Tous ceux donc qui étoient là de la synagogue, l'entendant parler de la sorte, furent remplis de colère, et se levant, ils le chassèrent hors de leur ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne où elle étoit bâtie. Mais Jesus passa au milieu d'eux, et se retira. *Saint Luc, chap. 4.*

HOMÉLIE.

Jesus-Christ avoit parlé aux Pharisiens avec tant de sagesse; il leur avoit si bien fait sentir que tout ce que les prophètes avoient prédit, s'accomplissoit en sa personne, qu'ils n'avoient pu l'entendre sans *admirer les paroles de grâce qui sortoient de sa bouche.* Mais comme sa gloire les offusquoit, et augmentoit la jalousie qui rongeoit leur cœur, ils cherchèrent à en ternir l'éclat, en rappelant l'obscurité de sa naissance, et ils

se dirent les uns aux autres : *N'est-ce pas là le Fils de Joseph ?* Oui, sans doute, il l'étoit, ou plutôt il passoit pour l'être. Mais c'est justement pour cela, qu'il devoit paroître plus admirable, puisqu'il n'étoit pas naturel qu'un homme qui n'avoit fréquenté d'autre école que la maison d'un humble artisan, possédât tous les trésors de la science, et montrât une si grande sagesse. Mais pour leur donner une plus haute idée de cette sagesse, et pour leur prouver qu'elle alloit jusqu'à lui faire découvrir leurs plus secrètes pensées, Jesus répondit : *Sans doute que vous m'appliquerez ce reproche : Médecin, guérissez-vous vous-même.* C'étoit là en effet ce que pensoient les Pharisiens. Mais le sens qu'ils donnoient à ces paroles, n'étoit pas celui qu'on y attache ordinairement. Quand nous les adressons à quelqu'un de nos semblables, nous voulons lui donner à entendre qu'au lieu de censurer les défauts des autres, il devroit songer à se corriger des siens ; et il n'y a que trop de personnes à qui cette

leçon seroit nécessaire : car rien n'est plus commun dans le monde, que de voir des hommes qui, soit qu'ils se trompent eux-mêmes, soit qu'ils veuillent tromper les autres, condamnent sévèrement dans autrui, les vices auxquels ils sont sujets. L'avare déclame contre l'avarice de ses semblables; l'ambitieux contre l'ambition de ses concurrens; les faux dévots contre les partisans de la fausse piété; les femmes mondaines contre la dissipation, la vanité et les intrigues de celles qui leur ressemblent; mais aucun de ces sévères censeurs ne pense à réformer en lui-même les désordres qu'il blâme dans le prochain; et si l'on pouvoit leur parler avec liberté, il n'est aucun d'eux à qui l'on n'eût droit de dire : *Médecin, guérissez-vous vous-même.*

Mais comme Jesus-Christ étoit entièrement exempt de défauts, et qu'il avoit défié ses ennemis d'oser lui reprocher le moindre péché, les Pharisiens n'auroient pu lui appliquer ces paroles dans le sens que je viens de désigner. Aussi

après avoir dit à ces hommes jaloux : *Sans doute que vous m'appliquerez ce reproche : Médecin, guérissez-vous vous-même, il ajoute :* Sans doute vous me direz : *Faites ici dans votre patrie, d'aussi grandes choses, que nous avons ouï dire que vous en avez faites à Capharnaum.* Ces dernières paroles expliquent le sens des premières, et montrent qu'en lui disant : *Médecin, guérissez-vous vous-même*, on vouloit seulement lui reprocher de n'avoir pas fait dans sa patrie, les mêmes miracles qu'il avoit faits dans une ville étrangère. Mais les habitans de Nazareth méritoient-ils qu'il en fît pour eux ? Dieu n'accorde ordinairement des prodiges qu'à l'humilité et à la foi de ceux qui les désirent ; et Jesus-Christ ne trouvoit dans les Nazaréens, ni cette humilité, ni cette foi, qui seules auroient pu l'engager à déployer sa puissance en leur faveur. Il ne découvroit au contraire en eux, qu'un orgueil secret et un fonds d'incrédulité qui les rendoient indignes de ses bienfaits. Ils auroient voulu que ce divin Sauveur ayant pris nais-

sance dans leur pays, il le distinguât de tous les autres, en y faisant de plus grandes choses qu'ailleurs; et comme sans avoir égard à la chair et au sang, il en avoit fait beaucoup moins à Nazareth, qu'à Capharnaum; ils révoquoient en doute les miracles qu'il avoit opérés dans cette seconde ville : car enfin, se disoient-ils sans doute à eux-mêmes : S'il avoit signalé son pouvoir à Capharnaum par les merveilles qu'on lui attribue, il l'auroit manifesté dans sa patrie par des œuvres encore plus merveilleuses, puisqu'un médecin doit commencer par se guérir lui-même. Dès lors donc qu'il n'a rien fait ici, qui annonce une puissance extraordinaire, nous ne pouvons croire qu'il se soit montré tout puissant dans une ville qui devoit lui être moins chère que sa patrie.

Ainsi pensoient les Nazaréens. C'est là du moins ce que semble leur reprocher saint Matthieu, en disant expressément dans son évangile, que si Jesus-Christ avoit refusé de faire pour eux les

miracles qu'il avoit faits pour les habitans de Capharnaum, c'étoit pour les punir de leur incrédulité. C'est là aussi ce que Jesus-Christ lui-même vouloit leur donner à entendre, en leur disant que *nul prophète n'étoit bien reçu dans sa patrie*, et qu'ainsi tout ce qu'il pourroit faire dans la sienne, seroit probablement inutile, parce que ne le regardant que comme le Fils de Joseph, ils ne pourroient se résoudre à le regarder comme le Fils de Dieu. Il est vrai que peu importoit qu'il passât pour être le Fils d'un homme obscur, pourvu qu'il prouvât par l'éclat de ses œuvres, qu'il avoit une puissance supérieure à celle des hommes les plus puissans : plus au contraire sa naissance étoit obscure, plus son pouvoir devoit paroître surnaturel et divin. Mais par un préjugé aussi contraire à la justice qu'à la raison, la plupart des hommes ne paroissent attacher le mérite et la gloire qu'au lustre de l'origine. Quelque admirable que soit ce qu'ils ont habituellement sous les yeux, ils cessent bientôt de l'admirer : ils n'ac-

cordent leur admiration qu'à ce qui a pour eux quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. Voilà pourquoi Jesus-Christ dit aux habitans de Nazareth, *que nul prophète n'étoit bien reçu dans sa patrie*, et que pour le leur prouver, il crut devoir leur citer deux traits d'histoire dont ils pourroient se faire l'application.

Il y avoit, dit-il, *beaucoup de veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois, et qu'il y eut une si grande famine dans le pays; et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon.* Mais pourquoi cette veuve étrangère fut-elle préférée à toutes celles d'Israël où Elie étoit né? C'est qu'elle avoit beaucoup plus de respect pour le prophète, et beaucoup plus de foi. En effet quoiqu'elle n'eût plus qu'un reste de farine et d'huile, qui pouvoit à peine suffire pour ses besoins et pour ceux de son fils, dès qu'Elie lui eut ordonné de lui préparer un pain avec cette farine et cette huile, elle obéit

aussitôt; elle employa la modique provision qu'elle avoit, à lui faire le pain qu'il lui demandoit; et cet acte de charité fut si agréable aux yeux du Seigneur, que par un miracle qui se renouveloit tous les jours, les vases qui contenoient la farine et l'huile furent toujours pleins, jusqu'à ce que la famine eût cessé, quoique la charitable veuve en tirât journellement ce qui en étoit nécessaire pour sa nourriture et pour celle de son fils; Dieu voulant montrer par ce prodige, qu'il ne se laisse jamais vaincre en libéralité, qu'on ne perd jamais rien en donnant, et que le meilleur moyen de n'être jamais dans le besoin, c'est de secourir ceux qui y sont.

Le second trait que Jesus-Christ cita aux Nazaréens, c'est la guérison de Naaman. *Il y avoit*, dit-il, *beaucoup de lépreux dans Israël au temps d'Elisée, et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui étoit de Syrie.* Mais qu'est-ce qui lui attira ce bienfait de la part du prophète, ou plutôt de la part de Dieu, dont le prophète n'étoit que l'ins-

trument ? Ce fut sa foi et sa docilité. Quoiqu'il fût idolâtre, il crut qu'Elisée qui avoit déjà signalé sa puissance par les plus grands prodiges, seroit assez puissant pour le guérir de la lèpre qui le défiguroit, il alla humblement le supplier de lui indiquer le remède qui pourroit lui être le plus salutaire ; et comme l'homme de Dieu lui ordonna d'aller se baigner sept fois dans le Jourdain, il eut d'abord quelque peine à se conformer à ses ordres ; mais ses serviteurs lui ayant représenté qu'il auroit d'autant plus de tort de ne pas user de ce remède, qu'il n'avoit rien de pénible et de difficile ; il alla au Jourdain ; il s'y baigna sept fois, et il fut si bien guéri, que sa chair, dit l'écriture, devint semblable à celle d'un enfant ; ce qui doit nous apprendre que pour être délivrés des maux dont notre ame est atteinte, comme Naaman le fut de la lèpre qui couvroit son corps ; il n'y a point de meilleur moyen que d'obéir à ceux à qui Dieu a donné le pouvoir de nous en guérir, et que nous devons être d'autant plus dociles à leurs ordres et

à leurs avis que ce qu'ils exigent de nous pour nous purifier de nos péchés, ou pour nous corriger de nos défauts, est souvent moins pénible, que ce qu'Elisée prescrivoit à Naaman pour être guéri de sa lèpre.

Si les Pharisiens et les habitans de Nazareth eussent été sages et zélés pour leur salut, ils auroient profité des exemples que leur citoit le Sauveur du monde, et ils auroient mérité qu'il fît pour eux, les mêmes miracles qu'il avoit opérés pour les habitans de Capharnaum ; mais bien loin de croire aux paroles de Jesus-Christ, comme la veuve de Sarepta crut à celles d'Elie ; bien loin de suivre ses conseils, comme Naaman suivit ceux d'Elisée, *tous ceux*, dit l'Évangile, *qui étoient là de la synagogue, l'entendant parler de la sorte, furent remplis de colère, et se levant, ils le chassèrent hors de leur ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne où elle étoit bâtie.*

Voilà bien la preuve de l'orgueil et de

l'incrédulité qui avoient empêché Jesus-Christ de répandre ses bienfaits sur les habitans de Nazareth. Ce divin Sauveur ne leur avoit fait que les reproches les plus doux et les plus modérés. Il s'étoit contenté de leur rappeler l'exemple de la veuve de Sarepta et de Naaman, pour leur donner à entendre que s'ils eussent eu leur foi et leur docilité, ils en eussent reçu la même récompense. Mais au lieu de profiter de cet avis salutaire, ils s'en irritèrent; au lieu de faire usage du remède qui pouvoit les guérir, il se soulevèrent contre le charitable médecin qui le leur prescrivoit; et ils poussèrent la malice et l'ingratitude jusqu'à le chasser de leur ville. Pouvoient-ils mieux prouver que toute censure révoltoit leur amour-propre; qu'ils ne vouloient entendre que ce qui pouvoit les flatter, et qu'au lieu de regarder Jesus-Christ comme leur ami, leur bienfaiteur et leur sauveur, ils ne voyoient en lui qu'un ennemi et un censeur importun dont ils devoient se débarrasser?

Oui, M. F., telle fut l'injustice de

ces aveugles Nazaréens envers Jesus-Christ ; et n'est-ce pas là ce qui s'est renouvelé à l'égard des ministres de ce Dieu sauveur dans ces temps malheureux où le peuple ignorant s'étoit laissé prévenir contr'eux par des hommes impies, qui avoient intérêt à les décrier, et à détruire la religion dont ils étoient les plus fermes appuis ? Ne les vit-on pas alors ces fidèles ministres, chassés honteusement des villes et des campagnes, où ils ne cherchoient qu'à empêcher le mal et à faire le bien ? Mais ce peuple séduit qui avoit eu la cruauté de les en bannir, en fut-il plus vertueux et plus heureux ? Ah ! c'est au contraire depuis qu'il se fut privé des secours que lui offroient leur zèle et leur charité, qu'il donna dans tous les désordres, qu'il se livra à tous les excès, et que sous prétexte de se faire justice, il alla jusqu'à commettre les injustices les plus criantes. C'est alors que dépourvu de toutes les ressources qu'il trouvoit dans le ministère de ses pasteurs, il n'eut plus de secours dans sa pauvreté, plus de soulagement dans ses maux, plus de conso-

lation dans ses peines, et que le seul adoucissement qui lui resta dans ses malheurs, fut l'espoir de recouvrer ces mêmes pasteurs que dans un moment de délire, il avoit forcés de l'abandonner. Il les a recouvrés en effet, et ce n'est que depuis leur retour, qu'il a vu se rétablir le règne du bon ordre, des bonnes mœurs, de la vertu et du bonheur qui en est le fruit. Gardez-vous donc, M. F., d'imiter la conduite que les habitans de Nazareth tinrent envers Jesus-Christ, et au lieu de vous offenser des salutaires reproches que ses ministres pourront vous faire, regardez ces reproches comme autant de bienfaits dont vous êtes redevables au vif intérêt qu'ils prennent à votre salut. Nos véritables bienfaiteurs et nos vrais amis, sont ceux qui nous font apercevoir nos défauts, et qui au lieu de nous flatter, ne cherchent qu'à nous corriger et à nous rendre meilleurs. En repoussant leurs salutaires remontrances et leurs sages avis, nous ne nuirions point à leur gloire, et nous nous prîverions de ce qui peut le plus contribuer à notre bonheur. C'est là du

moins ce qui se vérifia dans les Nazaréens. Tous les efforts qu'ils avoient faits pour perdre Jesus-Christ, furent inutiles, et lorsqu'ils l'eurent conduit sur le sommet de la montagne où leur ville étoit bâtie, *il passa au milieu d'eux, et se retira.* La fureur de ses ennemis ne servit donc qu'à mieux faire éclater sa gloire : car soit que par un effet de sa puissance infinie, il se dérobât à leurs regards ; soit qu'il les frappât d'une stupeur qui les rendit immobiles ; en échappant à leurs mains malgré eux, il montra que si dans la suite il se laissa saisir et attacher sur la croix, ce ne fut, ainsi que le dit un prophète, que parce qu'il le voulut, et qu'il fut assez généreux pour sacrifier sa vie à notre salut. Mais en tournant à sa gloire, la persécution qu'on lui avoit suscitée fit le malheur de ses persécuteurs, puisqu'ils forcèrent ce divin Sauveur à s'éloigner d'eux, et qu'il n'y a rien de plus funeste pour l'homme, que d'être abandonné par son Dieu. Ne faisons donc rien, M. F., qui puisse nous rendre dignes de son abandon; mais ap-

pliquons nous au contraire, à nous attirer ses bienfaits, en nous attachant toujours plus étroitement à lui : car ce n'est qu'en lui et par lui, que nous pouvons être heureux sur la terre, et mériter de jouir un jour du bonheur éternel qui nous est réservé dans le ciel.

HOMELIE

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JÉSUS dit à ses disciples : Si votre frère a péché contre vous, allez et lui représentez sa faute en particulier entre vous et lui seul. S'il vous écoute, vous avez gagné votre frère ; mais s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé sur la parole de deux ou trois témoins. Mais s'il n'écoute pas les témoins, dites-le à l'église ; et s'il n'écoute pas l'église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain. En vérité, je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. Je vous dis encore, que si deux

d'entre vous s'accordent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon père qui est dans les cieux. Car en quelque lieu que soient assemblées deux ou trois personnes en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles. Alors Pierre s'approchant de Jesus, lui dit : Seigneur combien de fois dois-je pardonner à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi ? Lui pardonnerai-je jusqu'à sept fois ! Jesus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois ; mais jusqu'à septante fois sept fois. *S. Matth. chap.* 18.

HOMÉLIE.

COMME nous ne pouvons être heureux ici-bas, qu'autant que nous sommes unis, J. C. n'a rien oublié pour faire régner parmi nous la concorde, et l'union qui seules peuvent faire notre bonheur. Il nous avoit déjà ordonné d'aimer nos ennemis, de faire du bien

à ceux qui nous haïssent, et de prier pour ceux qui nous persécutent. Il avoit déjà commandé à ceux qui avoient donné quelque sujet de plainte à leurs frères, de quitter l'autel et le sacrifice pour aller se réconcilier avec eux. Mais aujourd'hui il va encore plus loin, et il veut que ceux-mêmes qui ont reçu quelque offense, ou qui ont été témoins de quelque scandale, préviennent celui qui les a offensés ou scandalisés, et qu'ils aillent lui représenter sa faute en particulier. *Si votre frère*, dit-il, *a péché contre vous, allez et lui représentez sa faute.* Pour nous désigner ceux que nous devons chercher à corriger, lorsque nous avons quelque espoir d'y réussir, il ne les désigne pas sous le nom d'ennemis ou de pécheurs scandaleux, mais sous celui de frère ; et c'est comme s'il nous disoit : Quelque odieux et quelque coupable que vous paroisse celui qui vous a offensé ou scandalisé, il est cependant toujours votre frère. Faites donc pour lui ce que tout homme sensible est naturellement porté à faire pour son

frère, lorsqu'il le voit s'égarer. Allez lui représenter les suites funestes de ses égaremens, et n'oubliez rien pour l'en retirer. Mais afin que vos avis charitables n'aient rien qui puisse irriter son amour-propre, ayez soin de les lui donner *en particulier entre vous et lui seul.* En couvrant ainsi votre censure du voile du secret, vous lui ferez sentir que ce n'est point pour l'humilier, mais pour le corriger, que vous lui reprochez les fautes qu'il a commises. Il verra que ce n'est point la vengeance ou la malignité, mais le zèle et la charité qui vous ont dicté les salutaires reproches que vous lui ferez; et à moins qu'il ne soit entièrement aveuglé par la passion ou endurci dans le crime, il ouvrira les yeux sur ses désordres, et il en reviendra.

S'il vous écoute, ajoute J. C., *vous aurez gagné votre frère ;* c'est-à-dire, vous l'aurez empêché de se perdre, vous l'aurez fait passer du vice à la vertu, de l'abîme de l'iniquité dans les routes de la justice, des portes de

l'enfer dans le chemin du ciel, et vous serez en quelque sorte, devenu son sauveur. Y a-t-il rien de plus propre, M. F., à animer votre zèle ; et ce seul motif ne doit-il pas suffire pour vous engager à remplir le devoir que J. C. vous impose en vous disant : *Si votre frère a péché contre vous, allez et lui représentez sa faute?* Si vous voyiez un étranger ou un inconnu, qui dans un moment de délire, se fût jeté dans un précipice d'où il n'eût plus la force de se retirer, vous voleriez sans doute à son secours ; vous vous empresseriez de lui tendre la main, et vous croiriez manquer à ce qu'exigent de vous l'humanité et la charité, si vous ne faisiez pas tous les efforts dont vous êtes capables, pour l'empêcher de périr. Mais celui à qui J. C. veut que vous alliez représenter sa faute pour le gagner, n'est pas un étranger ou un inconnu ; c'est *votre frère*. Il n'est pas seulement exposé à périr pour le temps, il risque de se perdre pour l'éternité ; il ne s'agit pas seulement de lui conserver la vie, il est

question de sauver son ame. Pourriez-vous être assez insensibles pour l'abandonner ; et ne faudroit-il pas que vous fussiez entièrement dépourvus de zèle et de charité, pour refuser de lui rendre un service si important et si nécessaire ?

Nous le lui rendrions bien, direz-vous peut-être ici ; mais c'est un homme si aveugle, si inquiet et si emporté, que bien loin de profiter des sages remontrances que nous pourrions lui faire, il ne daigneroit pas même les écouter. Eh bien, vous dit J. C., *s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé sur la parole de deux ou trois témoins.* Plus votre frère s'obstine à rester dans son péché, dit ici Saint Jean Chrysostôme, plus vous devez faire d'efforts pour l'en retirer. Lorsqu'un Médecin voit que le malade qu'il cherche à guérir, ne retire aucun fruit des remèdes qu'il lui a prescrits, il ne croit pas pour cela, devoir l'abandonner ; mais il redouble de soins, et il appelle auprès

de lui d'autres médecins pour travailler de concert avec eux à sa guérison. Or c'est ainsi que J. C. nous ordonne de nous comporter envers ceux que nous cherchons à détromper de leurs erreurs et à ramener de leurs égaremens. Lorsque nous voyons que leur obstination rend inutiles tous les efforts de notre zèle, nous devons appeler à notre secours deux ou trois personnes qui joignent leurs remontrances aux nôtres, et dont le témoignage puisse prouver d'une manière incontestable, que nous avons rempli à leur égard tous les devoirs que la charité nous prescrivoit. Mais *si votre frère*, ajoute J. C., *n'écoute pas ces témoins, dites-le à l'église, et s'il n'écoute pas l'église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain.*

Tels sont, M. F., les moyens que notre divin Sauveur a cru devoir prendre pour entretenir parmi nous la concorde et l'union. Comme nous sommes tous frères, que l'église est notre mère, et que nous formons ainsi sur la terre une grande

et nombreuse famille, il a voulu que ceux qui en sont les membres, fissent entre eux, ce qu'on a coutume de faire dans une famille bien réglée et bien unie. Si l'un des enfans en a offensé un autre, au lieu de s'en irriter, celui-ci cherche d'abord à apaiser la colère de son frère, en ne répondant à ses mauvais traitemens, que par des remontrances amicales et fraternelles. S'il ne peut pas calmer sa haine par ces témoignages de son amitié, il appelle à son secours, un ou deux de ses frères pour le détromper et le faire rentrer dans son devoir. Si tous leurs efforts réunis ne peuvent triompher de son opiniâtreté, on a recours à l'autorité de la mère, à qui on le dénonce comme un perturbateur de la paix domestique; et s'il ne cède pas à cette autorité à laquelle les lois divines et humaines l'obligent de se soumettre, ses frères ne le regardent plus que comme un enfant rebelle et dénaturé, dont ils croient devoir se séparer, tant pour lui faire mieux sentir l'injustice de sa conduite, que pour se garantir

de la contagion de ses mauvais exemples.

Voilà, chrétiens, l'image naturelle de la conduite que nous devons tenir, si quelqu'un de nos frères a péché contre nous; sur-tout si ce qu'il a fait contre nous, peut devenir funeste aux fidèles qui sont aussi nos frères. Nous devons d'abord employer pour le gagner, tous les moyens que la charité chrét'enne peut suggérer. Si ces moyens ne produisent aucun effet; si les sollicitations des autres ames charitables ne font pas plus d'impression sur lui que les nôtres, et s'il persiste toujours dans ses désordres et dans ses erreurs, le zèle que nous devons avoir pour son bien particulier et pour le bien général de la religion, nous oblige de le dénoncer à l'église; et s'il est assez obstiné pour ne pas écouter cette tendre mère, qui ne cherche qu'à le corriger, il ne doit plus être à nos yeux que comme un païen et un publicain, parce qu'un enfant qui ose résister à l'autorité de sa mère, et qui va même jusqu'à la mépriser, ne mérite plus d'être regardé comme son enfant.

Pour nous faire craindre et respecter

cette autorité de l'église, en parlant à ses apôtres, qui en étoient les dépositaires, et qui l'ont transmise à leurs successeurs, Jésus-Christ leur dit : *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera aussi lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera aussi délié dans le ciel :* c'est-à-dire, tous les jugemens que vous porterez ici-bas, seront ratifiés par Dieu même, et il condamnera ou il absoudra tout ce que vous aurez condamné ou absous. *Je vous dis encore*, ajouta ce divin Sauveur, *que si deux d'entre vous s'accordent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux : car en quelque lieu que soient assemblées deux ou trois personnes en mon nom, je me trouve au milieu d'elles.* Ces paroles et ces promesses de J. C. ne regardoient pas seulement les apôtres et leurs successeurs ; elles s'adressoient encore à tous les fidèles ; elles étoient destinées à nous apprendre à nous-mêmes, que si nous étions

unis par la charité, et si nous nous rassemblions en son nom, pour lui demander ses grâces et ses bienfaits, il se plairoit à nous les accorder et à se trouver au milieu de nous. Faisons-nous donc un devoir de participer autant que nous le pourrons, aux prières publiques. Entretenons parmi nous la paix, la concorde et la charité, sans lesquelles J. C. ne sauroit habiter au milieu de nous. Empressons-nous de nous assembler en son nom, dans nos temples, pour y faire, ainsi que s'exprime Tertullien, une sainte violence à sa miséricorde. Joignons nos prières à celles de nos frères, ainsi qu'à celles de toute l'église, et regardons le temps où les fidèles sont réunis dans la maison du Seigneur, comme le temps le plus propre à le prier, et à obtenir ses bienfaits. Et vous, pères et mères, ayez soin de maintenir ou de rétablir dans vos maisons, la louable coutume qu'avoient nos aïeux d'y faire la prière en commun. On les voyoit au commencement et à la fin de chaque journée, se mettre à la tête de leurs enfans et de leurs domestiques, pour offrir à Dieu

le juste tribut de leur adoration, et pour le supplier au nom de J. C., de répandre sur eux ses bénédictions. Ils regardoient cet exercice de piété comme un devoir dont ils n'auroient osé se dispenser; et ils auroient cru manquer à ce qu'ils devoient à Dieu, à ce qu'ils se devoient à eux-mêmes et à ce qu'ils devoient à leur famille, s'ils l'eussent omis. Mais aussi ils éprouvoient par les grâces dont Dieu les combloit, que J. C. selon sa promesse, étoit au milieu d'eux; et ils trouvoient dans la paix, dans le bon ordre et dans la régularité qui régnoient dans leurs maisons, la récompense de leur piété. Que leur exemple excite donc la vôtre; et vous éprouverez à votre tour, que rien n'est plus avantageux pour une famille chrétienne, que d'honorer et de servir le Seigneur.

Lorsque Pierre eut entendu les leçons que le Sauveur du monde avoit données à ses apôtres, il lui dit en s'approchant de lui : *Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? Lui pardonnerai-je jusqu'à sept fois? Jesus ré-*

pondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois ; mais jusqu'à septante fois sept fois. Cette réponse, M. F., doit nous faire comprendre qu'il ne suffit pas de pardonner quelques-unes des offenses qu'on nous a faites, mais que nous devons les pardonner toutes, quelque grand que puisse en être le nombre : car c'est là, selon le sentiment des saints pères, ce que signifient les paroles de J. C. Si vous voulez donc observer la loi, et vous conformer aux intentions de ce divin Maître, il faut qu'aussi constans à pardonner, qu'on pourra l'être à vous offenser, vous ne rendiez jamais à vos ennemis que le bien pour le mal, et pour vous y engager ne doit-il pas suffire de vous rappeler la clémence et la bonté dont votre Dieu même a usé envers vous ? Vous ne pouvez vous dissimuler que vous vous êtes rendus coupables envers lui d'une multitude presque infinie d'offenses. Mais s'est-il borné à vous pardonner sept fois ? Ne vous a-t-il pas reçus toutes les fois que vous êtes revenus à lui ; et n'a-t-il pas toujours été aussi miséricordieux envers vous, que

vous vous êtes montrés rebelles et ingrats envers lui? Or si ce Dieu qui est si puissant et si grand, n'a jamais répondu à vos offenses, qu'en vous accordant le pardon, n'est-il pas juste que vous qui n'êtes que cendre et poussière, vous fassiez pour vos semblables, ce qu'il n'a cessé de faire pour vous? Réglez-vous donc, M. F., sur un si beau modèle. N'opposez jamais que les bienfaits aux mauvais traitemens; soyez constamment miséricordieux envers vos frères, comme votre Père céleste l'a été envers vous; et en faisant miséricorde aux autres, vous mériterez que Dieu vous la fasse à vous-mêmes.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

Les Scribes et les Pharisiens venus de Jérusalem, abordèrent Jesus, et lui dirent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car ils mangent sans s'être lavé les mains. Mais Jesus leur répondit : Et vous, pourquoi violez-vous les commandemens de Dieu pour suivre votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère ; il a dit aussi : Celui qui outragera de paroles son père ou sa mère, sera puni de mort. Mais vous, vous dites : Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : Quelqu'offrande que je fasse à Dieu, elle sera pour vous comme pour moi, il satisfera à la loi, quand même il n'honoreroit pas son

père ou sa mère. Ainsi vous rendez inutile le commandement de Dieu, pour suivre votre tradition. Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, lorsqu'il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi C'est en vain qu'ils m'honorent, puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances humaines. Ayant ensuite appelé le peuple, il leur dit : Ecoutez et comprenez. Ce n'est point ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui le souille. Alors ses disciples s'étant approchés, lui dirent : Savez-vous que les Pharisiens se sont scandalisés de ce que vous venez de dire ? Mais il leur répondit : Toute plante que mon Père céleste n'aura pas plantée, sera arrachée. Laissez-les faire ; ce sont des aveugles, qui conduisent des aveugles. Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. Pierre prenant la parole, lui dit : Expliquez-nous cette parabole. Jesus lui répondit : Etes-vous encore aussi, vous

autres, sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre du dehors dans l'homme, passe dans le ventre, et est ensuite jeté dans le lieu secret ? Mais ce qui sort de la bouche, vient du cœur ; et c'est là ce qui souille l'homme : car c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages et les blasphêmes. Tous ces maux souillent l'homme ; mais manger sans avoir lavé ses mains, ne rend pas l'homme impur. *Saint Matth. chap.* 15.

HOMÉLIE.

Comme Jesus-Christ venoit de s'attirer l'admiration et les éloges du peuple, en guérissant les malades par le seul attouchement de sa robe, les Pharisiens de Jérusalem dont ce grand miracle n'avoit fait qu'envenimer la haine et la jalousie, n'osant pas se déclarer ouvertement contre lui, prirent le parti

de blâmer et de censurer ses disciples. *Pourquoi*, lui dirent-ils, *vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens ? Car ils ne lavent point leurs mains, lorsqu'ils prennent leurs repas.* La faute qu'ils leur reprochoient, étoit, comme vous le voyez, bien légère et bien pardonnable : ce n'étoit pas même une faute ; puisque la loi de Moïse n'ordonnoit point aux Juifs de se laver les mains avant leur repas, et que c'étoient les Pharisiens eux-mêmes, qui pour paroître plus zélés et plus religieux, avoient introduit cet usage. Aussi J. C. ne chercha point à justifier ses apôtres ; mais pour confondre leur injustes censeurs, il fit retomber sur eux-mêmes les reproches qu'ils faisoient aux autres, et il leur répondit : *Et vous, pourquoi violez-vous les commandemens de Dieu, pour suivre votre tradition ?* Car c'étoit là, comme vous le verrez dans la suite, le grand désordre qui régnoit parmi ces aveugles Pharisiens. Ils se seroient fait une peine d'omettre certaines pratiques superficielles ; et ils

manquoient sans scrupule aux devoirs les plus essentiels ; ils étoient attentifs à se laver les mains, et ils ne songeoient seulement pas à purifier leurs cœurs. Ils censuroient avec amertume les légères imperfections qu'ils découvroient dans les autres, et ils se pardonnoient tranquillement les plus grandes fautes.

Vous en êtes sans doute surpris et indignés. Mais n'est-ce pas là ce que l'on remarque dans plusieurs chrétiens, et dans ceux-mêmes qui font profession de piété ? Ne les voit-on pas souvent préférer les pratiques de surérogation aux œuvres d'obligation ? Ne sont-ils pas plus attentifs à paroître pieux, qu'à l'être réellement ; et tandis qu'ils découvrent la paille qui est dans l'œil de leur frère, ne sont-ils pas assez aveugles pour ne pas voir la poutre qui est dans le leur ? Ah ! loin de nous, M. F., une erreur si grossière, et en même temps si funeste à notre salut ; une erreur qui ne tend à rien moins, qu'à nous tranquilliser dans le vice, et à nous

éloigner des routes de la vertu. Souvenons-nous que les obligations que Dieu nous impose, doivent toujours passer avant les exercices de piété que notre goût nous suggère ; que c'est notre propre conduite, et non celle des autres, que nous devons examiner, et qu'au lieu de censurer leurs défauts, nous ne devons nous attacher qu'à nous corriger des nôtres.

La conduite des Pharisiens étoit entièrement opposée à ces sages maximes. Peu contens de violer eux-mêmes la loi de Dieu, ils la faisoient violer aux autres, pour suivre leur tradition ; et jusqu'à quel excès ne portoient-ils pas ce désordre ? Vous savez, M. F., que Dieu ordonne expressément aux enfans d'honorer leur père et leur mère, et que l'honneur qu'ils doivent leur rendre, ne consiste pas seulement à ne pas les outrager de paroles, mais encore à les assister dans leurs besoins, et à les secourir dans leur pauvreté. Mais que faisoient les Scribes et les Pharisiens ? Comme ils avoient part à tout ce qu'on

offroit au Seigneur dans le temple, au lieu d'exhorter les enfans à se servir de leurs biens, pour soulager ceux à qui ils doivent la vie, ils leur donnoient à entendre que le meilleur usage qu'ils en pussent faire, c'étoit de les offrir à Dieu; et pour dissiper le scrupule que devoit faire naître dans leur esprit, un conseil si contraire aux sentimens de la nature et aux lois de la religion, ils leur disoient : *Quiconque aura dit à son père ou à sa mère : quelque offrande que je fasse à Dieu, elle sera pour vous comme pour moi, il satisfera à la loi, quand même il n'honoreroit pas son père et sa mère :* car c'est là ce que J. C. leur reproche expressément dans notre Évangile. Or en prêchant une pareille morale aux enfans, et en les rendant cruels envers leurs parens, sous prétexte de les rendre plus religieux, ne violoient-ils pas ouvertement la loi du Seigneur, qui veut que nous regardions les auteurs de nos jours comme ses représentans, comme ses images, et que par conséquent,

nous fassions pour eux, ce que nous croirions devoir faire pour lui, s'il daignoit se montrer à nos regards? Cependant ces hommes aveugles qui préféroient ainsi leur tradition, c'est-à-dire, les artifices de leur orgueil et de leur intérêt aux commandemens de Dieu, se glorifioient du zèle qu'ils montroient pour sa gloire; et oubliant que l'obéissance vaut mieux que les victimes, ils croyoient l'honorer, parce qu'ils lui faisoient offrir des sacrifices et le prioient. Mais écoutez les paroles que J. C. leur adressa, et apprenez à éviter les abus qui corrompant leur piété, la rendoient entièrement inutile.

Hypocrites, leur dit-il, *Isaïe a bien prophétisé de vous lorsqu'il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres ; mais leur cœur est loin de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent, parce qu'ils enseignent des maximes et des ordonnances humaines.* C'étoit donc une hypocrisie aux yeux de J. C. et d'Isaïe, d'offrir des prières à Dieu et de lui refuser son amour,

de l'honorer des lèvres, et de ne pas le faire régner dans son cœur. Ils ne voyoient donc dans les maximes qui autorisoient une telle conduite, que des ordonnances humaines, entièrement contraires à la loi de Dieu; et c'est pour cela qu'ils déclaroient expressément que servir ainsi le Seigneur, c'étoit le servir inutilement, parce que le premier hommage que Dieu exige de nous, c'est que nous l'aimions, et que ce seroit en vain que nous lui offririons l'encens de nos prières, s'il n'étoit accompagné de l'offrande de notre cœur. Détrompez-vous donc, vous qui avez peut-être cru jusques à présent que pour être pieux, il suffit de s'occuper à prier; vous qui vous feriez une peine d'omettre les exercices de piété que vous vous êtes prescrits, et qui ne faites pas difficulté de manquer aux devoirs que la loi de Dieu vous impose; vous, en un mot, qui sous prétexte de dévotion, suivez vos goûts et vos idées, plutôt que les principes et les règles de la religion. La

véritable piété, M. F., consiste à aimer Dieu, à lui obéir; et si vous lui refusez votre obéissance et votre amour, tout ce que vous pourriez faire pour l'honorer, seroit inutile.

Après avoir donné cette sage leçon aux Pharisiens, *J. C. appela le peuple;* et pour les prémunir contre les discours et les exemples de ces hypocrites, il leur dit: *Ecoutez et comprenez: ce n'est point ce qui entre dans la bouche, qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, c'est là ce qui souille l'homme.* C'est-à-dire, il n'est aucun mets, aucun aliment qui par sa nature puisse souiller l'homme; mais ce qui le rend impur et coupable, c'est ce qui vient de sa volonté qui se sert de sa bouche pour lui procurer des satisfactions que Dieu lui défend: car c'est là le vrai sens des paroles du Sauveur du monde. Or, peut-on les entendre dans ce sens, sans y voir la condamnation des hérétiques et des libertins, qui ne regardent le discernement des viandes, que comme une vaine superstition, et qui

qui pour nous prouver qu'on peut en tout temps en user indifféremment, sans faire aucun mal, nous disent avec Jesus-Christ, *que ce qui entre par la bouche, ne souille point l'homme.* Non, sans doute, M. F., il ne le souille point; et quelle que soit la nature des alimens que vous prenez, ils n'ont rien par eux-mêmes, qui puisse vous faire offenser Dieu, parce que c'est Dieu qui les a créés, et que selon les expressions de l'écriture, tout ce qu'il a créé est bon. Mais si l'usage de ces alimens vous a été interdit par les lois de l'église qui veut vous faire expier vos péchés par la pénitence; mais si vous en avez usé sans mesure, sans modération et sans retenue, vous vous rendez criminels en en usant, parce que vous ne pouvez en user de cette manière, sans désobéir à l'église qui vous prescrit l'abstinence, et sans offenser Dieu qui vous fait un devoir de la tempérance.

Telle est la doctrine de notre divin Maître, et c'est là ce qu'il a voulu nous

apprendre, en nous disant que ce n'est point ce qui entre dans la bouche, mais ce qui en sort, qui souille l'homme. Mais cette doctrine étoit trop contraire à celle des Pharisiens, pour qu'elle pût leur plaire. Aussi les disciples de Jesus-Christ s'étant approchés de lui; *savez-vous*, lui dirent-ils, *que les Pharisiens se sont scandalisés de ce que vous venez de dire? Mais il leur répondit : Toute plante que mon Père céleste n'aura pas plantée, sera arrachée. Laisez-les faire : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse.* Comme les apôtres sembloient s'être effrayés de ce que les Scribes et les Pharisiens s'étoient scandalisés et offensés des paroles de Jesus-Christ, ce divin Sauveur voulut les rassurer en comparant ces hommes pervers à des arbres nuisibles que l'on arrache, et en leur annonçant que s'ils ne rentroient pas dans les voies de la justice, ils finiroient par être les victimes de sa colère. Il savoit que si l'on

doit avoir égard à la foiblesse des ignorans qui se scandalisent souvent sans raison, on doit aussi mépriser le scandale des méchans, qui ne s'offensent de la liberté avec laquelle on dit la vérité, que parce qu'ils sentent qu'on ne peut la dire sans les condamner. Aussi loin de ménager les Scribes et les Pharisiens, il ne craint pas de les comparer à des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et pour préserver ses disciples des suites funestes de leur aveuglement, il ajoute que si un aveugle sert de guide à un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. C'est là en effet, ce qui arrive; et c'est là aussi ce qui doit réprimer la présomption qui nous porteroit à conduire les autres, tandis que nous ne savons pas nous conduire nous-mêmes. Car si c'est un grand mal d'être aveugle dans les voies du salut; si c'en est un plus grand encore de n'avoir personne qui puisse nous y servir de guide; c'est le comble des maux que de vouloir dans cet état, en servir aux autres, parce qu'on ne peut manquer de tomber avec eux

dans l'abîme de la perdition. Défions-nous donc de nos propres lumières ; et si nous voulons y suppléer par celles des autres, ne nous adressons qu'à ceux, qui par leur sagesse, sont en état de nous éclairer, et de nous montrer la route que nous devons suivre pour arriver au port du salut.

Comme S. Pierre ne comprenoit pas les leçons que venoit de donner le Sauveur du monde, *il prit la parole, et lui dit : Expliquez-nous cette parabole.* Mais Jesus répondit : *Etes-vous encore, vous autres aussi, sans intelligence ?* En adressant ces paroles à ses apôtres, ce divin Sauveur leur faisoit un reproche qu'on pourroit appliquer à bien des chrétiens. Combien en effet qui selon les expressions de S. Paul, ne comprennent rien aux choses de Dieu ? Combien qui ignorent presqu'entièrement les maximes et les règles du christianisme, ou qui n'en ont du moins qu'une idée superficielle ? Il n'y a cependant rien de plus nécessaire que de les bien connoître, puis-

que ce n'est qu'en les connoissant, qu'on peut les suivre, et que ce n'est qu'en les suivant, qu'on peut parvenir au terme où Dieu nous appelle. Appliquez-vous donc, M. F., à vous en instruire en écoutant attentivement les paroles que J. C. ajouta au reproche qu'il venoit de faire à ses disciples.

Ne comprenez-vous pas, leur dit-il, *que tout ce qui entre au dehors dans l'homme, passe par le ventre, et est ensuite jeté dans le lieu secret. Mais ce qui sort de la bouche, vient du cœur; et c'est là ce qui souille l'homme : car c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, et les blasphèmes. Tous ces maux souillent l'homme; mais manger sans avoir lavé ses mains, ne rend pas l'homme impur.*

Ce ne sont donc point les alimens qu'il prend qui peuvent rendre l'homme coupable, parce qu'en entrant dans son corps, ils ne peuvent pas altérer la pureté de

son ame, à moins que comme je l'ai déjà dit, il n'en fasse usage lorsque l'église le lui défend, ou qu'en en usant, il ne se livre aux excès de l'intempérance ; mais ce qui le souille, c'est ce qui sort de son cœur, parce que c'est le cœur qui est la source de tous les péchés que nous commettons. C'est de là, dit Jesus-Christ, que viennent les mauvaises pensées, dont on ne se fait souvent pas une peine dans le monde, mais qui sont toujours criminelles aux yeux de Dieu, lorsque nous négligeons de les rejeter, et que nous nous y arrêtons avec complaisance : c'est là que se forment les mauvais désirs, et ce sont ces mauvais désirs qui, devenant le mobile de notre conduite, produisent les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes et tous les crimes dont l'homme peut être capable. Ne nous contentons donc pas, M. F., de régler l'extérieur, mais appliquons-nous à corriger l'intérieur. Ne nous bornons pas, comme les Pharisiens, à laver nos mains, mais travaillons sans cesse à purifier no-

tre cœur ; car ce n'est point par la propreté du corps, mais par la pureté du cœur que l'on plaît à Dieu. Pour vous en convaincre, il suffira de vous rappeler un trait d'histoire que nous lisons dans nos livres saints.

Lorsque le Seigneur eut résolu de faire passer la royauté de la famille de Saül, dans celle de David, il ordonna au prophète Samuel d'aller à Bethléem dans la maison d'Isaï ou de Jessé, pour y choisir un roi parmi ses enfans. Le prophète obéit, et Isaï fit d'abord paroître devant lui Eliab, l'aîné de ses enfans, qui l'emportoit sur tous les autres, soit par la maturité de son âge, soit par la grandeur de sa taille. Samuel en le voyant, crut d'abord que c'étoit lui qui devoit être élevé sur le trône. Mais le Seigneur lui répondit que malgré les avantages extérieurs qui le distinguoient, c'étoit sur un autre, qu'il avoit fait tomber son choix. Le père fit ensuite paroître successivement devant le prophète six autres de ses enfans; mais Dieu répondit encore qu'il n'avoit choisi aucun d'eux. N'avez-vous point d'autres

fils, dit alors Samuel à Isaï : Il m'en reste bien un, lui répondit-il, mais c'est un jeune enfant que j'occupe à garder mes troupeaux. N'importe, reprit le prophète ; faites-le venir ; et il n'eut pas plutôt paru, que Dieu dit à Samuel : Voila celui que j'ai choisi. Ne tardez pas à le sacrer. Samuel obéit, et sacra aussitôt David en présence de ses frères.

Mais pourquoi, ce jeune berger obtient-il la préférence sur tous les autres enfans d'Isaï, quoique à en juger par l'âge et par l'extérieur, ils dussent, ce semble, lui être tous préférés ? Le Seigneur en donna lui-même la raison au prophète, et les paroles qu'il lui adressa méritent toute notre attention, parce qu'elles doivent servir de règle à notre conduite. L'homme, lui dit-il, ne juge que par le dehors ; mais Dieu voit ce qui se passe dans le fond du cœur ; et ce n'est que par la pureté des sentimens qu'il y trouve, que l'on peut lui plaire. Appliquons-nous donc, M. F., à le purifier, à le régler et à le perfectionner ce cœur, dont l'innocence

et les saintes dispositions peuvent seules nous rendre agréables aux yeux du Seigneur. Soyons continuellement attentifs à le préserver des vices qui pourroient le souiller, et à l'orner des vertus qui peuvent le sanctifier. Alors le Seigneur fixera sur nous ses regards avec complaisance, comme il les fixa autrefois sur David. Alors s'il ne nous élève pas sur le trône, comme il y éleva ce jeune berger, il placera lui-même son trône dans notre cœur, il y régnera, et en y régnant, il nous rendra dignes de régner un jour avec lui dans le ciel.

HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

ÉVANGILE.

JESUS sortant de la synagogue, entra dans la maison de Simon. Or, la belle-mère de Simon étoit au lit, avec une fièvre violente. Ses disciples le prièrent pour elle, et s'étant approché d'elle, il commanda à la fièvre, et elle cessa; et se levant aussitôt, elle le servit. Le soleil s'étant couché, on lui amena tous ceux qui étoient affligés de différentes maladies, et leur imposant les mains, il les guérissoit. Les démons sortoient du corps de plusieurs possédés, en criant et en disant: Vous êtes le Fils de Dieu; mais Jesus les menaçoit, et les empêchoit de dire qu'ils sussent qu'il étoit le Christ. Le jour étant venu, il sortit et alla dans un lieu désert.

Le peuple le suivoit, et vint jusqu'auprès de lui, il s'efforçoit de le retenir, ne voulant pas qu'il les quittât; et il leur dit : Il faut que je prêche l'Évangile du royaume de Dieu à d'autres villes : car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il parcouroit en prêchant, les synagogues de la Galilée. *S. Luc, chap.* 4.

HOMÉLIE.

Jesus-Christ sortant de la Synagogue, entra dans la maison de Simon. Or, la belle-mère de Simon étoit au lit, avec une fièvre violente. Il y a lieu de croire que cette belle-mère de Simon ou de Pierre : (car ces deux noms désignent le même apôtre), étoit une femme vertueuse et entièrement dévouée à Jesus-Christ, parce que Pierre l'étant lui-même, et sachant que rien ne contribue plus à l'union des cœurs, que la conformité des goûts et du caractère, il n'auroit pas sans doute voulu s'allier à une personne dont

les sentimens et la conduite auroient été entièrement opposés aux siens. Nous voyons cependant qu'elle n'en fut pas moins atteinte d'une fièvre ardente qui la retenoit dans le lit. La vertu et la piété ne nous mettent donc pas à l'abri des attaques de la maladie ; nous sommes tous sans cesse exposés à en éprouver les rigueurs ; et ce sont ces rigueurs qui sont souvent le sujet de nos plaintes et de nos murmures contre la providence. Mais n'est-il pas de notre intérêt que nous les éprouvions ; et si nous les envisagions avec les yeux de la foi, ne devrions-nous pas nous en réjouir, plutôt que de nous en affliger et de nous en plaindre ? En effet, M. F., dans quelque situation et dans quelque état que nous puissions être, nous sommes tous justes ou pécheurs. Or selon les principes de la religion, soit que nous jouissions du précieux trésor de la grâce, soit que nous ayons eu le malheur de le perdre en tombant dans le péché, rien ne peut nous être plus avantageux que la maladie.

Si nous sommes justes, en nous éprouvant par les dégoûts, les souffrances, et les douleurs qui en sont inséparables, elle nous procure les mérites attachés à la résignation et à la patience; elle nous rend conformes à Jesus-Christ, qui n'a paru vivre, que pour souffrir; et c'est sans doute pour cela, que les Saints ne se croyoient jamais plus heureux, que lorsqu'ils se voyoient accablés sous le poids de la maladie. Si nous sommes pécheurs, elle nous est encore plus salutaire, puisqu'il n'y a rien de plus propre qu'elle, soit à nous détacher du monde, soit à nous ramener à Dieu.

Quand on jouit de la santé, on n'en fait souvent usage, que pour se livrer à tous les plaisirs qu'on peut se procurer; et comme ce n'est que dans le monde, qu'on se flatte de les trouver; on n'aime aussi que le monde, on ne recherche que le monde, on ne s'attache qu'au monde. Mais lorsqu'on voit les amertumes de la maladie succéder aux douceurs que l'on y

goûtoit ; lorsqu'on voit même, comme il arrive souvent, que ces amertumes sont les tristes fruits des excès auxquels on s'est laissé entraîner par l'amour des plaisirs, on en reconnoît le danger, on apprend à en craindre les suites funestes, on ne les regarde plus que comme un poison agréable qui nous perd en nous flattant ; on s'aperçoit que le monde où l'on cherchoit le bonheur, ne peut nous procurer que quelques satisfactions passagères, qui finissent avec la santé, et dont le souvenir ne peut servir qu'à rendre plus pénible les désagrémens de la maladie ; on se convainc enfin par sa propre expérience, que ce monde trompeur que l'on aimoit tant, n'aime pour l'ordinaire personne ; qu'après quelques vaines démonstrations d'attachement, il abandonne ceux qui lui étoient le plus attachés, et qu'il n'y a pas plus d'amis constans pour les malades que pour les malheureux.

Dans cet état de souffrance et d'abandon, l'on ne peut plus avoir de

ressource qu'en Dieu, qui toujours plein de miséricorde, et toujours prêt à recevoir ceux-mêmes qui l'ont abandonné ; et c'est ce qui fait que c'est ordinairement dans le temps de la maladie, que l'on songe et que l'on se détermine à revenir à lui. Mais pourrions-nous en être surpris ? Quand on n'a rien à craindre pour sa vie, qu'une santé florissante semble en garantir la durée, il semble aussi qu'on a rien à craindre du côté de Dieu, parce qu'on n'aperçoit ses jugemens, que dans un avenir éloigné, qui rend presqu'entièrement insensible à ce qu'ils ont de plus effrayant. Mais lorsque rapproché par la maladie, des portes de la mort, on se voit sur le point d'être cité au tribunal redoutable du souverain Juge, pour peu que l'on ait de foi, on sent qu'il n'y a de rien plus nécessaire et de plus important que de se réconcilier avec lui ; et grâces à la maladie qui semble destinée à nous annoncer son arrivée, on ne songe plus qu'à désarmer sa justice par une pénitence prompte et sin-

cère. Pourrions-nous donc nous plaindre de ce qu'il a plu à Dieu de nous y assujettir ? Ne devons-nous pas plutôt la regarder comme un des plus grands bienfaits qu'il puisse nous accorder, lorsque nous avons perdu sa grâce par le péché, puisque c'est à ce bienfait, qu'une infinité de pécheurs ont été redevables de leur salut ?

Mais quand même nous ne serions pas actuellement pécheurs, et que nous n'aurions pas besoin de revenir à Dieu, nous devons du moins être pénitens, et nous sommes obligés d'expier nos péchés ou dans ce monde, par les rigueurs de la pénitence, ou dans l'autre, par les peines du purgatoire. Mais aurions-nous le courage de nous condamner à ces rigueurs salutaires ? Hélas ! le nom seul de mortification nous rebute ; et si nos péchés ne devoient être expiés que par les austérités que nous nous imposerions à nous-mêmes, ils ne le seroient jamais. Or, comme Dieu connoît notre lâcheté, il nous envoie des maladies, afin qu'en en-

durant en esprit de pénitence, les souffrances et les douleurs qui en sont la suite, nous puissions satisfaire ici-bas à sa justice, et nous mettre à l'abri des peines effroyables que nous serions obligés de subir après cette vie. Y a-t-il rien là qui puisse justifier vos plaintes et vos murmures ? Si vous aviez un créancier envers qui vous eussiez contracté une dette considérable, et qu'il vous permît de vous en acquitter en lui payant seulement une modique somme ; loin de le trouver sévère, vous ne pourriez vous empêcher d'admirer sa bonté. Eh bien, M. F., c'est là l'image de la conduite que Dieu tient envers vous, lorsqu'il veut bien vous permettre d'échanger, pour ainsi dire, les tourmens du purgatoire contre les rigueurs des maladies qu'il vous envoie, et dont sa justice veut bien se contenter pour l'expiation de vos péchés, qui sont comme autant de dettes dont vous êtes comptables à sa justice. Mais c'est là aussi ce qui doit vous faire endurer ces rigueurs, non-seulement avec une entière résignation,

mais encore avec une vive reconnoissance, puisque la sévérité apparente dont il use envers vous, est une marque de sa clémence et de sa bonté.

Voilà, M. F., sous quel point de vue nous devons envisager les infirmités et les maux qui sont si souvent le sujet de nos plaintes et de nos murmures. Voilà ce qui doit nous consoler, si la providence permet que nous en soyons affligés. Mais si elle daigne au contraire nous en préserver, il est un autre genre de maladies qui peuvent nous être aussi funestes, que celles dont je viens de parler nous sont utiles. Il est une sorte de fièvre encore plus à craindre que celle qui retenoit dans le lit la femme de notre Évangile. Et quelle est cette fièvre? Cette fièvre, répond saint Ambroise, c'est votre avarice, c'est votre ambition, c'est votre animosité, c'est votre fureur pour le jeu où pour les plaisirs, et ne suffit-il pas d'examiner les déplorables suites de ces différentes passions, pour être persuadé qu'elles opèrent sur l'ame, les

mêmes effets que la fièvre produit sur le corps ? Lorsque l'homme est atteint de cette maladie, et qu'elle est plus violente qu'à l'ordinaire, il se sent tout-à-coup embrasé d'un feu ardent; il éprouve bientôt des transports subits qui agitent tout son corps; il tombe ensuite souvent dans un délire qui obscurcit son esprit, qui éteint sa raison, et si l'on n'a pas soin d'arrêter les progrès du mal, il finit par causer la mort à celui qui en est attaqué.

Or c'est là, M. F., ce que l'on remarque ordinairement dans tous ceux qui se laissent dominer par quelque passion violente. Embrasés par le feu des désirs qu'elle leur inspire, et ne pouvant pas souvent les satisfaire, comme ils le voudroient, ils s'irritent, ils s'emportent, ils se dépitent, ils se livrent à des transports de rage, et ils tombent dans une espèce de frénésie, qui étouffe en eux tous les sentimens de la nature et toutes les lumières de la raison. Ce ne sont plus des hommes ; ils ressemblent plutôt à des ani-

maux furieux. Ce n'est plus le bon sens, l'honneur et la religion qui les conduisent : c'est la colère, c'est la vengeance, c'est le point d'honneur, c'est la cupidité, c'est en un mot le désir de se satisfaire, quelque moyen qu'il faille employer pour y réussir ; et dans quels égaremens ne donne-t-on pas, lorsqu'on n'a point d'autres guides ! Vous le savez assez, M. F., et vous êtes souvent les premiers à gémir sur les crimes, et les malheurs où les passions entraînent ceux qui s'y abandonnent. Prenez donc garde de ne pas vous assujettir à leur funeste empire. Accoutumez-vous de bonne heure à les regarder comme un mal plus à craindre que les maladies les plus dangereuses ; et si vous avez eu le malheur de vous laisser subjuguer par quelqu'une de ces passions tyranniques, employez pour vous soustraire à son joug les mêmes moyens que l'on mit en œuvre pour guérir la fièvre de la femme dont il est parlé dans notre Évangile.

Les disciples de Jesus-Christ, le priè-

rent pour cette femme ; et s'étant approché d'elle, il commanda à la fièvre, et elle cessa. Voilà, M. F., le seul moyen que nous ayons pour nous délivrer de la fièvre ardente que les passions ont allumée dans nos cœurs, le recours à Jesus-Christ, c'est-à-dire la religion et les secours qu'elle nous offre. Nous aurions beau chercher ailleurs un préservatif assuré, ou un remède efficace contre ces malheureuses passions qui sont la source funeste de tous nos désordres et de tous nos maux ; nous ne pourrons les trouver que dans cette religion salutaire et divine, puisqu'il n'y a qu'elle, qui, soit par les maximes qu'elle nous enseigne, soit par les exemples qu'elle nous présente, soit par les châtimens dont elle nous menace, soit par les récompenses qu'elle nous promet, soit par le secours qu'elle nous offre, puisse nous faire triompher des violens assauts que nous livrent sans cesse ces ennemis domestiques. L'expérience suffit pour nous le prouver. Nous voyons ordinairement que les hommes religieux

et pieux ne donnent dans aucun désordre et dans aucun écart, parce qu'ils sont sans cesse retenus par le frein salutaire de la crainte de Dieu. Mais nous voyons en même temps que ceux qui n'ont aucun sentiment de religion et de piété, n'ont aussi pour l'ordinaire ni mœurs, ni vertu, ni probité, et qu'ils se laissent entraîner par leurs passions dans des excès qui les déshonorent et qui les perdent.

Voulez-vous donc, M. F., vous mettre à l'abri des maux que les vôtres ne pourroient manquer de vous causer, opposez-leur les armes que la foi nous fournit, et demeurez constamment attachés à Jesus-Christ. Ce n'est qu'en lui et dans sa religion, que vous pourrez trouver la force dont vous avez besoin, pour résister aux efforts qu'elles feront pour vous vaincre; comme ce n'est que par lui et par son secours, que le bellemère de Simon fut guérie de la fièvre qui la tourmentoit. Mais dès qu'elle s'en vit délivrée, et qu'elle se fut levée, elle

ne fit usage de ses forces, que pour *servir* le divin Libérateur à qui elle en étoit redevable ; et en lui payant le juste tribut de reconnoissance qu'elle lui devoit, elle mérita de persister dans l'heureux état où il l'avoit mise. Or c'est là, M. F., ce que vous devez faire vous-mêmes, si vous voulez ne pas retomber dans l'esclavage où vous retenoient vos passions, et dont la grâce vous a retirés : car ce n'est qu'en servant le Seigneur, qu'on peut s'attirer les secours dont on a besoin pour persévérer dans la vertu ; et ceux qui l'abandonnent, ne doivent s'attendre qu'à en être abandonnés.

La belle-mère de Simon ne fut pas la seule qui eut part aux bienfaits du Sauveur du monde. *Le soleil étant couché*, dit l'évangéliste, *on lui amena tous ceux qui étoient affligés de différentes maladies, et leur imposant les mains, il les guérissoit.* Ce divin Sauveur n'étoit pas descendu sur la terre pour guérir les corps, et s'il opéra tant de guérisons miraculeuses, ce ne fut que pour prouver la

vérité de sa religion qui ne pouvoit s'établir que par des miracles ; il étoit venu pour guérir les ames, et il les guérit encore, lorsqu'on a recours aux sacremens qu'il a institués pour remédier aux maux qui leur donnent la mort. Ne devrions-nous donc pas nous empresser de recourir à ces divins remèdes, et ne méritons-nous pas de périr, si nous aimons mieux croupir dans nos maux, que d'en faire usage, quoique nous ne puissions ignorer qu'ils opéreroient sur nos ames, les mêmes effets que la puissance de Jesus-Christ opéra sur les malades dont je viens de parler.

Les malheureux esclaves des esprits infernaux, ne ressentirent pas moins la salutaire influence de son pouvoir divin. *Les démons sortoient du corps de plusieurs possédés, en criant et en disant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais Jesus les menaçoit, et les empêchoit de dire qu'ils sussent qu'il étoit le Fils de Dieu.* Vous me demanderez peut-être, pourquoi ce divin Sauveur leur imposoit silence, tandis qu'ils ne disoient rien

rien qui ne pût tourner à sa louange. C'est qu'il ne vouloit pas que ces esprits impurs publiassent sa gloire. C'est qu'il vouloit nous apprendre qu'il n'y a que les louanges qui partent d'un cœur innocent et vertueux, qui puissent le flatter et lui plaire.

Le jour étant venu, il sortit, et alla dans un lieu désert, soit pour prier et se dérober aux applaudissemens du peuple, soit pour apprendre à ses disciples, qu'ils devoient faire succéder la prière aux fonctions de leur ministère, et être aussi attentifs à fuir les louanges des hommes, qu'à chercher la gloire de Dieu. *Le Peuple le suivoit, et vint auprès de lui : il s'efforçoit de le retenir, ne voulant pas qu'il le quittât.* Heureux ceux qui comme ce peuple religieux, s'attachent à suivre ce divin Sauveur, et ne craignent rien tant que de se séparer de lui! Lui seul comme le disoit l'apôtre S. Pierre, a les paroles de la vie éternelle : lui seul peut nous rendre heureux, et le prophête nous

avertit qu'en s'éloignant de lui, on ne peut manquer de périr. Aussi le peuple qui le suivoit ne s'en éloignoit pas; mais ce fut lui qui crut devoir le priver pour un temps de sa divine présence, parce qu'il savoit que nous devons avant tout, accomplir les desseins que Dieu a sur nous, et que, comme il le disoit, *il avoit été envoyé pour prêcher l'évangile du royaume de Dieu à d'autres villes.* C'est pourquoi, *il parcouroit en prêchant, les synagogues de la Galilée.*

Le ciel, M. F., ne nous a pas tous destinés à annoncer par nos paroles, l'évangile du royaume de Dieu, comme Jesus-Christ; mais il nous oblige tous à le prêcher par le bon exemple que nous devons donner à notre prochain, et qui, selon le sentiment d'un saint de ces derniers temps, est plus persuasif que tous les discours. Venez, dit-il un jour à son compagnon, venez prêcher avec moi, et travailler à gagner des ames à Dieu. Prêcher, lui

répondit avec franchise, l'humble religieux! Mais ni vous, ni moi, nous ne l'avons jamais fait, et nous sommes incapables de remplir un si saint ministère. Vous vous trompez, repartit le saint. Quoique nous ne soyons pas en état d'instruire et de toucher par nos discours, nous pouvons édifier par nos exemples; et si nous ne prêchons pas par nos paroles, nous prêcherons par notre modestie, et par l'extérieur humble et simple sous lequel nous nous montrerons. Suivons, M. F. suivons un si bel exemple; et si nous ne pouvons pas porter les autres au bien par nos exhortations, tâchons du moins de les y porter par le spectacle édifiant d'une vie régulière et chrétienne. Qu'ils nous voyent toujours attentifs à fuir le monde et nous attacher à Dieu, à nous préserver du vice et à pratiquer la vertu. Cette prédication muette fera plus d'impression sur eux, que les salutaires leçons que nous pourrions leur donner; et quand même elle seroit inutile pour

eux, elle sera du moins avantageuse pour nous, puisqu'elle nous procurera le mérite du zèle, et nous rendra dignes de la précieuse récompense, que Dieu réserve à ceux qui sont zélés pour sa gloire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

